

Le Samedi

VOL. X. No 14
MONTREAL, 3 SEPTEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

SOUS LE DIRECTOIRE



UNE INCROYABLE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 SEPTEMBRE 1898

UNE VRAIE PEUR



Madame Isaac. — Bourquoi tunc de réveillés-du si soudainement ?

Monsieur Isaac. — Ah, Rapocca, che révais que ch'afais droué un bordeveuille avec \$1,000 tollars tetans.

Madame Isaac. — Mais, che ne fois bas ?...

Monsieur Isaac. — Oh'afais beur te réfer que che redrouvais le brobri'daire.

BOUQUET DE PENSÉES

Emprunter est humain ; payer ses dettes est divin.

x

La seule vertu de quelques hommes est de payer leurs dettes, mais il faut avouer que le plus grand nombre n'a même pas celle là.

x

Il est en général assez sage de prendre les choses comme elles viennent ; néanmoins il faut admettre que quelques-unes valent la peine que nous courrions après.

x

Un philosophe a dit : Quand une femme déclare publiquement qu'elle prend de l'embonpoint et que son mari attribue cela à un trop bel appétit on peut présumer que la lune de miel est bien près de finir.

x

Un savant a dit que la voix d'une femme peut s'entendre, étant en ballon, à une hauteur de deux milles. Mon ami Rouleau dit qu'il connaît des femmes qui n'ont pas besoin de cela pour se faire entendre aussi loin.

x

La joyeuse ardeur avec laquelle un prétendant accompagne sa fiancée aux vitraux des modistes n'a d'égale que la sage circonspection qu'il déploie, — après le mariage — pour l'éloigner de tous ces sujets de tentations.

UN SOLITAIRE.

LE POISON LENT

Un médecin essayait de démontrer devant Fontenelle que le café est un poison lent. " Ah ! très lent, docteur, répondit l'académicien, car il y a près de quatre-vingts ans que j'en use, et me voilà encore."

SUFFISANT

Louise. — Alors ce n'est pas encore pour bientôt votre mariage avec le jeune Laripète ?

Julie. — Pas encore ! Papa n'est pas tout à fait satisfait de la position qu'il occupe ; maman ne peut pas souffrir sa famille ; moi je le trouve négligé sur sa personne et pas du tout dans le train, de plus, il ne m'a pas encore fait de demande.

UN QUI NE S'EFFRAIE PAS

Mlle Pascommode (impatiente). — Enfin, monsieur Patient, voilà la quatrième fois que vous me demandez en mariage. Combien de fois faut-il donc que je vous refuse pour vous satisfaire ?

M. Patient (légitimement). — Si vous me demandez mon avis, mademoiselle, je pense que trois fois c'est suffisant.

VOYANT DE LOIN

Bouleau. — J'ai déjà entendu parler de gens dont le bonheur était de se tourmenter, mais je pense bien que ma femme gagnerait le championnat dans cette ligne là.

Rouleau. — Comment cela ? J'avais toujours cru que madame Bouleau était d'un joyeux caractère et ne se faisait jamais beaucoup de mauvais sang.

Bouleau. — C'était vrai jusqu'à ce que le bébé vint au monde, mais depuis six semaines qu'il est né, elle se casse la tête nuit et jour ; elle craint qu'il n'épouse une fille qu'elle n'aime pas.

PAS DE DIFFÉRENCE

Baliveau. — Serait-ce votre femme qui vient de passer en bicyclette ?

Girardeau. — Oui, c'est elle.

Baliveau. — Je croyais que vous aviez dit que jamais vous ne lui permettriez cela ?

Girardeau. — Parfaitement. Je ne le lui permets pas, mais quelle différence, supposez-vous, que cela fasse ?

SON MEILLEUR AMI

Le mari. — Tiens, Marie, tu ne m'avais jamais dit que tu connaissais mon meilleur ami !

La femme. — Moi ? tu te trompe, Emile, je ne connais aucun de tes amis bien certainement.

Le mari. — Oh si ! Mon meilleur ami, c'est mon gousset, et tu l'as visité pas plus tard que la nuit dernière.

PAS TOUJOURS VRAI

L'espoir de son père. — Est-ce une vertu que la persévérance ?

Le père (qui lit sa gazette). — Oui, mon enfant.

L'espoir de son père. — Est-ce que la vertu est toujours récompensée, dis, papa ?

Le père (légèrement agacé). — Oui, toujours.

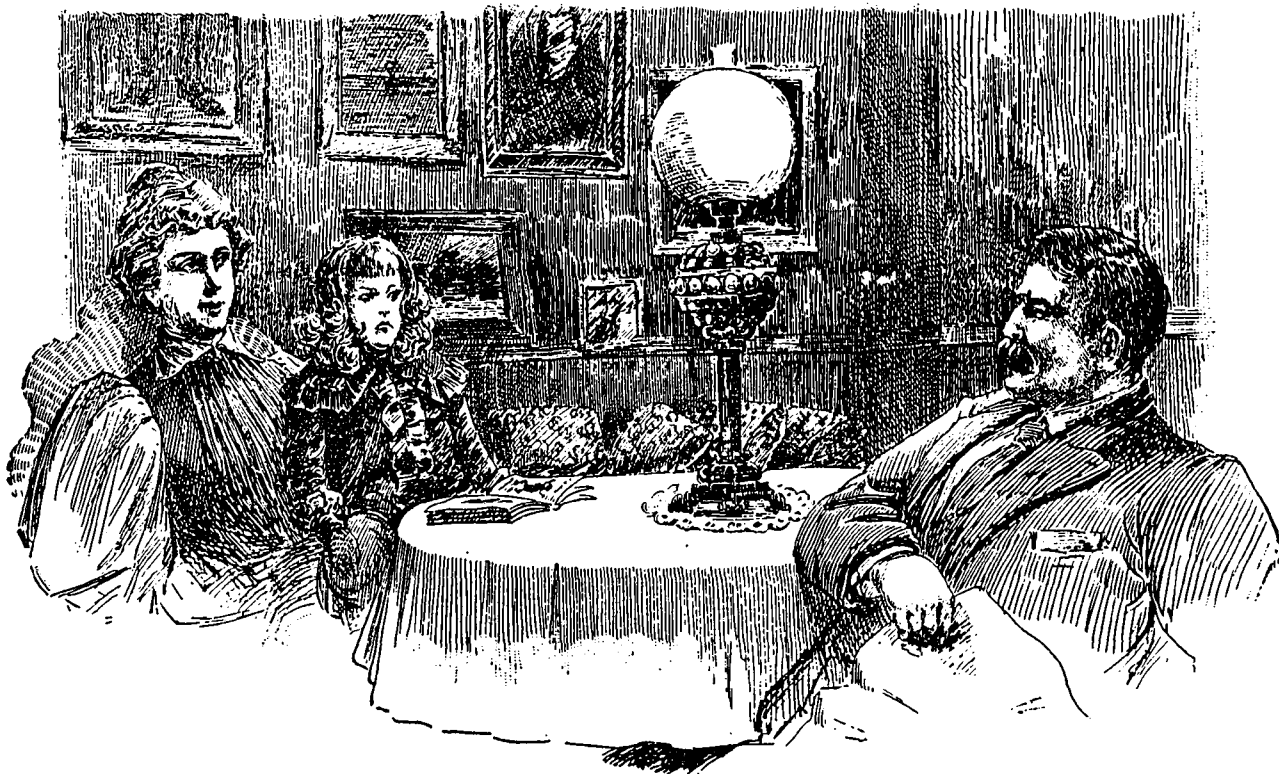
L'espoir de son père. — C'est que la poule grise, tu sais celle qui est sur son nid depuis six semaines, et bien, elle couve une poignée de porte.

CHAPERON D'ÉTÉ



Maul. — Eh maintenant, ma tante, si vous désirez venir avec nous, embarquez !

UNE OPÉRATION DÉLICATE



Le père.—Pourquoi donc Willie faisait-il tant de bruit, tout à l'heure ?

La mère.—Pourquoi ? Il avait fait un trou dans le sable du jardin et il pleurait parce qu'il ne pouvait pas l'emporter à la maison.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES ÉPOQUES

DDIII

GRÈCE

Je chante les étés brûlants, les lourds étés
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés,
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Derrière les massifs de pins et de sureaux
Où du portique ancien on voit les astragales,
Couchés dans les blés mûrs, ruminant les taureaux
Aux chants entrecoupés des bavardes cigales.

Je chante les étés brûlants, les lourds étés
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Tout le long des talus plantés de bouleaux blancs,
Parmi les chardons roux, les lézards en maraude,
Scintillent aux rayons des midis accablants,
Comme de fins bijoux de jape et d'émeraude.

Dans les vallons riants de l'île Santorin,
Les filles aux yeux noirs garnis de longues franges,
Par les sentiers perdus où croit le romarin,
Chassent les papillons aux corselets oranges.

JEAN MOREAS.

INSTANTANÉS PARISIENS

LE BUTOR ÉTOILÉ

Il rêve ; il rêve éveillé ; quand il dort il rêve ; il rêve sans cesse. On l'appelle le butor étoilé, c'est affaire aux naturalistes. En vérité, Butor, il l'est, dans la force du terme, si tant est que cette dénomination puisse convenir absolument à l'être le plus indolent, le plus morose, le plus casanier, le plus bourru, le plus misanthrope. Que dis-je ? il s'agit d'un héron ! Il craint les hommes, sans doute, et les hait, selon toute vraisemblance. Il n'a pas tort, mais, ce n'est point cela que je voulais dire. Il paraît abhorrer ses semblables, puisqu'il les fuit, et qu'il ne se trouve jamais en meilleure société qu'avec lui-même. Regardez-le bien, tel qu'il est, planté comme un piquet, immobile comme un bronze japonais. Il se demande en quel corps d'animal supérieur pourra bien s'envoler son âme de héron, lorsque son corps de Butor étoilé aura suivi la loi commune. Croyez-vous, au fond, qu'il cherche à répondre par quelque raison démonstrative à la question qu'il se pose ? Se la pose-t-il ? Mystère ! Ainsi, il passera la plus grande partie de sa vie à regarder, sans penser à mal, le bout de son bec pointu, persuadé qu'il voit plus loin : en quoi il se trompe. Il se croit incompris, et se juge profond : il n'est que creux. C'est une machine, obéissant à l'impulsion de ressorts cachés qui déclenchent à point nommé. Aussi, sa vie est-elle réglée comme une horloge. Au petit jour, il s'éveille, s'ébroue, se campe et rêve. Une heure plus tard, sans préparation, comme cela, brouf, il prend son vol et le voilà parti pour la pêche.

De la pêche, il ne se montre point fanatique, il attend, sans la chercher, que l'occasion lui amène le fretin à portée. Alors, il consent, par habitude et par besoin, plus que par passion, à décocher un coup de bec au poisson qui passe. Pour tuer le temps, il fouille les herbes et les racines, et cherche, sous les pierres, les crustacés et les mollusques qui s'y cachent. Sans quitter sa place, il gobe quelque imprudente grenouille, il attrape au vol quelque insecte égaré. Son repas fait, il reprend sa volée, à l'heure dite, regagne sa retraite, au plus épais des roseaux, et se remet, jusqu'au moment du dîner, à faire semblant de penser, en digérant, le bec en l'air, engoncé, sans remuer. Vienne l'heure du repas du soir, vite, il s'en va

pêcher de nouveau, sans plus d'entrain cette fois que l'autre. Pendant le temps qu'il ne mange ni ne dort, rien ne le touche de ce qui se trouve, de ce qui se passe auprès de lui : Les fleurs qui l'entourent, il ne les voit pas ; il ne les a jamais vues ; leur odeur lui est inconnue ; il ne sent pas ; le paysage, il s'en soucie comme un goujon d'une pomme. Il n'est ni poète, ni peintre, il est songe-creux. Cette eau, qui dort à ses pieds, il paraît l'ignorer ; elle fourmille de poissons délicats, de vers bien gras, d'escargots succulents, il ne s'en émeut point ; l'heure n'est pas venue ; d'ailleurs, il n'est pas gourmand. Rien ne le distrait de la contemplation de son long bec en pointe. Pour lui, c'est le bonheur que de ne point voir plus loin que le bout de son nez.

J. MONTILLOT.

SON EXPÉRIENCE

Le père (sérieusement).—Henri, je suis très peiné et très surpris d'apprendre que tu as osé te disputer avec ta mère !

Henri.—Mais elle avait tort, papa.

Le père.—Ceci n'a rien à faire avec ce que je te dis. Tu devrais

mettre à profit ce que je t'ai déjà narré cent fois : Sache que quand une femme dit qu'une chose est blanche, elle est blanche et doit être blanche pour toi comme pour tout le monde, quand même elle serait noire comme la face du diable.

VLAN !

Lui.—Vous boudez encore, ma chère ; hélas, vous aurez encore beaucoup de déboires dans votre vie si vous vous figurez tout connaître.

Elle.—Je ne dis pas ça du tout, il y a une chose, certainement, que je n'ai pas encore apprise.

Lui.—Ah ! vous l'avez. Et laquelle ?

Elle.—A aimer un homme désagréable.

SON CIGARE

Boulevard.—Qu'avez-vous pensé du cigare qui vous ai effrit hier soir pour fumer chez vous ?

Camboulive.—Heu !... heu !... il m'a coûté deux dollars, votre cigare.

Boulevard.—Deux dollars ! Et comment cela ?

Camboulive.— Aussitôt mon souper fini je passe dans mon cabinet et me met à le fumer. Ma femme s'est figuré qu'il y avait une fuite de gaz et elle a fait venir le plombier. Voilà.

IL EN AVAIT HONTE



Mlle Vieillebique (horripilée).—Oh, mon pauvre enfant, tu n'as pas honte de te baigner sur une voie publique avec un costume aussi léger ?

Le petit (larmoyant).—Oh, si, madame ; mais c'est maman qui veut à toute force que je le mette. Je puis l'oter si vous voulez me promettre de m'en rien dire à maman.

UNE BONNE PRÉCAUTION



Mlle Julie. — A ta place, je lui ferais prendre la tempérance avant qu'il ne t'épouse.
 Mlle Jeanne. — La tempérance ! Mais il ne boit pas du tout, ma chère.
 Mlle Julie. — Tu sais, le mariage modifie bien les caractères ; il boira peut-être plus tard.

ALLEZ !

Pour "ELLE."

Peut-être ai-je mal fait, que voulez-vous, l'ivresse
 Allumait mes desirs. Je suis jeune, hélas !
 Et j'aime à savourer la coupe enchanteresse.
 Peut-être ai-je mal fait ; ne me détestez pas.

Pour la première fois vous détournez la tête,
 Vous refusez pour moi, le très humble pardon,
 Que mon cœur sans orgueil, oubliant sa conquête
 Depuis trois longs jours vous demande comme un dou.

Certes je l'ai bien vu, vous m'en voulez encore,
 Vous détournez de moi, ce bel œil que j'aimais,
 Et pourtant à genoux mon être vous adore.
 Oh, si je l'avais su, l'aurais-je fait jamais !

Certes vous le savez j'ai demandé ma grâce
 Et vous m'avez compris, mais vous ne voulez pas
 Vous m'avez regardé d'un visage de glace,
 Pour me faire souffrir vous détournez vos pas.

Oh non ! certes, non ! non ! je le sens en mon âme
 Plutôt que d'en lurer ces jours mauvais et noirs,
 Près de vous je serais resté pour jamais, femme ;
 Vivant de votre rêve et vivant sans espoirs.

Eh bien allez, allez ! poursuivez votre route,
 Marchez le dar chemin que vous même avez pris,
 Marchez, marchez toujours, sans crainte de déroute,
 Rude est votre douleur, vous en saurez le prix.

Et moi-même j'irai gravir mon dur calvaire,
 Et plus jamais, jamais, je ne crierai "merci"
 Et malgré tout je vais assouvir ma colère,
 Car si je souffre fort vous souffrirez aussi.

Luc Temiscamingue, août 1898.

POLYTE

I

Dans tous les coins de la France, on rencontre, au milieu de familles paisibles et attachées au sol, un guillard plus déluré que les autres, qui, lorsque la première barbe lui pousse, se tourne du côté du vent, lève le nez, envoi ses sabots dans la rue, lit les journaux, regarde le curé de travers, et déclare à tout venant qu'il étouffe dans l'atmosphère du pays natal.

Un beau matin, le guillard lève le pied inévitablement, et prend le chemin d'une grande ville.

Là-dessus, clabaudement général.

Les uns, — et c'est le grand nombre, — prédisent au voyageur un piteux retour d'enfant prodigue. Les autres hochent la tête et, clignant de l'œil, disent avec un sourire équivoque : il vaut mieux qu'il parte, il n'est pas fait pour la vie simple des champs.

Certains, plus nombreux qu'on ne le croit (ce qui prouve en passant qu'il y a un aventurier au fond de tout Français), applaudissent à la résolution du cerveau brûlé. Ils rêvent pour le vagabond des choses extraordinaires. Ils le voient parcourant des pays étranges, les forêts vierges, s'acoquinant avec des Indiens, des Arabes, des nègres, des Araucaniens, des orangs-outangs.

Et ceux-là suivent l'exilé d'un œil bienveillant.

Or, vers 1869, à Saint-Nicaise, petit village du Calvados, prospérait une famille de cultivateurs, dont faisait partie un de ces galopias qui se trouvent à Pétrouit dans la maison paternelle.

C'était le dernier né des sept garçons du père Roubillard.

Et le père Roubillard faisait le meilleur cidre du canton.

Tout le monde sait (j'entends les gens qui ont un peu voyagé),

que le cidre de la rive gauche de la Seine ne vaut rien.

Qui le dit ? ce sont les gens de la rive droite !

Hé bien, le père Roubillard intait sans trop de désavantage sur le marché du Havre avec les gens de la Seine Inférieure.

Aussi bien était-il supérieurement secondé par six de ses fils ; tous gaillards engoncés, aux chairs pétant de santé, aux cheveux courts et se dressant sur les fronts bas comme des houppes de crin.

Ils avaient tous le nez rouge.

Hypolyte, le dernier de ce bataillon de faiseurs de cidre, ne ressemblait pas à ses aînés.

En effet, Polyte (ainsi l'appelaient, car la désignation d'Hypolyte semblait trop solennelle pour un paresseux de son espèce). Polyte, quoique robuste et bien pris, montrait peu de goût pour les rudes travaux des champs. Il avait beaucoup lu. Son imagination vagabondait.

Aussi en arriva-t-il à dédaigner ce qui faisait la joie et l'orgueil du père Roubillard.

A vingt ans, Polyte restait froid à la vue d'un clos de pommiers bien chargés, ou d'un troupeau de vaches luisantes et grasses.

Les cochons lui étaient indifférents.

Lorsqu'il eut atteint sa majorité, il manifesta l'intention de réaliser

la fortune de sa mère, morte peu de temps après sa naissance, et fit connaître à son père les projets d'avenir qu'il nourrissait. Il voulait quitter le pays.

— Où veux-tu aller ? dit le vieux.

— En Algérie, répondit tranquillement le jeune paysan. J'ai lu dans les livres que la terre y est pour rien. Les œufs y cuisent au soleil ; on y voit des lions, et les pommes d'orange mûrissent en plein champ.

Le vieux hochait la tête et, sentencieux, riposta par ces aphorismes :

— Si la terre y est pour rien, c'est qu'elle ne produit rien ; le soleil doit cuire encore mieux le nez des colons que les œufs ; les lions sont bons à voir dans les ménageries, et les oranges ne valent pas nos pommes.

Cependant, tu es libre ; tu as le bien de ta mère. Va t'en manger de la vache enragée. Tu reviendras maigre comme un coucou !...

Et il s'en fut voir ses pommiers.

Cependant, la résolution de Polyte fut vite connue dans le village. Et le cénacle des anciens du pays toucha quelques mots de la grande nouvelle, le dimanche suivant, au cabaret.

— Voyez-vous ce sornois, s'écriait le maréchal-ferrant Rocardur. Il passait son temps à se promener au clair de lune, à regarder voler les oiseaux, à lire les gazettes. Et les gens disaient : il n'en fichera jamais pour quatre sous. C'est un paresseux qui ne songe à rien. Hé bien ! il

DE LA COUPE AUX LÈVRES



I

Mlle Labcaudé. — Oh ! monsieur Lobligeant, quel joli papillon ! Sriez-vous capable de l'attraper ? Je voudrais tant l'avoir.

II

Mr Lobligeant. — Soyez sans crainte, mademoiselle ; c'est comme si vous le teniez, car je suis certain de vous l'offrir. Regardez ça. L'essai...

PAS UN MONSIEUR

avait son idée. Il ruminait un plan.

—Il ruminait, répétèrent les vieux.

—Le gas veut voir du pays. Præve de bon sens, reprit le maréchal. A son âge, je fis comme lui. Un matin, je me dis : Rocardur, si tu restes au village, tu ne seras jamais qu'un imbécile. Et je m'en fus à Paris où je devins un maître ouvrier. Et au jour d'aujourd'hui, dans les châteaux des environs, quand on a une serrure fine à réparer, qui va-t-on chercher?... Le père Rocardur, parce qu'il a fait son tour en France et qu'il connaît la belle ouvrage !

II

Tandis que les villageois clabaudaient ainsi sur son compte, Polyte s'en alla tranquillement demander des renseignements à un ancien sous-officier de Chasseurs d'Afrique qui demeurait au bout du village.

Le père Taupin, lorsqu'il l'aborda, était assis devant sa porte et vidait paisiblement une bouteille de cidre.

Un rayon de soleil, tamisé par le feuillage épais des pommiers, se jouait dans la barbe grise du vieux militaire.

Il n'avait pas l'air trop commode, avec son œil dur, sa cicatrice sur la pommette gauche, sa bouche serrée et ses longues mains osseuses, qui s'allongeaient comme des branches sèches.

Néanmoins, il sourit en écoutant la petite histoire du jeune homme.

—Tu pars pour l'Algérie. Bien. Tu es un homme, Polyte. Militaire, cela va sans dire, tu veux être militaire... tu es un beau gars. Et tu choisis l'armée d'Afrique ! bois un verre de cidre... et tu viens me demander des conseils ! tu es plein de bon sens, moutard. Bois encore un coup... Evidemment tu entreras dans mon régiment, le 3e Chasseurs d'Afrique.

Bigre, excusez du peu ! Lorsque tu descendras du Mansourah par un beau soleil d'août, la tête lovée, nom de nom ! le colonel ne sera pas ton cousin. Bâti comme tu l'es, tu parviendras. Allons, la race des Roubillard n'est pas encore perdue... tant mieux ! Bois donc, moucheron !

—Je ne veux pas entrer aux Chasseurs d'Afrique, père Taupin

—Tu ne veux pas entrer aux Chasseurs d'Alf... Crédié ! je te vois venir sournois ; tu voudrais porter le beurnous (et non pas burnous comme disent les Roumis), tu voudrais tâter des Spahis. Ecoute, bois ; entre nous, la cavalerie, eh bien la cavalerie, ce n'est pas pour nous autres, fils du populo. Exemple : moi qui te parle, j'étais né pour devenir officier, et je suis resté adjudant, oui, adjudant ! ça t'étonne, crapaud. Mais il y a dans les régiments des fils de famille qui nous passent sur le ventre... aux Spahis, c'est encore pire que partout ailleurs.

—Je ne me soucie pas d'être Spahi.

—Tu as raison, tu iras donc aux Zouaves, aux chacals, comme ils disent là-bas. Vas-y clampin ! mets ta chechia sur l'oreille, laisse-toi pousser un pied de barbe, fais de l'œil aux femmes, rentre au quartier sur la tête, mais au moment du danger, soutiens l'honneur du régiment, entends-tu ! pars vivement du pied gauche et ne t'arrête qu'au moment de la crevaizon.

—Mon intention n'est pas de m'engager aux Zouaves, observa Polyte d'une voix douce.

—Ni Chasseur d'Afrique, ni Spahi, ni Zouave ! nous voulons donc être Tirailleur... les turcos, les turcos sont des bons enfants ! fredonna le dur



Première demoiselle (d'un air courroucé). — Ce nouveau commis est loin d'être un monsieur, très loin !

Seconde demoiselle (étonnée). — Comment cela ? Que vous a-t-il dit ?

Première demoiselle (pincée). — Juste au milieu de notre conversation, il me planta là pour aller servir cette vieille dame.

à cuire en débouchant une bouteille... Les Tirailleurs ! des lions ! des panthères, des loups, des jaguars !... Tu veux rugir, rugis ! tu veux bondir, bondis ! tu veux mordre, aiguise tes dents !... tu as du sang dans les veines, Roubillard ben Roubillard ! Baionnetto au canon, mon petit Kabyle ! enfile qui te gêne ! coupe des têtes, fais fantasia, hop !

—Je n'ai pas de goût pour l'état de turco, père Taupin.

—Ni chasseur, ni Spahi, ni Zouave, ni Tirailleur... je ne vois pas d'autres corps africains... splique-toi, Polyte.

—Je voudrais être colon en Algérie.

—Tu veux être colon !... vilain magot, mille milliards de tripes !... tu veux être co... colon ! et tu poses pour l'homme ! tu méprises les Chasseurs, les Zouaves, petit salopiot !... colon !

Le vieux s'était levé.

Et avant un coup, il posa son verre sur la table avec tant de violence, que Polyte gagna prestement la porte.

Les moustaches de l'ancien sous-officier tremblotaient.

Et tandis que le jeune homme s'éloignait, ce mot sortit de la bouche du vieux militaire... après un silence — comme des coups de feu isolés qui éclatent tout à coup, pendant les nuits qui suivent les batailles, dernier écho de la mêlée :

—Colon !...

Et il cracha avec mépris.

S. CHASBRAY.

LE DEUIL DE FIDO

La servante. — Voilà quinze jours que Fido est mort, madame. Il faut absolument que vous ayez un autre chien ou je ne pourrais rester plus longtemps dans cette maison.

La dame. — Je ressens la mort de ce pauvre animal tout autant que vous, Brigitte, mais je ne penserai pas pour cela à quitter la maison où il est mort.

La servante. — On voit bien que madame n'a pas, tous les soirs, la vaisselle à laver.

LES DIX POINTS DE LA LOI

Rouleau. — La possession, voilà neuf des points de la loi.

Rouleau. — Et le dixième ?

Rouleau. — Les frais de l'avocat.

UN QUI VOYAIT DE LOIN

Elle. — Vous avez dit quelque chose hier soir, Henri, qui m'a bien tourmentée toute la soirée et même toute la nuit.

Lui. — Et quoi donc, ma chérie ?

Elle. — Vous avez dit que j'étais une des plus charmantes filles qu'il y ait au monde.

Lui (galamment). — Eh bien ! ne l'êtes vous pas, chère amie !

Elle. — Vous avez dit : " Une des plus charmantes " ; ah, Henri, de penser que je dois partager votre amour avec d'autres, cela me rend triste à mourir.

DE LA COUPE AUX LEVRES — (Suite et fin)



III

... Ça y est...

IV

Mlle Labreanti. — Oh, que c'est dommage ! avoir laissé partir cette jolie bête.
Mr Lobligeant (rosé). — Ou... i... ma demoiselle, c'est bien dommage.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE NAUFRAGE DE LA "BOURGOGNE". — LES BUREAUX DE LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE A PARIS LE 8 JUILLET.

Un vapeur français, une minuscule canonnière, vient de promener sur le Tchad, le mystérieux lac africain, le pavillon tricolore. Quelle émotion cette nouvelle a soulevé dans l'univers civilisé, alors que tous les yeux étaient tournés vers le continent noir et que beaucoup de sceptiques allaient même jusqu'à nier l'existence du lac lui-même !

En effet, à une époque où chacun suit avec anxiété la marche des explorateurs s'occupant de dresser la carte encore ignorée de l'Afrique centrale, les tentatives des diverses puissances européennes : allemande, anglaise, française et belge, ont attiré sur cette partie du monde l'attention universelle. Explorations anglaises partant du Niger ; allemandes ayant pour point de départ le Cameroon ; françaises sous la direction des Monteil, des Mizon, des Crampel, etc., de quels espoirs patriotiques fûtes-vous l'objet dans vos pays respectifs ?

Quel emballement en France quand on apprit que Monteil avait enfin vu le Tchad, que Mizon s'en était approché !

Or, ce but si ardemment poursuivi par tant de valeureux explorateurs, ou tant de braves gens ont perdu la santé et quelquefois la vie, est atteint ; ce succès si ardemment désiré vient enfin d'être obtenu.

C'est un vaisseau de guerre français qui, le premier, a baigné son étrave dans les eaux du lac africain ; un résident est installé auprès du sultan du Baghirmi et un traité de protectorat est signé, portant le symbolique cachet du sultan noir.

Ce succès si complet est l'œuvre d'un tout jeune homme, l'enseigne de vaisseau Gentil qui, après deux années passées au Congo sous les ordres de l'illustre de Brazza, conçut le gigantesque projet qu'il vient de mener à bien. Rentré en France, M. Gentil obtenait, non sans peine, les crédits nécessaires à l'expédition projetée et un bateau léger, très résistant et démontable dans toutes ses parties était, sur ses plans, construit aux ateliers de Saint-Denis.

Parti de France en avril 1895, le *Léon Blot* pénétrait dans le Tchad le 1er novembre 1897, après dix-huit mois d'un labeur sans nom. Songez que chaque morceau du petit navire : coque, machine, hélice, arbre de couche, ainsi que tous les coffrets contenant les armes, les munitions, les vivres, etc., devait être portable à bras ou pour mieux dire à tête, mode

de transport uniquement usité au pays noir, et ne peser que cinquante livres au maximum ! Transportez-vous par la pensée sur une piste de cent vingt-cinq lieues, — distance de Loango à Brazzaville — piste traversant les marécages, les broussailles les plus inextricables et qui a coûté la vie à de nombreux porteurs ainsi qu'à M. Vidal, un des compagnons de l'enseigne Gentil. Tout est enfin réuni à Brazzaville et le *Léon Blot*, soigneusement reconstruit, flotte sur le fleuve Congo. Gentil part pour l'Oubanghi suivi de ses compagnons : MM. Fredon, Huntzbutler, Prins, Moitruéjols ainsi que du brave indigène Ahmed ben Meshham. Ahmed, c'est l'ex-interprète de Mizon qui, à Yola, garda haut et ferme en dépit des menaces anglaises, le pavillon français qui lui avait été confié.

Le navire suit le cours du Congo, de l'Oubanghi, de la Kenio, sur un affluent de laquelle Gentil fonde, par 5°46, le poste de Krebedgé. Mais il faut passer du bassin du Congo dans celui du Tchad et l'on redémarque le *Léon Blot* qui, sur la tête de ses porteurs noirs, va franchir cinquante lieues de brousse, œuvre de surhumain labeur imposée à la mission anémiée par les fièvres et par la fatigue.

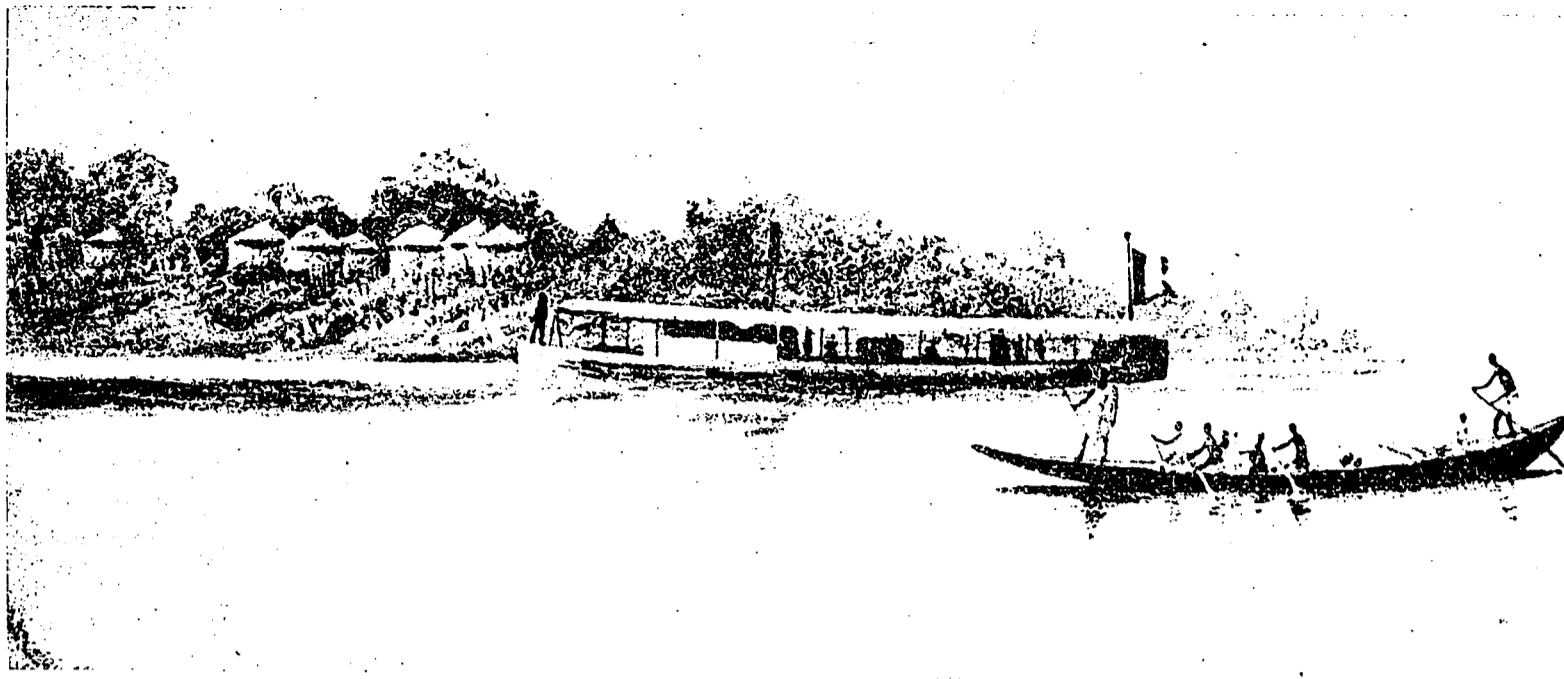
Que d'efforts énergiques, que de recherches avant de trouver un affluent navigable du Grébingui lequel, affluent lui-même du Chari, permettra d'atteindre le lac Tchad !

Un nouveau poste est installé à Grébingui et MM. Fredon et Prins y sont laissés, car ce sera là une base d'opérations et de ravitaillement.

Ce moment est celui où la petite expédition française, — cinquante hommes seulement — court le plus sérieux danger.

L'assassin de Crampel, le Sultan Rabah, commande en maître à Kous-souri, à Dikoa et à Goulféi. Il possède huit canons et une armée nombreuse et aguerrie, pourtant c'est Gentil qui, fièrement, lui pose ses conditions : Libre passage et remise immédiate des survivants de la mission Crampel. Goulféi, la capitale du Chari, est garnie de forts, ses murs ont 2,400 mètres de développement et elle possède 10,000 habitants de la race guerrière Koloko ; eh bien, le sultan s'incline et accorde tout ce que lui a demandé Gentil.

Le 1er novembre 1897, le "*Léon Blot*" fait son entrée triomphale dans les eaux franches du Tchad dont les rives nord et est sont occupées par



LE "LÉON BLOT", SUR LE LAC TCHAD.

Rabah, avec lequel Gentil signe, au nom de la France, un traité d'amitié.

Le protectorat est établi sur le Boguirmi au Sud ; un résident français y est installé et le sultan concourt à l'envoi d'ambassadeurs en France.

Voilà les résultats politiques de la mission Gentil. Ceux géographiques et ethnographiques consistent en une carte complète de Ouada au Tchad, y compris le cours du Gribingui et du Chari ainsi que de leurs nombreux affluents.

Reconnaissance complète du lac Tchad ; observations astronomiques, notes nombreuses sur les habitants, leur langue, leurs mœurs, et documents photographiques très nombreux, etc.

Telle est l'œuvre accomplie par l'enseigne de vaisseau Gentil qui, l'on en conviendra, a bien mérité de la patrie.

* * *

La terrible catastrophe de la "Bourgogne", qui a coûté la vie à tant d'être humains, est encore présente à tout les esprits et l'enquête que vient d'instruire le gouvernement français, fait bonne justice des infamies que les journaux, tant anglais qu'américains, se sont plu à jeter sur les braves survivants de ce naufrage.

La scène que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, c'est l'aspect qu'offraient, le 5 juillet, les bureaux de la Compagnie Transatlantique à Paris, alors que les parents et les amis des malheureux naufragés de la "Bourgogne" venaient s'informer des êtres chers dont ils espéraient encore, en dehors de toute vraisemblance, apprendre le sauvetage.

* * *

Une nouvelle sensationnelle, ça été l'annonce de la mort du prince de Bismarck, du terrible "chancelier de fer" qui aura connu toutes les popularités, bien différentes toute fois, qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre côté du Rhin.

Le chancelier allemand était bien "de fer", au moral comme au physique et si le corps de ce quasi-géant semblait appartenir à un de ces soldards du moyen âge taillés à coups de hache dans un bloc solide, son esprit bourru, cauteleux, quelquefois humoristique, mais toujours hargneux et méchant en faisaient un personnage peu abordable et dont la griffe et la dent étaient trop souvent féroces pour ses ennemis, voire même ses amis, présents ou absents.

Bismarck avait gravi tous les échelons séparant un obscur hobereau prussien du poste de chancelier de l'empire, de duc et de prince. Pendant vingt ans il connut tous les enivres de la gloire d'où, un jour la volonté de son jeune souverain et élève le précipita.

Le chancelier détestait la France et les Français, qui le lui rendaient bien, du reste.

Descendu pour la première fois à Paris, en 1857 et en pleine splendeur de l'Empire, il passait le temps qui lui laissaient ses travaux diplomatiques à s'ennuyer royalement ; trouvant les parisiens "étroits et bornés" (1) et ne prenant au sérieux ni l'empire, ni l'empereur, ni rien que son pays allemand.

Allemand, Bismarck le fut pleinement et par la forme de son esprit et par sa vie même, qu'il fut étudiant, diplomate ou chancelier, et quand, après avoir connu toutes les jouissances d'un pouvoir quasi-absolu, il fut cassé aux gages, comme un laquais, par un jeune souverain avide lui-même de pouvoir, il ne fut plus qu'un mécontent aigri outre mesure par la perte irréparable de cette toute puissance qu'il croyait bien ne devoir lui échapper qu'avec la vie.

Retiré dans son burg de Friedrichsruh, royal cadeau de Guillaume Ier payé 4 millions sur la rançon française, il se bornait à recevoir les délégations de notables, d'habitants de tous les coins de l'empire, ainsi que, les reporters avides de tirer quelque interview de celui qui avait été le chancelier de fer.

Revêtu d'un veston de grosse étoffe, coiffé d'un chapeau en feutre mou

à larges bords, une cravate blanche sur une chemise non empesée, tenant en mains un bâton noueux, il arpentait les allées de son vaste domaine, presque toujours suivi de ses deux chiens, féroces molosses constituant sa dernière garde du corps.

Dans les derniers mois de sa vie, devenu presque impotent, il s'asseyait, tel un bon bourgeois, à la porte de son domaine, humant la poussière de la route, les yeux vagues, semblant attendre une visite toujours différée.

Cette visite est venue : la mort qui, entrant dans la demeure du prince, a abattu ce robuste octogénaire.

Cette mort est, pour l'Allemagne, un deuil national, que la France respecte mais auquel elle ne saurait s'associer en aucune façon.

LOUIS PERRON.

LA LUMIÈRE DU MONDE

A Pesth, par une soirée fort obscure, un porteur de lanterne demandait à un dictateur s'il fallait l'éclairer. "Non, répond celui-ci, je suis moi-même la lumière du monde. — Eh bien ! dit l'homme aux lanternes, on devrait bien vous suspendre au bout de cette rue, qui est si obscure." On prétend que ce jeu de mots a coûté cher à son auteur. Avis aux langues trop légères.



UN VISITEUR A FRIEDRICHSRUH.

SUGGESTION



Elle.—Tous les hommes devraient être comme l'amiral Dewey.

Lui.—(?)

Elle.—Il ne croit qu'aux courts engagements.

ALGÉRIE!

LE PRÉSENT

Voilà ce pays d'Algérie
Que l'ignorance aveugle a longtemps blasphémé
Pays maudit de loin par l'injusto patrie,
Pays par ses enfants en dépit d'elle aimé!

Pays de joie et d'espérance,
Pays de doute et de souffrance,
Qui parfois dévore en silence
L'hôte qu'il aurait dû nourrir;
Pays que cependant on aime,
Pays étrange! où l'ingrat même
Qui part en disant anathème,
Un jour voudra rentrer mourir!

L'AVENIR

Il est des lacs profonds cachés sous les campagnes
Où viennent quelquefois les sources des montagnes
Eteindre leur murmure et se perdre sans bruit...
L'Océan souterrain tour-à-tour les dévore

Et l'abîme est muet! et la vallée ignore
Où vont tous ces ruisseaux dans cette sombre nuit.

Puis, quand l'année entière a poursuivi sa route,
Quand le gouffre inconnu s'est empli goutte à goutte,
Et que l'urne est trop pleine, alors un jour d'été,
Le roc depuis longtemps miné dans le silence
S'ouvre, et dans la vallée un beau fleuve s'élance
Comme un trésor de vie et de fécondité!

Ah! de l'Afrique aussi, comme un flot de richesse
Demain, demain s'élancera!
De ses trésors, ô France, égayer ta vieillesse
Tu fille à tes pieds sourira,
Puis un jour, en lisant les fastes de notre âge,

Les Siècles poseront le doigt sur cette page,
Graves et recueillis!... Et les siècles diront:
"La France était alors une mère féconde:
"C'est elle qui donna ce beau peuple au vieux monde!..."
Et les Siècles applaudiront!

CH. MARIE-LEFEVRE.

VILLÉGIATURE A BON MARCHÉ

Cet été, ayant, ainsi que ma famille, trois semaines de vacances à dépenser et le plus grand désir de me refaire dans la contemplation de l'immensité salée, je me décidai, sur la description que m'en fit un vieil ami, à planter ma tente et à transporter mes lares à Trou-pas-cher, une plage récemment découverte.

Moi, quand j'ai décidé quelque chose, c'est vite fait de me mettre en

action. Nous bouclons nos malles et, revêtus, ma femme et moi, de confortables complets en toile, mes deux garçons de deux jolis "marins" (13 f. 70 c, y compris chapeau et bains de mer.) Nous prenons le train de 11 heures 50, gare St-Lazare.

Dix-huit heures seulement de Paris. Neuf heures délicieuses en chemin de fer;... à droite, à gauche, la belle nature, des champs, puis des champs. Cinq heures charmantes en patache, vous savez une de ces vieilles, très vieilles diligences avec bâche, attelée de deux chevaux étiques et des chemins pierreux, défoncés; mais quelle belle nature!

Des champs, un soleil de plomb, un peu trop ardent peut-être, enfin...

Puis ce furent deux heures très amusantes en cariole. Quelle route, mes amis! Il est vrai qu'il pleuvait à verse et que nous n'avions qu'un seul parapluie pour nous quatre, mais la campagne!

Ce qu'il y eut de plus pénible ce furent les deux dernières heures avant d'atteindre Trou-pas-cher. A pied par des chemins en pente raide à peine tracés, un indigène poussant nos bagages en brouette. Enfin nous arrivons! La mer était magnifique, très grande, beaucoup d'eau...

Et nous louâmes, séance tenante, une villa très confortable pour presque rien, avec jardin et trou à fumier. Il est vrai que le mobilier était quelque peu sommaire. Lits de sangle, une table, deux bancs, quelques pots et une vaste cheminée avec four et crémaillère. Mais il est si facile de faire venir des meubles de Paris (dix-huit heures seulement par chemin de fer, patache, cariole, brouette).

Il se fait dans le pays un très important commerce de cidre et de fromage; si vous n'aimez pas ça, vous pouvez faire venir du vin et des victuailles de Paris (dix-huit heures seulement par chemin de fer, patache, etc).

Au marché qui se tient sur la plage, les crabes sont pour rien, on en a une douzaine d'énormes pour trois sous. — Le boucher passe une fois par mois; le boulanger tous les samedis, mais quel air, quelle vue et des relations extrêmement agréables sans beaucoup de frais, parmi les pêcheurs en retraite qui foisonnent tout particulièrement à Trou-pas-cher.

Nous sommes restés là trois mois, mes bons, vivant comme les naturels du pays, et faisant nous même notre ménage et notre cuisine et ça ne m'a coûté que cinq mille francs. Il y a bien une compensation, ma femme a gâté trois robes en lavant la vaisselle et nos deux rejetons ont rapporté deux terribles coups de soleil, mais, dame, on ne peut pas avoir tout, n'est-ce pas.

PARISIEN.

UN HOMME AFFLIGÉ

Guillendouille.—Quelle est donc cette horrible femme qui parle si fort, si longtemps et qui rit aussi bruyamment?

L'arnigaux.—Ah, vous ne l'aimez guère non plus, hein!

Guillendouille.—Si elle était ma femme, je la jetterais à l'eau.

L'arnigaux.—C'est la mienne.

PAS BESOIN DU TOUT

L'agent.—Monsieur, je suis agent d'un phonographe nouveau, l'une des plus merveilleuses machines à parler qui existe au monde et...

Le client (l'interrompant).—Par l'ombre de César, fuyez d'ici, ou je fais un malheur. Pas besoin de votre machine à parler, misérable, je suis un homme marié...

LE MAÎTRE D'HÔTEL

Un plaisant, maître d'hôtel d'un prince qu'il servait à table, répandit la sauce sur la nappe. Le prince lui dit en riant: "Parbleu! j'en ferais bien autant. — Je crois bien, mon prince, répondit le maître d'hôtel, je viens de vous l'apprendre."

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

Une Erreur Judiciaire

Roman Militaire Inédit

I

Le Mot Magique

En sortant du "Royal Club", rue des Pyramides, Georges de Savenay resta un moment debout sur le trottoir, rêveur, perdu dans ses pensées.

Il était cinq heures du matin et une froide pluie tombait, faite de givre fondu, de neige liquide, une de ces pluies d'hiver dont chaque goutte semble vous pénétrer jusqu'aux moelles et vous jeter des glaçons à la place du sang que charrient vos veines.

M. de Savenay avait sa canne sous son bras, les deux mains dans les poches de son pardessus à fourrures dont le large et chaud collet de loutre était relevé jusqu'au bord de son chapeau.

La pluie tombait et il n'avait pas l'air de s'en apercevoir.

Un bec de gaz voisin éclairait assez son visage pour qu'il fût possible de distinguer ses traits pâlis, ses yeux fatigués et qui avaient l'air d'être élargis démesurément par une mertrissure jaune, et sur tout cela un masque de désespoir et de farouche colère.

Il était si absorbé qu'il ne vit pas une des voitures ordinaires du Cercle se ranger devant lui au bord du trottoir.

Le cocher, qui le connaissait, dit :

— Est-ce que monsieur le baron rentre chez lui ?

Savenay tressaillit violemment, comme sous un choc brutal.

Il releva la tête, haussa les épaules, et sans répondre, se jeta dans le coupé au fond duquel il se blottit, la tête sur la poitrine, les mains dans les poches et rêvant.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait devant un élégant hôtel sur le Cours-la-Reine.

Savenay descendit lourdement, tira une pièce de cinq francs de sa poche et la tendit au cocher.

— Tiens, vieux, et qu'elle te porte bonheur ; c'est la dernière . . .

En Parisien, le cocher était habitué à ces déveines.

— Oh ! oh ! monsieur le baron a pincé la culotte, cette nuit, au baccarat ?

— Non, tu te trompes, c'était au poker !

— Monsieur le baron n'aura pas toujours la guigne . . . Demain il regagnera !

— Demain !

Et Savenay eut un rire étrange qui fit claquer ses dents, comme si le froid de la mort l'avait envahi tout à coup. Il entra. Le cocher enveloppa son cheval d'un coup de fouet. Le cheval partit et le cocher murmura, dans son carrick :

— Fumé, le baron, bien sûr ! Encore un ! ah ! mince, j'en aurai-t-y vu, dans ma vie, des décavés, j'en aurai-t-y vu !

Le baron traversa un large couloir dallé de marbre, éclairé par un lustre persan, d'où tombait la lumière.

Il monta au premier, pénétra dans sa chambre à coucher et se débarrassa de son chapeau, de sa canne et de son pardessus.

La chambre était tiède et parfumée. Un peu de feu brûlait encore. Il le ranima, se jeta dans un fauteuil, les jambes allongées,

peu à peu renaissant à cette atmosphère chaude, à ce bien-être de chez soi.

Il prit sur le coin de la cheminée un étui à cigarette et fuma.

On eût dit qu'il ne rêvait à rien, qu'à ce mince filet bleu de la fumée qui s'envolait de sa bouche et s'éparpillait en nuage au-dessus de sa tête ; on eût dit qu'il en suivait les volutes avec un soin curieux. Mais soudainement, il dit tout haut :

— Voyons, faut-il, oui ou non, me brûler la cervelle ?

Il était perdu d'honneur et perdu de dettes.

Lancé dans le monde des affaires, il avait commencé par faire une fortune rapide, et cette fortune, jointe à celle qu'il tenait de son père et qui était considérable, lui avait permis de mener très grand train. Puis, peu à peu, la déveine était venue, montrant timidement sa tête d'abord, presque pas menaçante, n'ayant l'air que d'un simple avertissement.

Georges n'en avait pas tenu compte et au lieu d'être prudent, il s'était lancé en pleine tourmente. Alors, la déveine n'avait plus seulement montré la tête. Elle s'était installée chez lui à son domicile.

Après les années grasses, les bureaux de banque de la rue Daunou avaient vu les années maigres. Il était aux abois.

Tout d'abord, il avait fait face à l'ennemi avec un certain courage, ou plutôt avec l'entêtement d'un désespéré. Et sans scrupules avec cela, usant de tous les expédients.

Les oiseaux de proie qui, dans la vie parisienne, s'agitent autour de ces cadavres en décomposition, connaissent seuls les secrets de ces moyens que la rage d'être vaincus inspire à certains hommes.

La police correctionnelle, très souvent, se met de la partie, lorsque ce n'est point la cour d'assises elle-même, et les journaux alors vous font des confidences honteuses.

Et c'était là, à ce degré d'infamie, que Georges était tombé !

Les griffes crochues des usuriers, de tous ces oiseaux de proie qui vivent du fumier parisien, l'entouraient d'un cercle menaçant. De l'argent, ou la honte, ou la cour d'assises, ou la mort ! Sa dernière tentative — suprême expédient — avait été le jeu. Et il avait cru, pendant quelques jours, qu'il allait se tirer de peine. Mais quelques milliers de louis pouvaient-ils le sauver ?

Du reste, la chance avait tourné bien vite. Et en tendant une pièce de cent sous au cocher du coupé qui venait de le reconduire à son hôtel du Cours-la-Reine, il n'avait pas menti. C'était bien la dernière.

Allait-il se brûler la cervelle ?

Il haussa les épaules et eut un rire ironique.

Les hommes de sa trempe subissent le déshonneur jusqu'au bout ; ils n'essayaient point d'y échapper par la mort.

Toutefois, il était si bien à bout de ressources qu'il ne voyait point poindre, si loin qu'il fût encore, le sauveur qu'il demandait.

Il jeta au feu le bout de sa cigarette. Et se levant, il se promena à grands pas dans la chambre.

Il se heurtait à toutes les idées sans en trouver une bonne. Tout à coup, s'arrêtant :

—La journée va être décisive, murmura-t-il : ou j'aurai trouvé une fois de plus le moyen de sortir de ce mauvais pas, ou je coucherai au dépôt. Pas de milieu.

Il consulta sa montre. Il était près de six heures. Au dehors, la pluie tombait toujours, fouettant les vitres par rafales. Le feu se mourait. Toujours, partout, une grande paix.

—Ma foi, je vais me coucher, en attendant. Je vais avoir besoin de forces, probablement, dans quelques heures. Donc, reposons-nous !

Il se coucha.

Et cinq minutes après, très calme, comme un homme sûr de lui et de sa conscience, il dormait du sommeil du juste.

Il ne se réveilla qu'à onze heures.

Son domestique était venu, avait allumé le feu, il ne l'avait pas entendu. Il le sonna. Le valet de chambre entra.

—Rien de nouveau ce matin, Joseph ?

Sans répondre, Joseph présenta un plateau. Il s'y trouvait des lettres. Mais, pardessus tout, et comme pour attirer l'attention de M. de Savenay, cinq cartes de visite, aux coins légèrement cornés. Il lut les noms :

—Lambelle, Louis Thibaud, Moissant Velay, Landuron Valentin. Toute la volée de corbeaux est là. Pas un ne manque. Que veulent-ils, Joseph ?

—Entretenez monsieur le baron.

—Tous ensemble ?

—Il paraît.

—Singulier ! Quel air ont-ils ? Ils croassent, hein ? Il me semble que je les entends d'ici. . .

—Monsieur le baron se trompe. Ils sont tranquilles. Je les ai fait entrer dans le petit salon, en attendant. Ils causent entre eux. J'ai écouté à la porte. Ils n'ont pas l'air furieux du tout.

Georges se redressa, s'appuya sur les deux mains. Ce que disait le valet de chambre lui causait une surprise extrême.

—Pas furieux, murmura-t-il, et ils ont entre les mains de quoi me donner en cadeau vingt ans de bagne !

Il se leva, s'habilla à la hâte.

—Il doit y avoir quelque chose, se dit-il ; je flaire du nouveau. Et c'est drôle, il me semble que ça sent bon.

Il passa un veston de chambre, et procéda à quelques soins hâtifs.

—Va leur dire que je les rejoins tout de suite, excuse-moi. . .

—Oh ! inutile d'excuser monsieur. Ils ont dit qu'ils attendraient son bon plaisir et m'avaient défendu de le réveiller.

La brosse à cheveux tomba des mains de Georges !

Le valet de chambre était sorti. Georges n'en revenait pas.

—Hé ! hé ! du nouveau, j'en suis sûr, et je crois que j'ai bien fait, en rentrant cette nuit, de ne pas me brûler la cervelle.

Un quart d'heure après, il entra dans le petit salon où attendaient les cinq usuriers. Ils se levèrent avec empressement, le sourire aux lèvres, les mains tendues. Et ils paraissaient heureux de revoir le jeune homme, comme s'ils avaient craint quelque catastrophe qui les eût privés de lui pour toujours.

—Bonjour, monsieur le baron, avez-vous bien dormi ?

—Bonjour, mes amis, bonjour. . .

Et surpris, presque décontenancé, le baron pensait :

—Qu'est-ce qu'ils peuvent bien manigancer contre moi ? Je vais le savoir.

Il les pria de s'asseoir, leur tendit son étui à cigarettes. Ils refusèrent poliment.

—Voulez-vous me dire, messieurs, ce qui me procure le plaisir de vous voir chez moi de si grand matin ? Vous êtes ici cinq de mes créanciers auxquels je dois, en chiffres ronds, trois millions. Le reste ne compte pas. . . Je ne suppose pas que vous veniez me demander de l'argent ?

Ils s'excusèrent, pleins d'une émotion qui mit au comble sa surprise.

Lambelle, un petit bossu, marchand de chevaux, et Moissant-Velay, le carrossier, surtout, paraissaient très touchés.

—Nous sommes venus, dirent-ils, pour avoir des nouvelles de votre santé.

—Eh bien, messieurs, vous avez couru cette nuit le risque de ne pas me revoir.

—Vous comptiez partir ?

—Oui. . . J'ai été sur le point, ma foi, de me faire sauter le caisson.

—Mais c'eût été une folie ! une folie ! s'écrièrent-ils en chœur.

Le baron, perspicace, comprit et réprima un sourire.

—Ils m'aiment jusqu'à la concurrence de trois millions, murmura-t-il, et dame ! c'est un chiffre. . . J'ai le droit de compter sur leur amitié.

Il y eut un léger silence. Georges de Savenay se sentait rede-

venir maître de la situation. Et d'un air détaché, en faisant tomber du bout du petit doigt, dans un cendrier de jaspe, la cendre blanche de sa cigarette :

—Messieurs, ce qui est différé n'est pas perdu. Je ne me suis pas tué cette nuit, mais rien ne dit que je ne me tuerai pas demain.

Ce fut Louis Thibaut, agent d'affaires, un grand et gros homme de mine blafarde et glabre, usurier connu de tous les décavés, qui, à cette minute, violemment s'expliqua :

—Se tuer quand on doit trois millions au bas mot, c'est un crime.

—C'est une lâcheté. C'est une défection !

—Plus que cela, déclara le marchand de chevaux, c'est une faute !

—Il ne faut plus compter sur rien.

—Ne plus avoir d'amis.

—Être ingrat envers ceux qui vous aiment.

—Être fou, enfin, être fou pour se tuer quand on nous doit trois millions.

Et les cinq usuriers, tirant leurs mouchoirs, s'essuyèrent les yeux pour cacher leurs larmes. Et, dans un flux de paroles qu'entrecoupaient des silences pendant lesquels ces braves gens essayaient de sangloter, Valentin déclara :

—Monsieur le baron, nous avons deviné votre situation, votre désespoir, et nous redoutions l'acte de folie qui eût mis fin à vos précieux jours. De là notre visite matinale. Monsieur le baron, écoutez-nous. Nous avons résolu de faire un dernier sacrifice pour vous sauver.

—C'est bien, cela, mes amis, c'est très bien. . . mais, hélas ! inutile.

—Qui sait ? nous n'avons pas l'intention de vous donner quittance de tout ce que vous nous devez. Au contraire. Mais nous avons inventé un moyen excellent de vous tirer d'embarras.

—Ce moyen, quel est-il ? Parlez, mes amis, mes bons amis ! Pour que vous hésitez à tout dire, il faut que vous ayez à me proposer quelque bonne petite infamie, gentiment préparée et prête à digérer, n'est-ce pas ?

Les cinq honnêtes usuriers se contentèrent de hocher la tête en souriant. Et le marchand de chevaux, seul, dit avec une extrême douceur :

—Monsieur le baron, nous n'aurions pas pris sur nous de vous proposer une petite infamie si nous ne vous avions point cru capable de l'accepter. . .

Le baron devint terriblement pâle, et ses deux poings, convulsivement se serrèrent. Mais cela dura peu. Ce fut comme le dernier éclair, la suprême révolte d'une honnêteté, hélas, déjà lointaine. Il se calma. Ces hommes l'avaient bien jugé. Il était capable de tout.

—Et cette infamie ? demanda-t-il, d'une voix un peu tremblante encore.

—Oh ! tranquillisez-vous, elle se présente avec des dehors séduisants et doux comme une caresse. C'est une infamie qui a de beaux yeux des cheveux superbes, une taille admirable, des mains de statue. C'est une infamie qui vous rendra le plus heureux et le plus envié des hommes, car elle se cache sous le joli visage et le joli corps d'une jeune fille que vous épouserez, croyez-nous, si vous voulez vous en donner la peine.

—Ah ! ah ! un mariage ? C'est là votre moyen.

—Oui, à première vue, ce n'est pas très ingénieux. . . n'est-ce pas ?

—Je le reconnais. Je suis brûlé, mes bons et loyaux amis. . . Je suis brûlé pour les parents et pour les filles. . . Trop connu, trop fêtard, ayant frisé de trop près police correctionnelle et cour d'assises. . . Qui m'accepterait pour gendre ? Des fous ? il n'y en a plus. Nous vivons à une époque où tout le monde est sage.

—Nous vous demandons seulement d'accepter. Le reste est notre affaire.

—Mais alors, vous voulez me faire épouser un monstre ?

—Nous vous avons dit que cette jeune fille est divinement belle.

—Bon. Alors, c'est autre chose : comme on dit dans les annonces des agences matrimoniales, il y a une petite tache. . . hein ?

—La jeune fille est chaste et honnête, et voilà pourquoi nous disions que nous vous proposons une infamie ; à un homme tel que vous, donner une jeune fille telle que celle-là, c'est un crime. . . n'est-ce pas, messieurs ?

—Notre argent avant tout, dirent-ils gravement.

Le baron de Savenay, sous la nouvelle et froide insulte, essuya son front où venaient brusquement d'apparaître de grosses gouttes de sueur.

—Vous êtes encore plus misérables que moi ! dit-il, sourdement.

Ils eurent un sourire plein d'indulgence et ne répliquèrent pas. Le baron reprit :

—S'il n'y a rien à dire contre cette jeune fille, c'est donc sa famille, sa mère, son père, ou quelque arrière-parent, qui aura été frappé d'un déshonneur scandaleux, rejaillissant sur les descendants jusqu'à plusieurs générations. . . Quelque voleur ! quelque sinistre coquin aux mœurs de sauvages ? quelque forçat peut-être ?

—La mère était une honnête femme, simple et sans reproches.

—Et le père ? le père ?

—Le père est vivant. Il habite la province avec sa fille. Son nom,

connu dans le haut commerce parisien, est synonyme de probité...

—Et cet homme consentirait!... Cet homme, à un décafé tel que moi, donnerait sa fille, cet ange de beauté et de bonté?

—Il la donnera.

Georges regarda un moment les cinq usuriers, se disant :

—Ils sont fous.

Mais ils continuaient d'être graves. C'était une grosse partie qu'ils jouaient. L'or qu'on leur devait tintait à leurs oreilles, ruisselait devant leur yeux. Alors, essayant de sourire, mais vraiment ému :

—Dites-moi vite le nom de ce phénomène? fit-il.

—Vous apprendrez son nom tout à l'heure... Rien ne presse...

—Pourquoi hésitez-vous?

—Parce que si nous vous disions ce nom, il ne vous resterait qu'à vous présenter à lui... et que vous pourriez vous passer de nous... Or, nous avons besoin, avant cela, de convenir ensemble de petits arrangements.

—Votre courtage?

—Oui.

—C'est juste. Vous faites une affaire; vous toucherez des bénéfices.

—Ce n'est pas tout : nous jouons cartes sur table et nous sommes de braves gens. Vous ne pouvez vous marier, vous marier richement, dans la situation où vous êtes. Nous vous avancerons ce qu'il vous faudra pour faire bonne figure et jeter un peu de poudre aux yeux. C'est encore quelque chose comme cent ou deux cent mille francs qui sortiront de notre poche...

—Pour entrer dans l'autre, interrompit Savenay.

Les cinq usuriers s'inclinèrent.

—Ce n'est pas tout : vous êtes harcelé de très près et malheureusement la police n'est pas très loin de fourrer son nez dans vos affaires... une promenade en cour d'assises et une saison de haricots dans une maison centrale ne seraient assurément pas pour vous être agréables...

Georges s'inclina à son tour, avec politesse :

—Je ne me sens aucune vocation pour les chaussons de lisière.

—C'est ici que nous avons fait preuve de dévouement. Nous sommes prêts à vous aider à retirer de la circulation tous les effets dangereux que vous y avez jetés avec une si imprudente faiblesse.

—Vous savez qu'il s'agit de plus de cinq cent mille francs?

—Nous ne l'ignorons pas... nous n'ignorons rien... Acceptez-vous?

—Quelles sont vos conditions?

—Elles sont bien simples : la jeune fille que vous épouserez vous apportera en dot une douzaine de millions ; car elle est fille unique, et le père, qui vit simplement et dépense à peine vingt mille francs par an, lui donnera sans doute sa fortune entière, se réservant seulement de quoi vivre. Sur cette dot vous prendrez cinq millions, dans l'année qui suivra votre mariage ; ces cinq millions nous seront remis. Vous nous en deviez trois... nous allons vous en prêter tout près d'un quatrième... Le dernier sera pour nous prouver que vous avez quelque affection pour nous!

Le baron réfléchit. Ce qu'on lui demandait était un sacrifice exorbitant. Mais il se sentait pris dans un engrenage. Il était, entre les mains de ces hommes, comme un jouet d'enfant qu'il se relançaient de l'un à l'autre.

Leur infamie, du reste, était égale à sa propre infamie. Ils vivaient pour l'argent, n'ayant qu'une pensée et qu'un but : l'argent, ainsi que lui-même avait vécu pour le plaisir, n'ayant qu'une pensée et qu'un but : le plaisir. Ils se valaient. Et malgré tout, en somme, ne venaient-ils pas pour le sauver?

—Je souscris à vos conditions.

—Bien. Nous avons pensé que vous ne seriez pas assez sot pour refuser. Et nous avons préparé toutes les pièces nécessaires au bas desquelles il ne reste plus qu'à apposer votre signature.

Et le marchand de chevaux, porte-parole des quatre autres, étala quelques papiers sur la table, devant le baron de Savenay.

Celui-ci, négligemment, y jeta un coup d'œil.

Les usuriers avaient pris toutes les précautions utiles pour ne pas être joués par Savenay, après son mariage. Le baron s'en aperçut. Il s'y attendait. Du reste, il avait l'intention d'être honnête : les voleurs, entre eux, se volent rarement. Une pièce attira plus particulièrement sa curiosité.

Il la parcourut, puis la relut tout haut :

« Je déclare de me marier avec... (le nom était resté en blanc) alors que, criblé de dettes, poursuivi par mes créanciers, coupable de faux et d'escroqueries nombreuses, menacé par la justice, enfin perdu irrémédiablement, je n'avais plus d'autre parti à prendre que celui de me tuer. J'ai été sauvé par MM. Lambelle, Louis Thibault, Moissant-Velay, Landuron et Valentin, qui ont facilité mon mariage. Par d'autres actes signés de moi, j'ai pris l'engagement de payer leurs créances jusqu'à concurrence de cinq millions qui seront prélevés par moi sur la dot de ma future femme ; je ne connais

encore, au moment où je signe, ni le nom de ma femme, ni le montant de sa dot. »

—Signez, dit le marchand de chevaux.

Le baron promena un long regard sur les cinq hommes qui l'entouraient.

On n'eut pas dit, à les voir, qu'ils vendaient le corps et l'âme d'une enfant, chaste et belle, innocente de la catastrophe qui la menaçait, insouciant du danger qui l'attendait, rêve d'une mère dont toute la vie s'était consacrée à ce rêve, joie d'un père et son orgueil ; ces hommes piétinaient sur ce rêve, méprisaient cette joie, se jouaient de cet orgueil et ils jetaient la jolie et tendre créature, faite pour l'amour et pour l'honnêteté, ils la jetaient, blessée au cœur, déchirée, pantelante et sanglotante, entre les bras de ce misérable ! froidement, sans même un remords !

Le baron signa. Les cinq usuriers eurent un soupir de soulagement.

—Vous êtes sauvé, monsieur le baron.

—Et maintenant, puis-je connaître le nom de ma future femme ?

—Elle s'appelle Marguerite Genissieu et elle a seize ans... mais c'est une fille de race mélangée, car sa mère était une créole de Batavia, et comme toutes les filles de cette race, bien que sortant à peine de l'enfance, elle a l'air d'une femme...

—Genissieu ? disait le baron, je connais ce nom-là.

—Certainement, Genissieu est originaire de Rolloboise où vous avez un château, fort hypothéqué. Et après une existence presque tout entière passée dans les colonies, où il a dirigé d'importantes maisons de commerce, notamment l'ancien comptoir que monsieur votre père avait fondé à Batavia, le père Genissieu est revenu planter ses choux à Rolloboise, depuis deux ans. Il y a fait bâtir une maison de campagne pas très loin de votre château, qui n'était pas en vente à cette époque. Les deux propriétés se touchent, de telle sorte qu'il ne vous sera pas difficile de rencontrer Marguerite Genissieu qui, élevée librement, sort libre et sans contrainte.

—Bien. Tout ceci est fort clair ; mais le père Genissieu ne doit pas être un sot. L'homme qui, parti de rien, fait une fortune pareille, n'est jamais un imbécile. Il doit me connaître, connaître ma situation ! Il devinera que j'en veux à la dot, non à la fille... Et du diable si je ne suis pas certain d'être congédié poliment.

—Vous serez mal reçu. Il faut vous y attendre. Qu'à cela ne tienne ! on fait de crapauds, vous en avalé bien d'autres.

—En ce cas, veuillez me le dire...

—Écoutez bien : nous laissons à votre imagination et à votre expérience le soin de vous conduire avec Marguerite et son père comme vous l'entendrez. Mais lorsque vous aurez épuisé votre expérience et que vous aurez constaté que vous n'avez aucune chance d'épouser Marguerite, laissez tomber un mot, un seul mot, dans la conversation, sans y appuyer, comme sans y prendre garde, en essayant de l'amener, dans votre bouche, d'une manière toute naturelle et sans affectation d'arrière-pensée...

—Un seul mot, dites-vous ? fit le baron, attentif.

—Oui, rien qu'un mot.

—Et ce mot ?

—Rue Saint-Sauveur...

—Celui de la rue où mon père avait autrefois sa maison de commerce ?

—Tout justement.

—Que signifie ?

—Ne cherchez pas à comprendre.

Puis, l'un des usuriers s'approchant de l'oreille du baron, comme s'il eut craint d'être entendu par quelque indiscret, il lui répéta :

—Rue Saint-Sauveur ; retenez le mot, le reste nous regarde. Il ne vous en faut pas davantage.

—Rue Saint-Sauveur ! entendu ! Je placerai le mot au bon moment.

—Et n'ayez pas l'air de vous apercevoir de l'effet que vous produirez.

Les cinq usuriers se levèrent. Ils saluèrent avec beaucoup de politesse et même une nuance de respect : l'homme qu'ils avaient devant eux allait redevenir millionnaire ! Le baron daigna leur tendre la main. Ils parurent confus, très fiers de cette familiarité, et se retirèrent.

Le baron resta longtemps debout, à la même place, et rêveur.

Le suicide ! Le réveil ! La visite des usuriers ! Ce mariage ! Douze millions ! Rue Saint-Sauveur ! Tout cela, coup sur coup, l'étourdissait.

Ce fut seulement le soir de ce jour, lorsqu'il eut entre ses mains certaines fausses traites retirées de la circulation, lorsque tout danger fut conjuré, lorsqu'il vit, étalés devant lui, pour les frais de son mariage, cent billets de mille francs envoyés par Jean Thibaut, ce fut à ce moment-là qu'il put se dire :

—Je suis sauvé !

II

Fantôme du Passe

Il ne perdit pas de temps. Deux jours après, il arrivait à Savenay. Il n'avait pas revu les cinq usuriers, mais il avait confiance en eux. Ils veillaient. Il les trouverait le jour où il aurait besoin de leur intervention.

Le château de Savenay, situé dans un merveilleux paysage, non loin de la vallée de la Seine, était assez mal entretenu par un vieux jardinier qui, n'ayant pas été payé depuis longtemps, laissait tout à l'abandon. Mais l'argent des usuriers permettait au baron quelques aménagements hâtifs, et huit jours après tout était en ordre : l'installation était terminée.

Heureusement pour le baron, le temps se mit au sec, et comme la propriété était en partie couverte de bois giboyeux, Savenay s'amusa à tuer quelques lièvres, au chien courant.

Les jours qu'il ne chassait pas, il se promenait à cheval, guettant l'occasion de se rapprocher de Genissieu et de sa fille.

De ses fenêtres, par une échappée des bois au bout d'une longue avenue de tilleuls qui tombait dans la plaine, il apercevait la maison blanche de Genissieu, et deux ou trois fois, le matin, par des gelées qui faisaient craquer la terre sous le sabot de son cheval, il avait rencontré Marguerite tantôt à cheval, elle-même, tantôt à pied, et alors, armée d'un élégant fusil de chez Guinard, tirant quelques falsans dans les taillis, sous la surveillance paternelle d'un vieil épagneul français, aux oreilles soyeuses et frisées en tire-bouchon.

—Au fait, se dit-il un jour, pourquoi ne pas brusquer les choses ? Ce qu'il me faut, c'est une entrée en matière.

Et, le lendemain, il s'engageait hardiment sur la propriété de Genissieu, avec deux chiens d'arrêt, y tuait force gibier, jusque sous les fenêtres du millionnaire, et n'arrêtait ses exploits que lorsqu'un des gardes, très stylé, très poli, lui eut confisqué son gibier et dressé un procès-verbal.

Le prétexte était tout trouvé. Et le soir même, à la nuit tombante, le buggy de Savenay stoppait devant la Maison Blanche, et, pendant qu'un petit groom tenait les guides, le baron descendait et demandait à parler à Genissieu.

Cinq minutes après, il était dans un élégant et chaud salon du rez-de-chaussée, éclairé de deux lampes vêtues d'immenses abat-jour, retraite douce et calme où le père et la fille étaient heureux de se retrouver tous les soirs.

Et quand Savenay entra, père et fille étaient là, du reste, l'un près de l'autre. Genissieu lisait, Marguerite travaillait, ignorant tous deux que l'arrivée soudaine de cet homme dans leur intimité allait bouleverser leur bonheur et remplacer par des drames et des catastrophes le calme paisible de leur existence retirée.

—Monsieur, dit le baron en souriant, j'ai eu le malheur de me laisser entraîner à chasser hors de mes limites, et l'un de vos gardes m'a dressé procès-verbal, ce matin même.

—Je l'ai appris, monsieur, dit Genissieu avec bonhomie, et vous étiez si loin de Savenay quand mon garde vous a rencontré qu'il serait bien difficile d'arguer de votre bonne foi.

—J'espère que vous ne laisserez pas votre garde donner suite au procès-verbal ? Et je vous prie en grâce d'agréer toutes mes excuses. . . .

—Je reçois vos excuses et je supprime le procès-verbal.

—Voudriez-vous, dès lors, remettre ce billet de cent francs à votre garde ?

—Soit, monsieur.

—Et cet autre billet de mille francs, que je supplie mademoiselle Genissieu de vouloir bien faire distribuer aux pauvres de Rolleboise. Marguerite, pour la première fois, leva les yeux.

Savenay tressaillit, tant ces yeux noirs, larges, étaient lumineux et profonds. Ils éclataient comme des diamants sur ce visage brun de créole, aux traits d'une extrême délicatesse. Une masse de cheveux noirs, ondulants, chargeait son front de vierge, par et sans mauvaises pensées. Elle consulta son père d'un regard. Genissieu sourit encore.

—Tu peux accepter, ma chérie, puisque c'est pour tes pauvres.

La glace était rompue. Savenay ne partit point. On parla de chose et d'autres. Marguerite, pourtant, resta silencieuse, et le baron ne revit plus ses yeux que lorsqu'il prit congé et qu'elle le salua, froidement, avec l'indifférence pour un inconnu que l'on vient de voir pour la première fois.

Elle se trompait, car il trouva des prétextes pour revenir presque tous les jours, ou pour rencontrer et saluer Marguerite dans la campagne.

Les cinq usuriers avaient dit vrai ; la jeune fille était vraiment ravissante et il la trouvait fort à son goût. Mais elle se tenait vis-à-vis de lui dans une réserve extrême.

Déjà, sans doute, Marguerite avait vu en lui un prétendant. Bien

qu'il fût de jolie tournure et de visage agréable, le prétendant ne lui plaisait pas. Dans ces yeux de viveur et d'aventurier réduit aux expédients, il y avait je ne sais quel mépris des choses même les plus saintes, je ne sais quelle éruauté du cœur qui lui donnaient de l'effroi. Genissieu aimait trop sa fille pour ne pas s'en apercevoir.

—Tu parais nerveuse depuis quelques jours ? qu'as-tu ?

Elle ne voulut pas inquiéter son père et elle allait chercher quelque raison, lorsque Genissieu, devançant son explication :

—Est-ce la présence, peut-être un peu trop fréquente de monsieur de Savenay qui te déplaît ?

—Oui. Vous voyez que je suis franche. Par exemple, il ne faut pas me demander les raisons de cet éloignement que j'éprouve pour lui. C'est instinctif. Il me fait peur.

—Eh bien ! Je t'avouerais que je ne l'aime pas beaucoup, moi non plus et que ses visites répétées commencent à m'impatienter fort. Compte sur moi pour le lui faire comprendre.

—Sans le blesser, père. . . .

—Certes ; nous n'avons aucun reproche à lui faire.

Genissieu attendit deux jours, et, quand Savenay se présenta, il lui prit le bras familièrement et l'entraîna dans le parc, dépouillé par l'hiver.

—Monsieur de Savenay, dit brusquement Genissieu, vous allez me permettre d'être très franc avec vous et me pardonner même, car je suis un peu brutal.

—Parlez, monsieur Genissieu. . . Je ne m'offenserai pas de votre franchise.

—Eh bien, votre présence auprès de nous est un peu trop fréquente. Bien que nous vivions très retirés, ma fille et moi, le monde est curieux et pourrait broder des histoires. Vous n'ignorez pas, cela va de soi, que ma fille aura, en mariage, une dot énorme. Je n'ignore pas, moi, de mon côté, que vous n'avez pas le sou et que mes millions feraient joliment votre affaire. Si vous aviez eu la chance de plaire à Marguerite, tout cela eût peut-être marché comme sur des roulettes ; malheureusement, vous lui avez déplu.

—Serait-ce mademoiselle Marguerite qui vous a prié. . . .

—Justement. Dans ces conditions, ai-je besoin d'appuyer davantage et de vous demander de vous montrer un peu moins attentif, un peu plus rare, jusqu'à ce que, ma foi, vous disparaissiez complètement ?

Savenay écoutait, très pâle, de la colère plein les yeux. Et comme il restait silencieux, Genissieu se hâta d'ajouter :

—Oh ! nous n'en resterons pas moins en excellents rapports. . . .

Ils firent quelques pas sans se parler, dans une grande avenue du parc, bordée de vieux chênes aux troncs énormes. Tout à coup, le baron de Savenay s'arrêta. Genissieu, très calme, l'air moqueur même, en fit autant. Et le jeune homme d'une voix frémissante :

—Monsieur Genissieu, j'aime profondément mademoiselle Marguerite. . . je l'aime de toute mon âme. . . .

—Ah ! voilà qui est vraiment fâcheux, dit Genissieu, ironique, clignant l'œil et mettant les mains derrière le dos. . . .

—Monsieur Genissieu, j'aime votre fille et j'ai l'honneur de vous demander sa main. . . .

—Curieux ! très curieux ! Vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ?

Savenay releva la tête et laissa tomber son regard dur dans les yeux de Genissieu. Un regard de provocation et de menace.

Les usuriers lui avaient dit :

“ Un mot, un seul mot : rue Saint-Sauveur ! ”

Genissieu était un homme de haute taille, maigre et droit, portant la barbe courte. Ses cheveux et sa barbe étaient tout blancs. Le vieillard pouvait être âgé d'une soixantaine d'années, s'étant marié très tard à Batavia et alors que les difficultés du début s'étaient aplanies et que la fortune lui souriait enfin et lui tendait les bras.

Il y avait une année à peu près qu'il s'était retiré des affaires et était venu s'installer à la Maison Blanche, dont il avait ordonné la construction et arrêté les plans alors qu'il était aux colonies.

Il avait voulu venir mourir au village où il était né.

Bientôt, sa bonté, sa générosité inépuisable le firent adorer de tous les malheureux et son nom devint populaire. On lui pardonna sa richesse trop grande à cause du noble usage qu'il en faisait. Mais si bon qu'il fût, Genissieu n'était point faible et il avait prouvé une mâle énergie dans bien des circonstances de sa vie d'aventures.

Ce regard de menace, ce regard de provocation, que le baron de Savenay semblait appuyer sur lui, le vieillard le soutint, en relevant le front fièrement. Et il y eut sur tout son visage un air de méprisante ironie.

—Qu'est-ce donc, monsieur ? fit-il sèchement.

Alors, Savenay se fit humble, et avec une extrême douceur :

—Le plus grand reproche que vous puissiez me faire, monsieur Genissieu, c'est d'être pauvre, n'est-ce pas ? Je n'ai pas été heureux dans mes entreprises, mais je suis jeune et audacieux. L'ave-

nir est à moi. Et vous-même, n'êtes-vous point parti de la plus extrême pauvreté ?

—Votre existence et la mienne, toute d'honneur et de dur travail, ont peu de points où elles puissent être comparées. . . .

—Il est vrai, monsieur, mais avouez que le travail ne suffit pas toujours, et que de la rue Saint-Sauveur à la Maison Blanche de Rolleboise, il y avait place pour bien des déconvenues !

L'effet fut foudroyant ; le visage de Genissieu se couvrit d'une pâleur mortelle ; les lèvres devinrent toutes blanches et les yeux, un instant, se fermèrent pendant que le vieillard chancelait.

On eût dit qu'il allait se trouver faible et tomber.

Le baron considérait tout ce ravage avec une extrême curiosité : les usuriers ne lui avaient point menti.

Lentement, Genissieu se remit, par des efforts surhumains. Et il considéra Savenay avec épouvante. . . Avec incertitude aussi !

Il semblait qu'un espoir eût surgi en lui, l'espoir que ce mot, sur les lèvres du baron, ne signifiait rien, ne renfermait aucune menace, avait été jeté, par hasard, dans la conversation et sans arrière-pensée. Était ce vrai, ce qu'il espérait ? Ne se trompait-il point ?

Il essaya de l'apprendre. Et, en tremblant, car il essaya vainement de raffermir sa voix :

—Monsieur le baron, je n'ai pas compris ce que vous vouliez dire.

—Je n'ai rien dit qui ne fût tout à votre honneur, monsieur, fit Savenay, en effectant le plus grand calme ; j'ai voulu faire appel seulement à l'homme qui, parti de la rue Saint-Sauveur, doit être, plus qu'aucun autre, accessible à la bonté et à l'indulgence. . . .

Genissieu tressaillit de nouveau, très violemment, à ce mot qui revenait pour la seconde fois.

Un banc se trouvait dans l'avenue qu'ils suivaient. Il s'y laissa tomber. Et il essuya son front, où perlaient de grosses gouttes de sueur.

—Oui, dit-il enfin, j'ai été bien pauvre autrefois, bien misérable même, et si je me suis élevé où je suis, ce n'a été qu'à force de travail.

Il s'arrêta ; puis, levant sur le baron un regard trouble, indécis, il ajouta :

—A force de travail. . . et à force d'honnêteté aussi. . . .

Mais le baron, sans rien savoir, avait la subtile intelligence du mal.

Genissieu, entre ses mains, se trouvait comme une alouette dans la serre d'un épervier ; les serres s'enfonçaient, redoutables, et l'oiselet palpitait, saignait, mourant, atteint au cœur.

Le baron répliqua, avec un sourire ironique :

—A force d'honnêteté, oui, monsieur Genissieu. . . Qui en doute-rait ?

Genissieu se leva et fit quelques pas en silence. Il essayait de réfléchir, mais ne réussissait pas, dans le désordre visible de ses pensées. Alors, Savenay, voulant rester sur cette première victoire.

—Je vois, monsieur Genissieu, que ma présence vous est pénible, et je vous demande la permission de prendre congé de vous. Je vous quitte navré, l'âme pleine de tristesse ; car, sans vous en douter, et bien cruellement, je vous le dis sans vous le reprocher, vous m'avez causé tout à l'heure la plus grande douleur de ma vie.

Et Genissieu disait, timide, comme s'il avait imploré :

—Monsieur de Savenay, peut-être ma parole a-t-elle dépassé mes intentions. Je n'ai certes pas voulu vous offenser. Et je vous prie de ne pas m'en tenir rigueur.

—Je vous pardonne, monsieur Genissieu. Vous avez été injuste envers moi ; mais j'ai commis des fautes, je le sais, et je comprends qu'un vieillard tel que vous, de si haute et si inattaquable probité, considère comme très grave ce qui n'a été chez moi que faiblesses et sottises de jeune homme. Je vous jure que je ne vous en garde pas rancune. Vous aurez beau me haïr et me mépriser, jamais je n'oublierai que vous êtes le père de l'adorable fille que j'aime de tout mon cœur.

Il eut un sanglot, qu'il comprima vainement. Puis il salua, triste à mourir, et se retira.

Genissieu le suivait des yeux, pendant que le baron remontait l'avenue.

Il ne fit pas un mouvement. Il paraissait frappé de stupeur. Son regard seulement, exprimait une mortelle angoisse. Il y eut sur ce visage si doux et si noble, une douleur qui crispa les traits et qui devait être bien cruelle, bien intolérable ; car tout à coup la tête s'abaissa sur les deux mains jointes, des larmes filtrèrent à travers les doigts, pendant que des sanglots convulsifs secouaient tout le corps.

Il se souleva lourdement, et, accablé, devenu tout à coup vieux, ce vaillant, qui avait la vigueur d'un jeune homme, regagna la Maison Blanche. Mais, dans son cerveau, il y avait une exaltation, une folie. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres, ses yeux brillaient de fièvre.

Marguerite venait à sa rencontre. Elle fut surprise et inquiète de voir son père en cet état. Et lui, étrangement, la considéra, comme s'il ne la reconnaissait pas.

—N'est-ce pas que personne, personne au monde n'a le droit de me faire aucun reproche ? N'est-ce pas que jamais aucune voix ne s'est élevée contre moi ? que jamais aucun malheur n'est arrivé par ma faute ? Je puis passer partout le front haut et personne ne pourrait me faire baisser la tête. N'est-ce pas Marguerite, n'est-ce pas, mon enfant chérie ?

—Mon père, qu'avez-vous ? que s'est-il passé ? disait-elle avec angoisse, en lui prenant les mains, en le serrant contre son cœur.

—Ma fille, mon enfant, tu m'aimes, n'est-ce pas, tu m'aimes toujours ?

—Oh ! mon père ! dit-elle, tout en larmes.

—Tu as toujours entendu vanter autour de toi la probité de ton père ?

—Oui, père, et j'en suis orgueilleuse, car je sais que vous êtes indifférent à votre fortune, mais que votre honnêteté reconnue est la fierté de votre vieillesse.

—Tu ne pourrais jamais croire. . . .

Il s'arrêta, égaré, comprenant, dans cette exaltation, qu'il dépassait le but et qu'il donnerait des soupçons à Marguerite, peut-être ; mais malgré lui, malgré tout ce qui, du fond de son cœur, lui criait de se taire, il reprit, haletant, la sueur au front, blême :

—Tu ne pourrais jamais croire, même si on te le disait, qu'il s'est trouvé un jour, une heure, où ton père a failli. . . .

—Jamais, père, jamais ! dit-elle dans un grand cri de passion.

Il se tut, étonné, regardant Marguerite.

Il semblait qu'il eût fait un mauvais rêve et qu'il s'éveillait seulement, et il passa la main, à plusieurs reprises, sur son front, comme s'il avait perdu le souvenir de ce qu'il venait de dire, des imprudentes paroles qui venaient de lui échapper et comme s'il avait voulu se les rappeler.

Il rentra chez lui, s'enferma dans sa chambre, ne revit sa fille que le soir.

Les jours suivants ne changèrent rien au calme de la vie du père et de la fille.

Genissieu s'appliquait à être encore plus tendre que d'habitude.

Jadis, il faisait quelques promenades aux environs, soit à pied, soit à cheval, lorsque le temps le permettait. Il ne sortit plus. Il aimait à chasser ; il ne chassa plus.

Pas un mot ne fut prononcé entre eux sur le baron de Savenay ; mais Marguerite surprit à plusieurs reprises son père, regardant au loin les tourelles du château qui pointaient dans le ciel par-dessus des arbres. Et chaque fois le front du vieillard devenait soucieux.

La jeune fille s'éloignait alors et n'osait pas l'interroger. Mais comme ses inquiétudes étaient mises en éveil, elle remarqua que les nuits de son père se passaient presque sans repos ; Genissieu se promenait toutes les nuits dans sa chambre et Marguerite l'entendait qui parlait tout haut.

Plus alarmée, certaine nuit, elle alla frapper. Le vieillard n'ouvrit pas, ne répondit même pas, comme s'il fût devenu sourd pour toute autre chose que ces souvenirs d'autrefois qui grondaient dans son cœur. Et elle écouta les vagues paroles qui venaient jusqu'à elle et parmi lesquelles elle distingua seulement ce mot, ce seul mot revenant fréquemment sur ses lèvres :

—Rue Saint-Sauveur ! rue Saint-Sauveur !

Savenay ne se représenta point à la Maison Blanche.

Genissieu s'informa avec la secrète espérance que le jeune homme était parti. Mais il apprit qu'il n'avait point quitté son château.

Pourquoi cette allusion à la rue Saint-Sauveur, brusquement jetée dans la conversation ? Voilà ce que Genissieu se demandait.

Était-ce le hasard qui avait amené l'allusion ? Ou bien le baron savait-il ?

De là toutes les tortures du vieillard, toutes ses angoisses. Et cela devint si intense, si insupportable, qu'il en fut à souhaiter bientôt la rencontre de Savenay, une explication avec lui. Mais Savenay restait invisible.

Alors, ce fut lui qui chercha des prétextes pour le rencontrer, et qui, un jour, se présenta au château, demandant à l'entretenir d'une affaire qu'il venait lui proposer.

Il s'agissait de l'achat de quelques terres du baron, enclavées dans la propriété de la Maison Blanche et que Genissieu désirait acheter.

Il l'expliqua au baron. Savenay l'écouta sans mot dire. Il n'était pas dupe de ce prétexte.

En l'écoutant, il jouissait de la confusion et de l'épouvante du pauvre homme dont la détresse était visible.

Il n'accepta ni ne refusa la proposition qu'on lui faisait. Il dit seulement qu'il irait à la Maison Blanche rendre réponse lorsqu'il aurait réfléchi. Et il vint, en effet, dès le lendemain.

Il fut empressé auprès de la jeune fille, ne fit aucune allusion à Genissieu sur ce qui s'était passé, consentit à la vente qu'on lui proposait, et reprit ses habitudes régulières de visite. Bientôt il dit au vieillard :

—Monsieur Genissieu, vous semblez avoir de moi meilleure opinion. . . Me trompé-je ? Ou faut-il que j'espère ?

—Je ne puis vous répondre tant que je ne connaîtrai pas la volonté de ma fille.

—Consultez-là, monsieur Genissieu, et renseignez-moi.

De la rue Saint-Sauveur, plus un mot. Et pourtant, Genissieu sentait dans les yeux, une menace, toujours. Et il se disait :

—Célerai-je à cette menace ! vais-je interroger ma fille ?

Est-ce qu'il donnerait Marguerite à cet homme, qu'il craignait et qu'il méprisait ? Est-ce qu'il serait lâche à ce point ? Est-ce qu'il marcherait ainsi sur son cœur, sur sa tendresse ? Est-ce qu'il sacrifierait sa fille à cet homme, pour racheter le mystère de son passé ? C'était horrible ! C'était impossible !

Ce fut en tremblant qu'il lui demanda :

—Monsieur de Savenay a sollicité ta main, mon enfant... et je lui ai promis que je lui ferai connaître ta réponse. L'aimes-tu ? peux-tu l'aimer ?

La jeune fille avait pâlit. Elle baissait la tête et ne disait rien.

—Tu ne l'aimes pas ?

—Non, père, dit-elle très bas.

—C'est bien, mon enfant, c'est bien ! fit-il, troublé. Ne pleure pas, tu es libre.

Et le lendemain, il se rendait au château de Savenay.

—Qu'importe ce qui arrivera, pensait-il... qu'importe le passé ! Le baron l'attendait et guettait sa venue.

Il descendit à sa rencontre. Il était très calme. La réponse de Marguerite le préoccupait fort peu. Il avait deviné qu'il n'était pas aimé. Néanmoins, ce fut avec une émotion admirablement jouée qu'il dit, d'une voix sourde, comme s'il avait articulé avec peine :

—Parlez, monsieur Genissieu, ne me laissez rien ignorer !

—Monsieur de Savenay, ma fille ne sera jamais votre femme.

Savenay s'affaissa sur une chaise et se cacha la tête dans les mains.

Il fut longtemps à se remettre, Genissieu le consolait. Et le vieillard partit, rassuré, traitant d'enfantillages ses anciennes épouvantes, se reprochant ses imaginations et se disant :

—Il ne sait rien ! sans cela, il m'eût parlé de la rue Saint-Sauveur.

Le soir même, Savenay envoyait une dépêche à Paris. Le lendemain, dans la soirée, arrivait au château, l'un des usuriers, Louis Thibaut, avec lequel Savenay avait une longue conversation. Lorsque Thibaut reprit le chemin de la gare, les deux hommes se serrèrent la main en disant :

—Dans trois jours, alors !

—Dans trois jours ?

Les deux jours qui suivirent se passèrent pour Genissieu dans le calme le plus absolu. Cent fois, il se répétait :

—J'avais tort de craindre : le baron ne sait rien !

Le troisième jour, un domestique lui apporta sa correspondance. Il s'y trouvait une lettre recommandée.

Genissieu jeta un coup d'œil sur l'enveloppe. L'adresse était écrite à la machine, en larges caractères et à l'encre violette.

Le vieillard ouvrit l'enveloppe et en retira deux feuilles. La première, écrite également à la machine, disait :

“ Pour que M. Genissieu n'oublie pas, ce qu'il est tenté de faire, nous lui adressons la pièce ci-jointe qui l'intéresse.”

Pas de signature.

Le vieillard tressaillit, et ses yeux troublés déjà par l'angoisse, tombèrent sur la seconde feuille. C'était l'épreuve photographique d'une sorte de lettre.

D'une lettre dont il reconnaissait l'écriture et la signature.

L'écriture, c'était la sienne. La signature, c'était la sienne.

Le vieillard se redressa avec un cri effroyant de désespoir ; ses yeux tout à coup se fermèrent. Il étendit les bras pour se retenir, ne le put et tomba raide, comme mort. Et l'une de ses mains, crispée, tenait la lettre photographiée.

Il resta longtemps ainsi sans mouvement. La cloche annonça le déjeuner.

Marguerite, inquiète de ne pas voir son père, s'informa auprès des domestiques. Personne ne l'avait vu sortir.

Il était donc chez lui, dans sa chambre ou dans son cabinet.

La jeune fille monta, frappa. Personne ne répondit. Elle poussa la porte, qui s'ouvrit. Et elle se précipita, éperdue, sur le corps de son père, gisant immobile.

—Père ! Père ! mon Dieu, que s'est-il passé ?

Et pendant qu'elle essaye de le rappeler à la vie, son regard rencontre cette feuille froissée que serre la main du vieillard.

L'émotion du père, son évanouissement, ce chiffon de papier, sans doute en est la cause ?

Voilà sa première réflexion. Et la seconde :

—Qui donc avait été assez cruel pour faire de la peine à celui que tout le monde aimait, dont la vie avait été entourée du respect universel, à qui jamais ne s'adressaient les malheureux sans recevoir quelque secours ?

Et elle avança la main pour prendre la lettre, pour savoir, pour

répondre à toutes les interrogations qui se pressaient dans l'affolement de son esprit. Mais elle s'arrêta. Elle avait peur... .

Elle avait peur de commettre une action mauvaise en profitant de cette demi-mort pour pénétrer un secret que peut-être, son père aurait voulu lui cacher.

Un secret ? Son père n'en avait pas ! son père n'en avait jamais eu pour elle !

Est-ce que leurs deux vies n'avaient pas été confondues toujours, en une seule et même vie, toute d'intimité, de confiance, de tendresse ?

Comme si Genissieu, dans son évanouissement, avait deviné les scrupules de sa fille, sa main se desserra. Le papier tomba sur le sol. Alors, elle le prit, le déplaça.

C'était la copie photographique d'une pièce qui portait une date ancienne, remontant à plus de trente années.

Mais quelque ancienne qu'elle fût, l'écriture, elle la reconnut tout de suite sans hésiter et dès le premier regard. C'était l'écriture de son père.

Elle n'osait lire, comme si vraiment ce fût là quelque chose qui ressemblait à un sacrilège. Elle souleva la tête du père et murmura :

—Pardons, père, pardons !

Mais ses yeux rencontrèrent la lettre, encore, et ils ne pouvaient plus s'en détacher. Alors, elle céda et lut. La lettre disait :

“ J'écris ces lignes, rue Saint-Sauveur, dans les bureaux de commerce de M. le baron Savinien de Savenay, sous la dictée de mon patron et pour échapper à la cour d'assises.

“ Moi, Prosper Genissieu, caissier de M. Savenay, j'ai joué au cercle, pour subvenir aux fantaisies d'une maîtresse, et j'ai perdu... cent cinquante mille francs ! Pour couvrir ma dette, j'ai volé ma caisse.

“ M. de Savenay a découvert mon crime et m'a pardonné. Il m'a seulement retiré mon emploi, m'a fait partir de Paris et m'a exilé à Batavia comme simple et dernier employé de l'un de ses comptoirs. Il m'a dit :

“ Allez ! que votre vie tout entière efface votre faute. Songez-y toujours ! Et restez sous la menace et l'effroi de cette accusation que vous portez contre vous-même et dont le souvenir vous relèvera et vous soutiendra, si jamais, de nouveau, vous étiez prêt, malgré mon pardon, à oublier votre devoir.”

“ Moi, Genissieu, voleur, pour échapper au baigne, j'ai signé. J'ai signé et j'ai juré que je rachèterais le passé... .

Suivait au bas de ces lignes, étrangement tragiques, la signature de Prosper Genissieu, lisible et ferme. C'était tout.

Marguerite, effarée, ne comprenait pas,

Non, elle ne comprenait pas le sens de ces terribles phrases... si claires, hélas ! dans leur cruelle simplicité ! Elle résistait !... Elle relisait constamment. Son père, le père adoré, le vieillard vénérable !... Son père avait été un voleur !

Elle se sentait devenir folle. Et chacun de ces mots entraînait dans son cerveau, en y faisant une blessure mortelle.

Tout à coup Genissieu fait un mouvement. Ses doigts remuent. Ses bras se replient, comme des lèvres de mort.

Il va revenir à lui, reprendre connaissance... Et elle a peur. Elle a peur de se retrouver devant lui. Car il devinerait à l'angoisse de sa fille, qu'elle a lu ! qu'elle connaît le fatal secret ! Et il rougirait ! Il demanderait pardon, peut-être !

Elle veut éviter cette honte au vieillard. Doucement, elle froisse la lettre accusatrice, la glisse entre les doigts paternels, et sans faire de bruit, elle se retire... en chancelant.

Il était temps. Au moment où la porte se referme, le vieillard se soulève, et le regard avec surprise autour de lui.

Puis ses mains pressent son front lourd, son cerveau engourdi. Et alors, sur son front, il sent le froissement de la lettre.

Un coup d'œil suffit pour relier ses pensées. Et il cache sa tête dans ses mains en sanglotant :

—Ah ! malheureux ! malheureux que je suis !

Heureusement, personne n'est entré ! Du moins il le croit ! sa fille n'était pas venue ! ah ! si elle était venue ! si elle avait lu ! il se serait brûlé la cervelle !

Il brûle la lettre et regarde machinalement voltiger les cendres !

Ah ! si le passé pouvait être détruit aussi facilement et qu'il n'en restât plus que de la poussière impalpable que le vent emporterait à tous les coins du monde !

Alors, assis dans son fauteuil, le front dans les mains, il essaya de remettre un peu d'ordre dans ses idées.

C'était une menace terrible que cette lettre arrivant ainsi ! D'où venait-elle ? Qui la lui avait envoyée ? Quel était l'homme, l'inconnu, qui tenait l'original en son pouvoir, prêt à s'en servir, à en abuser pour ses projets, ses ambitions ou sa vengeance ?

Sa pensée remontait dans ses souvenirs. Depuis longtemps, il était persuadé que ce papier n'existait plus.

Exilé à Batavia, il avait donné là les preuves de la plus grande probité, de l'honnêteté et du devoir, en même temps que son intel-

ligence et son expérience des affaires rendaient à la maison de l'île, de même qu'à Paris, à la maison-mère, d'importants services.

Le pardon de M. Savinien de Savenay ne l'avait pas condamné à végéter dans les bas emplois, et peu à peu, au fur et à mesure que la confiance lui était rendue, il montait en grade et bientôt devenait directeur du comptoir de Batavia, puis associé de la maison pour tous les produits venant d'une certaine zone. Ce fut là le début de sa fortune.

Il n'avait pas voulu revoir la France, jamais. Il s'était marié à Batavia avec une créole et Marguerite était née. Mais, au bout de vingt ans, il sentait toujours suspendue au-dessus de sa tête l'accusation d'autrefois. Et devant ses yeux, toujours, en lettres énormes, flamboyait le mot : "Voleur."

Jadis, il avait écrit à M. Savinien de Savenay une lettre triste et humble ; cette lettre se terminait ainsi :

"N'ai-je pas assez souffert et n'ai-je pas réparé ? Si vous en jugez ainsi, épargnez-moi l'épouvante de voir tomber entre des mains qui en abuseraient contre moi, la lettre que vous détenez ! Détruisez-la."

La réponse du baron ne s'était pas fait attendre :

"Mon cher Genissieu, il y a trois mois, gravement malade et condamné par les médecins, j'ai fait mon testament et mis un peu d'ordre dans mes affaires. J'ai pensé à vous. Au lit, incapable de mouvement, j'ai fait brûler devant moi par M. Forthier, mon nouvel associé, certains papiers parmi lesquels se trouvait celui qui vous préoccupe. M. Forthier exécuta mes instructions. Dormez en paix. Je suis heureux de vous avoir autrefois pardonné."

Quelques temps après, M. de Savenay, après une rechute de sa maladie, mourait presque subitement.

Son fils Georges était trop jeune pour prendre la direction de la maison, et une liquidation eut lieu.

M. Forthier reprit la raison sociale, mais fit de mauvaises affaires. La puissante maison se désagrégea ainsi. Bientôt il n'en resta plus rien.

Genissieu se rappelait tout cela.

Mais la lettre ! la lettre fatale ! Elle n'avait donc pas disparu ? Elle n'avait donc pas été brûlée ?

M. de Savenay le père était incapable d'un mensonge. Alors, il n'avait pas été obéi par son associé Forthier, et soit hasard, soit préméditation, la lettre avait été sauvée du feu ! Et elle était restée entre les mains de Forthier.

—Qu'est-il devenu, cet homme ? se demandait Genissieu.

Mais il avait beau fouiller dans sa mémoire il ne trouvait rien ; Forthier avait disparu, était mort, sans doute.

Ce que Genissieu ignorait et devait ignorer toujours, nous pouvons le dire en quelques mots, Forthier était mort, ruiné par le jeu et la débauche. Criblé de dettes, à bout de ressources, malade, il avait fait argent de tout pour se soutenir. Et un jour qu'à la recherche de quelque expédient, il fouillait dans ses papiers, il avait découvert tout tout à coup la lettre de Genissieu qu'il n'avait pas brûlée autrefois, malgré les ordres de Savenay, et qu'il avait cachée, après s'être rendu compte de ce qu'elle contenait, sans bien savoir à quel mobile il obéissait.

Il était trop malade pour se mettre à la recherche de Genissieu : la vie lui était comptée. Ce qu'il demandait, c'était un peu d'argent pour que ses dernières heures fussent adoucies. Il s'en ouvrit à un usurier : Louis Thibaut.

Thibaut demanda trois jours pour prendre quelques renseignements sur Genissieu et sur son état de fortune. Au bout de trois jours, il remettait à Forthier 20,000 francs en échange desquels il gardait la précieuse lettre. Quinze jours après, Forthier n'était plus.

Louis Thibaut, on se le rappelle, était un des usuriers qui avaient tenu, chez Georges de Savenay, l'étrange conseil par lequel débüté notre récit ; c'était lui qui avait été appelé au château, deux ou trois jours avant les événements que nous racontons.

Genissieu ignorait tout cela. Il essayait de dénouer les fils de l'intrigue.

Pour lui, c'était Georges de Savenay qui était détenteur de la lettre originale.

Comment cela se faisait-il ? Le père avait cru brûler cette lettre et s'était trompé. Hélas ! elle subsistait. Et à bout de ressources, Georges tentait d'en profiter.

N'était-ce pas clair ? Et quelle autre argumentation pouvait lui venir ? Alors, c'était un marché qu'on lui proposait ? Et quel marché ! Son consentement au mariage de Savenay avec sa fille ! voilà ce qu'on exigeait de lui ! Et le consentement était payé par la remise du papier !

Telle était la situation très simple.

Mais, en consentant, ne faisait-il pas le malheur de Marguerite ? Il ne l'avait jamais bien interrogé sur les secrets de son cœur. Pourtant, un jour, il avait reçu des confidences. Elle avait aimé à Batavia un jeune officier de chasseurs, un Français, M. de Vandières, en congé de convalescence. Mais Marguerite était trop jeune. Genissieu s'était opposé à tout projet de mariage. Et depuis Marguerite ne lui avait parlé de rien. L'aimait-elle vraiment ?

Genissieu examinait les solutions possibles au problème qui lui était posé, les moyens de sortir de cette situation sans issue visible...

Hélas ! de solutions, il n'en existait qu'une... de moyens, il n'en trouvait qu'un : le mariage. Et il se révoltait, le vicillard, contre la main de fer qui l'étreignait, la main inconnue, aux doigts de géant, qui pétrissait sa volonté. Et le pauvre homme avait, parfois, de lourds sanglots de rage.

Toute la journée se passa ainsi. Et toute la nuit...

Ce fut dans les cauchemars de la nuit qu'il entrevit, pourtant, une issue à laquelle il n'avait pas rêvé.

Oui, échapper à cette menace, se délivrer de cette obsession... arracher sa fille à ce mariage ! Tout cela était possible...

Est-ce que sa mort, à lui, n'arrangerait pas cela ? Lui, mort, est-ce que la lettre gardait son effet ? Lui mort, est-ce que Marguerite ne devenait pas maîtresse d'elle-même et de son amour ?... Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

—Oui, oui, je disparaîtrai, murmura-t-il, je mourrai.

Et il se leva, en pleine nuit, alluma sa lampe, et se mit à travailler, préparant son testament et, dans son ordre et sa régularité d'existence, ne voulant pas qu'après sa mort ses affaires et sa fortune pussent donner lieu à des revendications ou à des procès.

Le soleil, à son lever, le trouva ainsi, terminant sa besogne.

Comment mourir ? quel genre de mort choisirait-il ?

Il aimait à se promener le long de la Seine. Eh bien, il se laisserait glisser doucement, le long de la berge, et les eaux calmes, à peine remuées par le passage de son pauvre vieux corps, l'engloutiraient avec une caresse. Et ce serait fini... Fini, le souvenir du passé... Finies, les angoisses.

Cette résolution une fois prise, il redevint calme. Il ne quitta plus sa fille, retrouvant auprès d'elle son bon sourire, comme si, vraiment, rien ne s'était passé d'anormal.

Marguerite, elle-même, dissimulait. Et devant son père, qu'elle connaissait si bon, elle se sentait prise d'une immense pitié, en pensant à la faute d'autrefois, à la faute d'un jour, à la minute d'égarément qui avait pesé sur cette vie tout entière.

Elle redoubla pour lui de tendresse. Et lui, qui la voyait pour la dernière fois, redoublait d'amour.

Ainsi, ces deux êtres se trompaient l'un et l'autre ; mais dans la comédie qu'ils jouaient, quelque chose pourtant était vrai... l'affection profonde, immense, qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Vers le soir, à la nuit tombante, Genissieu embrassa une dernière fois sa fille et la retint, très longtemps, dans ses bras.

Il l'accompagna jusque chez elle et ressortit aussitôt.

Cette fois, il était prêt. Rien ne l'arrêterait plus. Il allait mourir.

En sortant, il se croisa avec le facteur. C'était la seconde distribution. Elle n'était pas régulière, mais Genissieu, avec une gratification au facteur, pour cette course, recevait ainsi, dans la soirée, un courrier supplémentaire.

Il allait lui commander de porter la correspondance au château ; il se retint. Un caprice lui venait.

Une curiosité étrange, celle de savoir de qui pouvait lui arriver les dernières nouvelles dont il prendrait connaissance, et de quoi ces gens, des inconnus peut-être, de quoi, de quels intérêts mesquins, ils pourraient bien l'entretenir, lui, pour qui tout intérêt n'existait plus, lui qui, dans quelques minutes, allait être plongé dans le néant.

—Je vous laisse les journaux, dit-il, donnez-moi seulement les lettres.

Le facteur obéit et Genissieu, calme, poursuivit sa marche. Il descendait le coteau et lentement se dirigeait vers la Seine. Il s'assit au pied d'un chêne. Il lut.

C'était des lettres insignifiantes. Au fur et à mesure, il les déchirait en petits morceaux que le vent enlevait aussitôt et roulait capricieusement dans les prés. Des vaches et des bœufs au pâturage regardaient, de leurs gros yeux doux et étonnés, ces papillons blancs qui voltigeaient autour d'eux, et lentement, lourdement, tournaient la tête vers le vicillard.

Il ne restait qu'une lettre. Il l'ouvrit, machinal, et la lut comme il avait fait des autres. Et il laissa échapper une sourde exclamation. La lettre ne contenait que quelques lignes. Et ces lignes disaient : "Dans le cas où M. Genissieu songerait à attenter à ses jours, afin d'épargner à sa fille la menace de voir son passé révélé aux yeux de tous, il a semblé qu'il serait bon de l'avertir que son suicide n'empêcherait aucune révélation. Le lendemain de ses obsèques, Mlle Marguerite Genissieu connaîtrait les motifs du suicide de son père."

Ainsi, sa mort même serait inutile : sa mort n'épargnerait aucune honte à son enfant. S'il mourait quand même, il emporterait dans la tombe l'atroce douleur, l'horrible torture de savoir qu'il serait déshonoré aux yeux de sa fille. Sa fille se dirait que l'homme qu'elle avait appris à révérer était indigne de ses tendresses, indigne de son respect... C'était un voleur !

Une rage moutait en lui devant l'Inconnu mystérieux qui commandait ainsi en maître à sa vie. Et c'était bien un maître, en effet. Il n'avait qu'à obéir.

Il courba le front, et sans pensées, obéissant à des habitudes machinales, il regagna la Maison Blanche.

Que faire ? Vivre ? Vivre pour obéir ? Ah ! comme il aurait donné sa fortune, ses millions pour recommencer sa jeunesse !

Vraiment c'était injuste. Trente années de remords pour expier sa faute, de remords et de bonté et de hautes vertus ; cela aurait dû laisser le destin ! Et le destin, sur le déclin de sa vie, se dressait inexorable !

Quand il fut en vue de la Maison Blanche, il s'arrêta. Le cœur lui manquait. Il n'avait plus le courage de marcher. Et quand, ayant franchi la grille, il traversa la grande avenue plantée d'arbres qui aboutissait au perron, il aperçut tout à coup sa fille, Marguerite, qui, de loin, le regardait s'approcher, le front penché et comme alourdi...

Marguerite n'était pas seule. Georges de Savenay se trouvait auprès d'elle.

III

Le Sacrifice

Le baron venait d'arriver à la Maison Blanche. Il avait rencontré Marguerite dans le parc. Il la guettait depuis quelques jours et voulait savoir si elle n'éprouvait pas pour lui une répulsion instinctive. Il était joli garçon, possédait au plus haut point la science de la dissimulation et savait cacher ses vices et ses passions sous les dehors de l'élégance la plus raffinée.

Il la salua respectueusement et fut très surpris de voir que Marguerite, qui de loin l'avait aperçu, au lieu de poursuivre sa route, semblait au contraire l'attendre.

—Tiens ! tiens ! se dit-il, est-ce que mes actions montent ?

—Mademoiselle, dit-il en jouant la plus parfaite émotion, je suis heureux de l'occasion inespérée que m'offre le hasard....

—Une occasion que vous cherchiez, monsieur !

—Oui, mademoiselle, je l'avoue.

—Dans quel but ?

—Mademoiselle, rien dans ce que je vais vous dire ne s'écartera du profond respect que je vous dois....

—Ai-je donc l'air de le redouter, monsieur ? fit-elle gravement.

Elle était encore sous le coup de la révélation qu'elle avait surprise la veille entre les mains de son père. Cette révélation, dans tous ses termes, elle la possédait, hélas ! dans sa mémoire. Jamais cela ne pourrait s'effacer de son esprit. Et elle se rappelait que l'accusation disait que l'homme qui, jadis, avait surpris Genissieu en flagrant délit de vol, l'homme qui avait pardonné mais qui avait toujours tenu dans ses mains l'honneur de son caissier, cet homme-là, c'était le baron Savinien de Savenay.

Qu'avait de commun le baron Savinien de Savenay avec le baron Georges ? Quel degré de parenté ? Elle voulait le savoir.

—Monsieur, fit-elle, voulez-vous me permettre une question qui vous paraîtra peut-être singulière ?

—Toutes les questions que vous voudrez, mademoiselle.

—Etes-vous le fils de monsieur Savinien de Savenay ?

—Oui, mademoiselle, fit-il, surpris.

—Monsieur de Savenay, votre père, dirigeait une grande maison de commerce... ou une banque....

—Une maison de commerce... de produits coloniaux.

—Et ses bureaux étaient situés?... dit-elle d'une voix altérée.

—Rue Saint-Sauveur. Mais pourquoi ces questions, mademoiselle ? dit-il d'une voix parfaitement calme.

Très calme, il affectait de l'être, en effet, bien qu'au fond, il fût inquiet. Il avait eu connaissance, par Louis Thibaut, de ce que contenait la copie photographique envoyée à Genissieu. M. Savinien de Savenay avait tenu parole à celui-ci et jamais ce secret n'était tombé de ses lèvres. Le baron l'ignorait donc absolument. En entendant Marguerite lui poser ces questions, en l'entendant prononcer ce nom magique de rue Saint-Sauveur, qui, pareil au fameux Sésame, ouvre-toi, allait sans doute ouvrir à Georges les portes du temple de la fortune, le jeune homme avait compris que la fille de Genissieu avait eu connaissance, elle aussi, du secret.

Comment ? Par quel moyen ?

Voilà ce qu'il ne pouvait comprendre, ou deviner. Il ne croyait pas possible que Genissieu eût pris sa fille pour confidente de ses angoisses présentes, de ses remords du passé.

Alors, le hasard, lui aussi, comme Louis Thibaut et comme les usuriers, le hasard avait donc travaillé pour lui ?

Les coquins, plus souvent que les honnêtes gens, ont foi dans leur étoile.

Mais si Marguerite connaissait ce secret, la cause de son mariage était gagnée !

Voilà ce qu'il se criait au fond du cœur. Une immense joie l'emplissait, mais il n'en laissait rien voir.

Marguerite l'observait. Mais elle ne devinait rien sur cette physionomie fermée.

Était-ce donc lui qui se jouait ainsi de l'honneur du vieillard ?

Marguerite se taisait, et comme le silence, en se prolongeant, pouvait les embarrasser l'un et l'autre, Savenay le rompit.

—Est-ce tout ce que vous aviez à me demander, mademoiselle ?

Elle baissa la tête, dans l'accablement de sa pensée. Alors, il reprit :

—Je vous ai dit tout à l'heure combien j'étais heureux de vous avoir rencontrée. Vous venez de m'interroger... Laissez-moi vous interroger à mon tour... Vous n'êtes pas sans avoir remarqué comme je suis troublé en votre présence, heureux et malheureux tout ensemble... heureux parce que je vous vois, malheureux parce que j'ai peur de voir votre cœur fermé à l'amour profond que j'ai tout de suite ressenti pour vous...

Et comme elle faisait un geste pour l'interrompre, il continua avec une supplication dans la voix, presque des larmes :

—Oui, mademoiselle, vous le savez, je vous aime ardemment et votre indifférence ferait le malheur de ma vie. J'ai confié mon amour à votre père, avant d'oser vous en parler, et je dois dire que M. Genissieu ne m'avait pas laissé d'espoir. Il s'opposait à tout projet de mariage entre nous, en se basant sur les folies d'une existence qui est finie, mademoiselle, je vous le jure, qui a été finie le jour où je vous ai vue pour la première fois. Alors, trop respectueux des ordres de votre père et de sa volonté que je savais être la vôtre, je m'éloignai, je ne reparus plus auprès de vous, lorsqu'il y a quelques jours M. Genissieu se présenta chez moi... Il était tout autre... Il me sembla qu'il y avait plus de douceur pour moi dans ses paroles... plus d'indulgence dans ses yeux... Je repris espoir... Peut-être s'était-il informé, entre temps, de cette vie qu'il me reprochait et avait-il appris que s'il y avait eu sottises de jeune homme, il n'y avait pas eu faute... De là mon espérance... une espérance folle... Et voilà pourquoi je viens vous demander, aujourd'hui, mademoiselle, si le refus de porter mon nom, un nom honoré et sans tache, si ce refus viendrait de vous alors que M. Genissieu, au contraire, ne s'opposerait plus à cette union.

Elle se taisait. Elle se sentait prise, tout à coup, dans un engrenage terrible. Et devant ses yeux, flotta sans doute une image aimée, quelque mystérieuse vision d'un bonheur rêvé, devenu impossible ; car ses lèvres remuèrent et elle murmura :

—Maxime ! mon pauvre bien-aimé Maxime !

Il lui semblait depuis quelques minutes qu'elle lisait plus clairement dans ce qui se passait autour d'elle.

Son père aurait-il le courage de maintenir son refus ?

S'il le maintenait, par amour pour sa fille, il courait le risque de voir divulguer la honte d'autrefois. Et quel scandale, dans le haut commerce parisien, où Genissieu était universellement connu et respecté !

Genissieu n'y survivrait pas. Donnerait-il son consentement, ainsi que le baron le faisait prévoir ; alors il rentrerait en possession de ce lugubre document qui avait pesé sur sa vie entière. Et c'était, enfin, le calme retrouvé.

Mais il aurait sacrifié sa fille ! Était-il bien décidé ? N'hésiterait-il pas ?

D'un côté la honte publique et comme l'affichage de la faute et du déshonneur d'autrefois ; de l'autre, sa fille. Que déciderait-il ?

Elle dit faiblement :

—La volonté de mon père sera ma volonté.

Il retint une exclamation de triomphe et d'orgueil. Et ses paupières abaissées voilèrent l'éclat de ses yeux.

Genissieu apparaissait, à ce moment, dans les arbres du parc.

—Voici votre père, Marguerite, dit Georges avec tendresse... voulez-vous me permettre de tout lui dire ?

Elle murmura, défaillante, pleine d'angoisse :

—Oui...

Et silencieusement, ils attendirent. Lorsque Genissieu fut tout près, Savenay ne lui laissa pas le temps de lui adresser la parole et de s'étonner de sa présence. Et comme s'il avait été poussé par son ardeur d'amour :

—Monsieur Genissieu, mademoiselle Marguerite vient de me dire qu'elle ne s'opposerait pas à notre union. Elle s'en remet à vous de sa liberté et de son consentement. Parlez, monsieur, parlez, est-ce que vraiment vous me tiendriez toujours rigueur de quelques fautes de jeunesse ?

Le vieillard fut longtemps sans répondre. Lui aussi devinait le piège, lui aussi voyait le terrible engrenage dont son refus mettrait les rouages en mouvement et où il serait bientôt, lui et son honneur, broyé.

Il soupira profondément. Il avait peur. Et se tournant vers sa fille :

—Est-ce vrai, mon enfant ?

—Oui, père, ce que vous voudrez, je le veux.

—Et rien, ni personne, n'a pesé sur ton consentement ?

—Rien, ni personne, dit-elle faiblement.

—Alors, mon enfant, puisque tel est ton désir, tu sera la femme de monsieur de Savenay.

Alors, le baron eut le triste courage de se précipiter sur les mains du vieillard et de murmurer, à travers ses larmes, tout en couvrant ses mains de baisers :

—Ah ! merci, monsieur, merci, mon père !

Il resta à la Maison Blanche une partie de la journée.

Il y avait à peine une heure qu'il était parti. Marguerite avait regagné sa chambre où elle pleurait tout à son aise.

Marguerite, tout le temps que son père fut auprès d'eux, se montra enjouée.

Elle aussi, la pauvre enfant, dissimulait, et en ces heures pénibles piétinait sur son cœur.

On entendit sonner à la grille. Marguerite releva les yeux, avec un frisson peut-être parce qu'elle avait peur que ce ne fût Savenay, de nouveau. Elle eut un grand cri de joie.

Un cri de joie suivi aussitôt d'une navrante expression de douleur. Et elle murmura comme elle l'avait fait tout à l'heure :

—Maxime ! mon pauvre cher Maxime !

Celui qui venait de sonner était un lieutenant de chasseurs ; il descendait de cheval et vint à la maison à grands pas.

Il s'appelait Maxime de Vandières ; extrêmement riche, d'une excellente famille, il était orphelin, et quand il obtenait un congé, venait le passer à Rolleboise, où il possédait le château de l'Expilly, sur un coteau dominant la scène.

Il était en garnison à Rouen. Il avait connu Marguerite dans un voyage à Batavia. Et l'image de la jeune fille ne l'avait jamais quitté.

Elle aussi, l'aimait. C'était un de ces rêves chastes de jeune fille, qui grandissent et semblent se développer ainsi que se développe le corps.

Depuis quelques mois, depuis le retour de Genissieu au village, ils s'étaient revus. Et ils avaient échangé leur aveu.

Genissieu l'ignorait encore. Mais Vandières avait prévenu Marguerite qu'il apparaîtrait à Rolleboise, le premier jour où son colonel lui permettrait de s'absenter, et qu'il viendrait s'ouvrir à Genissieu de son amour.

Il tenait parole. Et Marguerite, toute pâle, le voyait se rapprocher.

—Mon Dieu, que vais-je lui dire ? Mon Dieu, je n'aurai jamais le courage de lui imposer pareille souffrance.

Il fallait le recevoir pourtant. Il fallait lui parler. Il fallait, surtout, ne pas laisser Genissieu lui annoncer brusquement la fatale nouvelle que toute espérance devait être bannie à son cœur.

Alors, elle descendit en toute hâte, affolée.

Déjà, M. de Vandières était au salon. Il avait fait porter sa carte à Genissieu, en le priant de vouloir bien lui donner quelques minutes.

Dans l'escalier du premier étage on entendait les pas lourds du vieillard se rapprochant.

Elle entra au salon, la première. Et avant que M. de Vandières, les mains tendues, la joie dans les yeux, l'âme épanouie, n'eût prononcé un mot, avant même de lui souhaiter la bienvenue, elle murmurait très vite :

—Quoi que je sois obligée de vous dire, quelque réponse que vous fasse mon père, dans quelques secondes, à ce que vous allez lui demander, ne vous étonnez de rien. Et ce soir, à dix heures, attendez-moi auprès du kiosque du parc, sans faute. . . .

—Un mot, du moins, Marguerite, dit-il, effaré par ce qu'il entendait.

—Chut ! taisez-vous, voici mon père.

—Un mot, je vous en supplie. Et je supporterai tout ce que vos paroles me font prévoir. M'aimez-vous toujours ?

Elle eut tout de suite les yeux pleins de larmes.

—Hélas ! mon pauvre ami, dit-elle.

Et ce fut tout, car son père entra.

M. de Vandières était décontenancé et balbutiait. Il regardait alternativement Marguerite et son père, essayant de découvrir sur le visage de l'un et de l'autre le mystère que lui avaient fait présenter les paroles de la jeune fille.

Mais que pouvait-il deviner ?

M. de Vandières était un grand et robuste garçon de vingt-cinq ans, bien découplé, élégant, portant admirablement le joli costume des chasseurs à cheval. Brun, avec des yeux bleus très doux, la moustache légère encore et très retroussée, il eût été peut-être trop joli, si une gravité précoce n'avait légèrement assombri ses traits. Quoique riche et pouvant user largement de la vie, M. de Vandières était un travailleur obstiné, et sans contredit l'un des meilleurs et des plus savants officiers de son régiment. Vigoureux avec cela, cavalier infatigable.

Enfin, il fallait qu'il expliquât le but de sa visite. Il domina le trouble inexprimable qui l'avait envahi. Et s'adressant à Genissieu :

—Monsieur, dit-il, depuis longtemps, je pourrais dire depuis toujours, j'aime mademoiselle Marguerite. Nous nous sommes connus à

Batavia, et jamais, malgré votre si longue absence, son souvenir n'est sorti de ma mémoire. Ma famille habitait Rolleboise. Tout le monde vous parlera d'elle. Moi, je suis très riche. Il n'y aurait donc pas d'objection à ce que vous me rendiez le plus heureux des hommes, à moins que vous n'en ayez décidé autrement, vous monsieur Genissieu, ou que peut-être mademoiselle Marguerite... ne me trouve pas... digne d'aspirer à sa main. . . .

Un silence. Le cœur de Marguerite battait violemment. Elle en souffrait.

Genissieu balbutia :

—Nous aurions été très heureux... moi, très honoré... de cette alliance... Malheureusement, j'ai un autre projet d'union pour Marguerite... et ma fille, aussi, a disposé d'elle-même. . . .

—Ce n'est pas possible, murmura l'officier ; non, je ne croirai pas cela... Marguerite... Mademoiselle Marguerite. . . .

Elle le regarda avec une tristesse infinie.

—Mon père a dit la vérité. . . .

Il comprit, à ce regard si éloquent, si douloureux, que quelque drame se passait en cette maison. Il se rappela ce que Marguerite lui avait dit, le rendez-vous qu'elle même avait demandé. Alors, il murmura des excuses et au bout d'un instant il se retira, pendant que Marguerite trouvait encore le moyen de lui dire très bas :

—A ce soir, dix heures.

IV

Le Rendez-vous

Quelques mots sur le passé de Maxime de Vandières. Au sortir de Saint-Cyr, il s'était surmoné à l'Ecole militaire, d'où il sortit avec le numéro 1.

On avait dû lui accorder un congé de convalescence de six mois.

Il résolut de ne pas rester inactif, malgré tout, malgré les ordres des médecins, et il projeta un voyage autour du monde en se donnant comme but d'étudier, pendant son voyage, l'administration des colonies étrangères qu'il visiterait, de les comparer entre elles et d'en faire un rapport.

Il acheta au Havre un yacht de plaisance, à vapeur, "l'Alouette", le fit fréter, réunit un équipage, et il partit libre, indépendant, ne laissant derrière lui aucun regret, orphelin depuis longtemps, et n'ayant pas encore aimé.

Il vola vers les grands inconnus sans se douter qu'il reviendrait l'âme rivée à un amour qu'il le retiendrait impérieusement et rejouirait sur toute sa vie.

En faisant escale à Batavia, il fut retenu plus qu'il ne pensait par les beautés incomparables de l'île, ses sites merveilleux, ses mœurs douces et hospitalières. Il avait des lettres d'introduction auprès du gouverneur, comme auprès de quelques-unes des plus grandes maisons de la ville.

Pendant une de ces fêtes éblouissantes que donnent à Batavia aussi bien les Chinois et les Européens, Maxime de Vandières rencontra Marguerite, Marguerite enfant, et resta ébloui, charmé, amoureux, fou !

Dès lors, il ne songea plus à partir. Que lui faisait le monde entier désormais, ce monde aux mœurs étranges, policées ou sauvages, vers l'étude duquel il était parti ? Il ne connaissait plus, il ne voyait plus que la brune figure de Marguerite, et ce corps souple, ondoyant, libre et sans entraves, dans les vêtements éclatants et drapés à l'antique que portent là-bas toutes les créoles.

—Je l'aime, et je veux qu'un jour elle soit à moi se disait-il.

Marguerite était trop jeune pour pouvoir aimer d'amour. Elle ressentit cependant pour Maxime un attrait irrésistible.

Il la revit souvent. C'était la première année où Marguerite sortait et allait dans le monde. Il la revit partout où se donnaient des fêtes.

Il ne voulut pas lui offrir son cœur, craignant d'effarer cette jeune âme à peine éclosée à la vie. Mais ils s'étaient compris. Et un jour, l'enfant, précoce comme toutes les créoles, lui dit :

—Nous allons bientôt repartir pour la France. Mon père veut y aller vivre désormais. Puisque vous êtes Française, ne vous reverrai-je pas, lorsque vous aurez terminé votre voyage ?

Et les yeux de l'enfant étaient si doux que ses paroles étaient presque un engagement, presque une promesse.

—Dites-moi seulement où je pourrai vous revoir !

—A Rolleboise.

Elle allait lui expliquer où se trouvait Rolleboise, mais le cri de joie de Maxime l'interrompit. Elle sut que lui-même habitait là, y avait des propriétés. Alors, superstitieuse, elle dit lentement :

—C'est Dieu qui le veut. Revenez ! Je ne vous aurai pas oublié !

Et il partit, ivre d'amour !

A Rolleboise, l'année suivante, il se revirent. Il lui avait dit, cette fois, en voyant ses yeux briller de bonheur :

—Je vous aime !

Et elle avait répondu, loyalement, en mettant sa main dans les mains frémissantes du jeune officier :

—Moi aussi je vous aime, profondément !

C'était ainsi qu'ils s'étaient fiancés l'un à l'autre.

Et Maxime avait prévenu Marguerite que bientôt il viendrait trouver son père et lui dire la vérité. Il avait tenu parole.

Que s'était-il donc passé ? Et pourquoi ce cœur, dont il croyait être si sûr, paraissait-il vouloir lui échapper ?

Bien avant dix heures, il rôdait dans le parc de Maison-Blanche, aux alentours du kiosque qu'il connaissait bien.

Vers dix heures, il aperçut une ombre qui se glissait sous les arbres.

Elle disparut tout à coup, tant les ténèbres étaient épaisses, car des nuages venaient brusquement de voiler la lune. Et tout à coup il sentit, sans l'avoir vu, un corps souple, élégant, un corps adoré, qui tombait en sanglotant entre ses bras et s'abattait, défaillant, contre sa poitrine. C'était Marguerite.

Il répondit à son étreinte ; mais comme quelque domestique, ou même un paysan pouvait les surprendre, il l'entraîna dans le kiosque.

Marguerite ne pensait à rien, ne réfléchissait à rien, le cerveau en feu, grisée.

Il l'emmena, l'emporta plutôt jusque dans le kiosque, la déposa sur un canapé et se mit à genoux, silencieux et les mains jointes, ainsi qu'on prie et qu'on adore.

Elle était à demi évanouie, tant son émotion était grande. Quand elle revint à elle, il demanda :

—M'aimez-vous ? Je ne veux savoir qu'une chose... Une seule chose m'intéresse au monde : m'aimez-vous ?

—Oui, je vous aime et je n'ai jamais cessé de vous aimer.

—Alors m'expliquez-vous...

—Oui, ne m'interrogez pas... Laissez-moi vous dire...

Et par phrases entrecoupées où se lisait son émotion, elle lui raconta le fatal secret de son père, lui montrant quel piège lui était tendu, et que, si elle n'épousait pas M. de Savenay, c'en était fait de l'honneur du vieillard.

—C'est infâme ! c'est odieux ! murmura l'officier.

—Oui, et cela brise pour toujours notre bonheur.

—Mais je ne veux pas que cela soit. J'irai provoquer monsieur de Savenay, je me battraï avec lui, je le tueraï !

—Et après ? croyez-vous que cela empêchera le scandale de se produire ? Non ! mon père n'en sera pas moins déshonoré ! Allez, je suis perdue, bien perdue !

Ils restèrent longtemps silencieux.

Puis, elle pencha la tête sur l'épaule de M. de Vandières et se mit à pleurer.

Il ne trouvait pas un mot pour la consoler. N'était-il pas aussi malheureux qu'elle ? Mais il l'embrassait dans les cheveux, sur le front, et peu à peu ses baisers devenaient plus pressés, plus brûlants, plus passionnés. En tremblant, il lui disait :

—Je t'aime !

Et elle répondait, très bas, se sentant prise tout à coup d'une langueur indéfinissable, d'une sorte de torpeur de tout son être.

Mais son instinct de femme lui fit deviner le danger — danger auquel ils allaient succomber tous les deux, sans préméditation et parce que l'excès même de leur douleur les y poussait. Alors, elle implora le jeune homme :

—Maxime, je sens que je deviens folle, et vous aussi, mon ami, vous n'avez pas toute votre raison... Maxime, je vous en conjure, il faut que vous me laissiez partir... Maxime, je vous aime, vous le savez, vous en êtes sûr... puisque je suis ici... et pourtant il faut nous quitter, nous dire adieu... pour toujours... Je vous aime... Vous m'aimez et nous ne serons jamais l'un à l'autre... Jamais je ne désobéirai à la volonté de mon père... Je serai malheureuse toute ma vie, mais je préfère le malheur... Maxime, laissez-moi partir... Je vous jure que rien, entendez-vous, rien ne diminuera mon amour. Il durera autant que je vivrai, et je verrais la terre menacée d'un bouleversement que je ne la sauverais pas si, en la sauvant, je devais vous oublier.

Il supplia, pleura, l'affolant de sa tendresse. Et cependant, tout en larmes, épuisée, éperdue de sanglots, elle disait sans cesse :

—Maxime, ne tuez pas mon amour ! je veux vous aimer toute ma vie.

Il la sauva d'elle-même, il la sauva de lui. Il sortit dans le parc.

La lune venait d'apparaître. On eût dit l'aurore, tant l'avenue était éclairée, d'une lumière douce et comme attendrie. Il ne remarqua personne. Il écouta, longtemps, pour s'assurer qu'on ne les verrait pas. Il n'entendit rien. Alors, il rentra. Ils eurent une dernière étreinte, échangèrent longuement un dernier aveu, une dernière promesse de ne pas s'oublier.

Non loin de là, suivant un sentier du bois, son sac de cuir plein d'outils sur le dos, un homme passait, grand et découplé.

C'était un ouvrier serrurier nommé Jordanet, d'origine alsacienne. Parti de Strasbourg, cinq années auparavant, il avait fait son tour de France et, après avoir travaillé, en dernier lieu, quelques mois à Rolleboise, il devait rentrer au pays sous peu de jours pour s'y marier et s'établir définitivement.

Il chantonnait, d'une voix de basse superbe, un refrain alsacien.

Dans un dernier baiser, ils crurent entendre la voix de Jordanet.

—Nous ne pouvons sortir, dit M. de Vandières.

Elle se pressa contre lui. Ils prêtèrent l'oreille.

La voix se rapprochait. Le chanteur allait passer devant le kiosque, puis, disparaîtrait derrière les broussailles. Et alors Marguerite, sans perdre de temps, pourrait regagner Maison-Blanche avant qu'on se fût aperçu de son absence.

Jordanet passa devant le kiosque aux derniers vers. Ils le virent sous la clarté de la lune, puis on ne l'entendit plus.

Alors, Marguerite se hasarda. Au dehors, rien. Elle fit quelques pas dans la direction du château ; mais tout à coup Marguerite se retourna vers Maxime, lui tendit les bras :

—Maxime !

Il revint. Ils s'étreignirent encore. Puis, enfin, ils se séparèrent ; la jeune fille remontant la grande allée, l'officier la redescendant vers la pleine campagne. Et près d'eux, dans un sentier couvert, Jordanet, ébahi, les regardait sans qu'ils l'eussent vu.

Il avait voulu allumer sa pipe, avait laissé tomber dans l'herbe sa boîte d'allumettes, et la cherchait, lorsqu'il perçut un peu de bruit du côté du kiosque.

Il se releva, regarda, vit très distinctement Marguerite et Vandières en sortir, se séparer, revenir l'un vers l'autre, puis se quitter. Effaré, la bouche béante, il resta là quelques minutes sans bouger.

—Ah bien ! ah bien ! murmura-t-il, en voilà une affaire ! La fille de monsieur Gonissieu avec monsieur Maxime de Vandières ! Mazette.

Puis, se grattant la tête :

—C'est des gens riches... si je clabaudais leur secret, ils me feraient arriver des désagréments... Je me tairai...

Il finit par retrouver ses allumettes. Et tout en tirant des bouffées de sa pipe :

—C'est égal ! On lui aurait donné le bon Dieu sans confession à la petite ! Fiez-vous donc aux apparences ! Après tout, ces choses-là ne me regardent pas.

Donnant un coup d'épaules pour rejeter son sac d'outils sur son dos, il sortit du sentier couvert dans la grande allée. Et, comme il aimait à chanter, il reprit sa chanson alsacienne, sans plus songer à l'étrange découverte qu'il venait de faire.

M. de Vandières avait quelques jours de congé. Au lieu de fuir Rolleboise et de s'éloigner de Maison-Blanche, il resta à son château de l'Expilly, en proie à toute sa douleur, s'abandonnant à tout son désespoir, voyant désormais sa vie sans but.

Il avait été convenu que le fatal mariage se ferait un mois après dans la petite église de Rolleboise.

Ils s'étaient promis de ne point se revoir ; mais comment eussent-ils résisté à l'attraction qui les poussait l'un vers l'autre ?

Sans s'être écrit, sans s'être donné le mot, ils se rencontrèrent encore, et confondirent leurs désespoirs.

Un fermier, dont la ferme appartenait à M. de Savenay, un paysan avare et astucieux, nommé Lemayeur, les aperçut à plusieurs reprises. Et il se demandait :

—Qu'est-ce qu'ils ont à venir pleurer dans mes emblaves ?

Puis, quand le mariage fut connu, publié, Lemayeur comprit que ce n'était pas le baron de Savenay dont l'image remplissait le cœur de Marguerite, et qu'elle aimait M. de Vandières.

—Eh ! eh ! murmura le paysan, en bourrant sa pipe, c'est un secret, ça... Tout de même, si on était malin, ça pourrait p'être rapporter de l'argent... monsieur de Vandières me payerait pour ne rien dire...

Le lendemain, ayant trouvé l'officier dans un bois, quelques minutes après qu'il eut quitté Marguerite, Lemayeur l'aborda :

—Eh ! eh ! monsieur le lieutenant, ça va les amours...

L'officier fit semblant de ne pas avoir entendu. Alors, l'autre répliqua :

—Tout de même, il y a des secrets qui vaudraient leur pesant d'or si on allait les rapporter au baron de Savenay.

Et il eut un gros rire.

Maxime s'arrêta et se retourna. Il avait compris. C'était une sorte de chantage. Il revint au bonhomme, le considéra quelques instants en silence, puis, sans un mot, et avec un sourire, il le prit par le cou et par les reins, l'enleva à bras tendus, et pendant que l'autre gigotait au-dessus de sa tête, sans se soucier de ses cris, il alla, très calme, le jeter dans une mare boueuse, à cent mètres de là.

Lemayeur hurlait, mais quand il se dépêtra de ce cloaque, M. de Vandières, comme si ce tour de force avait été très naturel, s'était éloigné et avait disparu.

Le paysan regagna sa ferme, dompté, et ne souffla mot.

Cependant la tentative de Lemayeur était un avertissement

duquel M. de Vandières devait tenir compte. Des calomnies pouvaient s'élever, nuire à Marguerite ; en n'écoutant que leur cœur et que leur désespoir, les deux jeunes gens pouvaient amener une catastrophe.

Ils se dirent adieu pour toujours. Et en la quittant, dans une suprême étreinte, Vandières lui dit :

— Si jamais vous avez besoin de moi, et je ne vous le souhaite pas, vous me trouverez prêt à vous aider, prêt à vous sauver... Ne l'oubliez pas !

— Non, Maxime, dit-elle, dans ses sanglots, je ne l'oublierai pas !

Le jour du mariage arriva. Marguerite avait accepté le sacrifice.

Son père ne la vit point pleurer une seule fois. Elle réservait ses larmes pour les nuits sans sommeil. Mais elle avait bien pâli. Et les paysans, les fermiers qui la virent entrer à l'église, par un matin ensoleillé, ne purent s'empêcher de dire :

— On croirait vraiment qu'elle se marie contre son gré !

Lorsque, vers midi, à la sortie de l'église, les invités rentrèrent à la Maison Blanche, Genissieu trouva le facteur qui l'attendait, avec un pli chargé.

Il prit la lettre, déchira l'enveloppe, et cacha vivement, dans sa poche, les papiers qu'il y enleva. C'était l'acte d'accusation signé par lui autrefois devant Savenay, rue Saint-Sauveur.

V

La Catastrophe

Les premières années de ce mariage purent passer pour être heureuses aux yeux du monde, car rien ne semblait manquer au bonheur de Marguerite de Savenay.

Elle avait enfermé bien au fond de son cœur sa douleur et ses regrets, en honnête femme qu'elle voulait être.

Son père ne survécut pas longtemps à la rude secousse qu'il avait reçue. Il mourut dans l'hiver qui suivit.

Mais il avait deviné sans doute quel triste secret gardait sa fille, il avait surpris sans doute le mystère de ses pâleurs et de ses mélancolies, car, au moment de rendre le dernier soupir, il avait tenu à rester seul une minute avec elle.

Il n'avait fait alors aucune allusion à ce qui s'était passé, aucune allusion à son mariage. Il lui avait dit seulement :

— Mon enfant, ma pauvre chère Marguerite, tu n'es pas heureuse et c'est moi qui suis la cause de tes larmes.

Elle voulut nier, protester. Il lui imposa silence, d'un geste lent et fatigué.

— Ne nie pas. J'ai tout deviné... tu as sacrifié ton amour à ma tranquillité... mon enfant, avant de mourir, je voudrais que tu me donnes mon pardon.

— Oh ! mon père, mon père, je vous vénère et je vous aime, et je n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Oui, je le sais... tu es un ange... tu es une sainte... et c'est pour cela, oui, pour cela que je ne veux pas m'en aller sans ton pardon.

Elle éclata en sanglots, longtemps comprimés :

— Oui, père, oui, je vous pardonne, je le jure !

Il poussa un long soupir. On eût dit qu'un lourd fardeau se dégageait de sa poitrine.

— Je meurs tranquille... merci, merci !

Et il ne bougea plus ; il était mort.

Déjà négligée par son mari à cette époque — car Savenay n'avait pas tardé à reprendre la vie de garçon — elle ne trouva de consolation à la mort de son père que dans la contemplation de l'enfant né de ce mariage : du petit Gérard qu'elle adorait.

Cet enfant était sa vie, sa seule joie. Trop affaibli par ses couches, elle avait été obligée de le mettre en nourrice chez Madame Lemayeur, la femme du fermier de Villebrette, et elle-même avait vécu au château de Savenay, sacrifiant Paris et ses plaisirs pour rester auprès de l'enfant.

La femme de Lemayeur était une belle et vigoureuse paysanne que Marguerite aimait pour sa franchise et sa bonté, vivant contraste avec Lemayeur, cauteleux, patelin et avare. Et Marguerite avait même consenti à être la marraine de René, frère de lait de Gérard.

Peu à peu, et au fur et à mesure que les années s'écoulèrent, elle s'habitua à considérer René comme son propre fils, et lorsqu'elle dut mettre Gérard en pension, elle voulut pour ne point séparer les enfants qui s'adoraient, que le fils du paysan reçût la même instruction que le fils du banquier.

Ainsi, la vie, plus tard, ne les séparerait pas. Et si jeunes qu'ils fussent à cette époque, leurs goûts les portaient déjà vers les choses militaires : tous deux voulaient être soldats.

Marguerite, en réunissant sous le même baiser ces deux têtes chéries, leur avait dit, certain jour de vacances :

— Oui, mes enfants, je vous le promets, vous entrerez à Saint-Cyr.

— Oh ! maman ! maman ! que je suis content ! avait dit Gérard.

Et René, embrassant avec passion les mains de Mme de Savenay :

— Oh ! marraine, marraine, que vous êtes bonne et que je vous aime.

René, doué d'une mémoire prodigieuse, entra à Saint-Cyr deux ans avant Gérard qui ne s'en montra pas jaloux.

Le baron de Savenay laissait sa femme libre de diriger à sa guise l'éducation des petits.

Tout en jouissant de la grande fortune de sa femme, il avait quand même la passion des affaires. Joueur effréné, spéculateur malheureux, il ne mit qu'une dizaine d'années à dévorer la dot que lui avait apportée Marguerite. Et la banque qu'il dirigeait ne fut bientôt plus chez lui que le prétexte d'affaires véreuses dans lesquelles il essayait de retrouver la richesse disparue.

Si abandonnée qu'elle fût, Marguerite n'était pas sans soupçonner ce genre de vie. Cependant elle ne se doutait pas que les expédients employés par son mari commençaient à attirer sur lui l'attention de la police parisienne.

Elle ne pouvait pas encore s'imaginer qu'elle et lui étaient au bord extrême d'un abîme et que le moindre choc pouvait les y précipiter.

Elle vécut encore quelques années dans cette ignorance, veillant sur Gérard, veillant sur René.

Les deux amis venaient la voir à leurs jours de congé ; car maintenant ils étaient : l'un, René, sous-lieutenant au 21^e chasseurs, à Saint-Germain ; l'autre, Gérard, élève de seconde année à l'école d'application de Saumur.

C'était un grand bonheur pour elle lorsque, à la belle saison, elle pouvait les emmener tous deux à Rolleboise. Alors, elle oubliait tout, jusqu'à ses sombres préoccupations de l'avenir, pour ne songer qu'à eux.

Ce fut à cette époque qu'une catastrophe éclata soudain dans sa vie, comme un coup de tonnerre, bouleversant ce qui restait de son bonheur, et faisant des ruines autour d'elle.

La banque et les appartements de M. de Savenay étaient situés rue Daunou, auprès de l'avenue de l'Opéra.

C'était le matin.

Les rideaux de la chambre de Marguerite étaient fermés, et bien que le soleil brillât et que tous les bruits de Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendît depuis longtemps déjà les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre. La veilleuse, seule, éclairait le lit d'une lumière très faible, immobile, et dans le lit, Marguerite reposait.

Une pendule sonna neuf heures, d'un timbre clair, argenté, et la dormeuse fit un mouvement. Elle se retourna légèrement, souleva la tête, et pliant le coude, appuya le visage dans sa main.

Longtemps elle resta dans cette attitude pensive et comme elle avait les yeux fermés, on eût dit qu'elle venait de se rendormir. Il n'en était rien, pourtant, car ayant entendu un pas léger dans le petit salon qui communiquait avec sa chambre, elle appela :

— Josette !

Une jeune femme de chambre entra.

— Ouvrez !

La femme de chambre obéit. Elle écarta les lourds rideaux qui retinrent les embrasses et un flot de lumière inonda les meubles élégants, les bibelots rares, les riches étoffes, et Marguerite — trésor plus précieux que les plus précieux trésors — qui venait de s'éveiller au milieu de tout ce luxe familial. Elle avait trente-cinq ans et était dans la plénitude de sa beauté.

Josette demanda :

— Madame veut-elle se lever et désire-t-elle que je l'aide à sa toilette ?

Elle secoua la tête, sans répondre autrement ; mais comme la femme de chambre allait sortir, elle la rappela avec une sorte d'hésitation dans la voix :

— Josette ?

Elle s'arrêta, prise d'effroi. Sa main fine alla s'appuyer sur son cœur, et ses yeux se voilèrent lorsqu'elle interrogea, sourdement :

— Josette, monsieur est-il rentré ?

— Non, madame.

Un profond soupir, révélant de mystérieuses angoisses, Josette disparut. Madame de Savenay resta seule, rêveuse. Elle n'avait pas rouvert les yeux, mais au bord des cils des larmes tremblaient.

Ce n'était pas la misère prochaine qui épouvantait Marguerite. Avec une très grande noblesse de caractère, elle avait une énergie d'homme. A la dignité presque un peu âpre de sa vie, à sa droiture immaculée, elle joignait un cœur prêt aux tendresses, attristé seulement par le rêve envolé d'autrefois. Dans les angoisses de l'abandon où elle vivait depuis tant d'années, elle avait montré un cou-

gagé à toute épreuve, et donné à tous ceux qui l'approchaient l'exemple d'une résignation surhumaine.

Les larmes, elle les réservait pour elle seule, lorsque aucun témoin n'était plus là pour voir ou pour entendre.

Mais cette émotion dura peu, bien que personne n'en fût témoin. Elle refoula ses larmes. Et son regard alla se porter sur deux tableaux qui faisaient face à son lit et qui semblaient être là pour lui sourire.

L'un représentait le portrait de Georges de Savenay, son mari, en costume de chasse, deux grands laverack à ses pieds. L'autre était le portrait de Gérard. Presque joli comme une femme, ressemblant à sa mère, mais les yeux timides et souriants. Brun comme elle.

Alternativement les yeux de Marguerite allaient de l'un à l'autre. Et à chacun de ces regards l'expression changeait, devenait tendre, presque douloureuse, lorsqu'elle s'adressait à Gérard, sombre, inquiète, presque cruelle, lorsqu'elle contemplait le gentleman distingué, correct et vif qui était l'autre.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle. Georges n'a plus la tête à lui... il court à l'abîme... nous sommes perdus ! que fait-il ? où passe-t-il ses journées ? où passe-t-il ses nuits ? le malheureux !

Son fils Gérard, pas plus que René Lemayeur, n'avait jamais deviné, grâce à elle, les débordements de Savenay.

Toucher au père devant le fils, lui eût semblé une profanation quelque chose de criminel et de sacrilège ; et le fils, sous les yeux vigilants de la mère, continuait d'aimer et de respecter l'homme qu'il eût méprisé peut-être si la vérité lui avait été connue.

C'était une femme ! dans la plus magnifique acception de ce mot.

Non, la misère ne l'effrayait pas ! Qu'était-ce qu'un avenir de travail et de peines, de privations aussi ? sinon pour elle une occasion de plus de prouver combien son âme était fortement trempée ?

Mais c'était l'avenir de l'enfant qui l'angoissait ! Jusqu'où descendrait le père, sur cette route qui, après l'avoir mené à tous les vices, le conduirait peut-être au crime ?

Elle ne lui demandait qu'une chose : qu'il sauvât l'honneur. Que, du moins, pour héritage, il laissât, à défaut de fortune, à cet enfant, un nom sans tache.

Elle lui avait tout abandonné. Tout, jusque mais non compris l'honneur.

Entre la honte possible qui frapperait irrémédiablement Gérard et dont celui-ci porterait éternellement le poids, entre cette honte et son enfant menacé, Savenay rencontrerait Marguerite.

Marguerite, toute vibrante de son amour maternel, forte de ses souffrances passées, prête à tout, ayant fait le sacrifice de tout.

Mme de Savenay se leva, s'habilla lentement. De temps en temps, elle s'arrêtait, tout à coup, la pensée s'en allant très loin, et restait debout, les yeux fixes, la tête baissée, les bras au long du corps. Puis elle secouait ce rêve éveillé. Elle venait à peine d'achever sa toilette, lorsque Josette entra.

— C'est M. Mascarot qui vient, selon son habitude...

Marguerite fit un geste las.

Mascarot était un des principaux employés de la maison. C'était lui qui, tous les matins rendait compte à Marguerite de la situation. C'était par lui que, depuis longtemps, Marguerite savait de combien de degrés Savenay descendait chaque jour et par lui qu'elle voyait se rapprocher tous les jours l'heure de la catastrophe finale.

Mais qu'avait-il à lui apprendre qu'elle ne connût maintenant ? Elle allait le renvoyer, lorsque Josette, comprenant sans doute :

— Il a insisté plus particulièrement, madame, comme s'il avait prévu que madame ne le recevrait pas...

— Qu'il entre donc. Je le rejoins dans un instant.

Quelques minutes s'écoulèrent, Marguerite entra au salon.

Mascarot, assis dans un fauteuil, son chapeau et sa canne à la main, s'empressa de se lever et la salua profondément.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, long, maigre et chauve. Son visage pâle, osseux, était parsemé de quelques poils roux. Les lèvres avaient l'air d'une coupure, sous une moustache rousse, rare et mordillée sans cesse. Les yeux vifs, très noirs, aux éclats de diamant, dénotaient, seuls, une vie, mais une vie intense en ce corps émacié.

— Auriez-vous à me dire quelque chose de particulier, monsieur ? demanda Marguerite.

— En ce qui concerne la situation générale, madame, je n'ai plus rien à vous apprendre. Vous la connaissez, depuis longtemps, aussi bien que moi. La maison est perdue, sans ressources. Il faudrait un miracle pour la sauver. Et les miracles ça ne se fait guère, du moins dans le haut commerce. A force d'expédients, nous avons vécu jusqu'aujourd'hui. Et quels expédients ! Enfin, c'est fini. Je suis que des plaintes ont été déposées contre M. de Savenay, que la faillite a été demandée, que cette faillite sera forcément transformée en banqueroute... en banqueroute frauduleuse... Je suis obligé de vous redire tout cela, madame.

— Je vous écoute, monsieur, fit-elle, les yeux baissés, torturée jusqu'au fond de l'âme... Veuillez continuer.

— Monsieur de Savenay, vous le pensez bien, se rend compte de la situation, et, s'il n'a point reparu depuis quelques jours, c'est qu'il sait que son retour dans ses bureaux serait vite suivi d'une action judiciaire, de son arrestation même. Bien qu'aucune instruction ne soit commencée, du moins, en apparence, il doit y avoir contre votre mari un mandat d'arrêt, car j'ai déjà vu rôder, à plusieurs reprises, autour de la maison, par l'entrée de la rue Daunou et par l'entrée de la rue Louis-le-Grand, des hommes qui sont notoirement connus pour être des agents du service de sûreté.

— Mon mari a sans doute quitté Paris.

— Non, j'en ai la certitude.

— La certitude... basée sur quelles preuves ?

— J'ai rencontré monsieur de Savenay hier... avenue Gabriel... derrière le Cirque d'été... à la nuit tombante.

— Seul ? fit-elle avec un tremblement dans la voix.

— Non...

— Que m'importe ! dit-elle.

Mascarot avait de la peine à parler. Les mots sortaient difficilement de la gorge. Il ne se remit que lorsque Mme de Savenay l'eut interrogé de nouveau sur les affaires de la maison. Alors, il reprit son récit, donna des détails, précisa des chiffres, montra béant l'abîme où l'on roulait. Et il termina en disant :

— Hier encore, je vous disais que c'était une question de jours... aujourd'hui, ce n'est plus qu'une question d'heures.

Il salua et sortit.

En somme, rien de nouveau. Marguerite vivait, depuis des années, dans l'attente fiévreuse du dénouement. La catastrophe était imminente. Rien ne pourrait la retarder.

Les bureaux de la maison de Savenay comprenaient tout l'entresol, et les appartements particuliers de Georges et de sa femme occupaient le premier étage en entier.

Profitant d'une disposition antérieure existant dans l'immeuble, Georges avait relié son cabinet particulier du premier étage, avec les bureaux de l'entresol, par un escalier qui aboutissait en bas et en haut à une sorte de salle d'attente où se tenait toujours un garçon.

Le cabinet était une pièce très grande, meublée avec luxe, plutôt pareille à un salon, car, en dehors du bureau Louis XV, il ne s'y trouvait rien, ni papiers, ni livres, ni cartons, qui rappelât un travail quelconque.

Il était tendu d'étoffes lourdes, recouvert de tapis épais, et ce qui se passait ou ce qui se disait là, que les scènes fussent intimes ou qu'elles fussent violentes, ne s'entendait guère du dehors, même des vestibules d'attente, car les bruits ne franchissaient pas les portes doubles aux vantaux capitonnés se refermant d'eux-mêmes, hermétiquement.

Deux portes communiquaient du cabinet avec le dehors, l'une donnant sur les appartements intérieurs, l'autre sur l'escalier descendant aux bureaux. Et cet escalier était lui-même fermé, en haut et en bas, par des portes capitonnées, ce qui le plongeait dans une obscurité absolue.

La connaissance de cette disposition des lieux était nécessaire pour les faits qui vont suivre.

Mme de Savenay, après avoir écouté les renseignements apportés par Mascarot, était rentrée chez elle toute chancelante. Elle s'affaissa dans un fauteuil et les yeux grands ouverts et sombres, rêva, essayant de trouver quelque remède à une situation sans issue mais se heurtant, partout, à des ruines, à des hontes, à la fragile barrière que le moindre souffle allait renverser et qui la séparait de l'abîme.

Les heures sonnaient. Le temps passait. Josette entrait, allait et venait autour d'elle. Marguerite ne s'en apercevait pas. Et comme dans un sanglot de colère et de mépris, parfois, sourdement, quelques mots s'échappaient de ses lèvres : "Où est-il ? Que fait-il ? Le misérable !"

Celui que sa pensée poursuivait ainsi dans les cahots de la vie parisienne où il s'était brisé les reins n'était pas si loin qu'elle le pensait peut-être. car, au moment où sonnèrent onze heures, un homme montait dans la salle d'attente sans s'y arrêter et entra, par l'escalier obscur, dans le cabinet du premier étage. Le vestibule était désert, le garçon absent. M. de Savenay ferma les portes.

Quarante-cinq ans, mais l'air inquiet et fatigué, le teint jauni par les soucis, les traits tirés, le front ridé, avec cela, d'une suprême élégance, je ne sais quel mépris de tout apparaissant au coin de la lèvre sur laquelle se retroussait la moustache hérissée. Il tomba sur un canapé en murmurant :

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 3 SEPTEMBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXIX

(Suite)



Fanchon passait les nuits auprès de Georget.

—Oui, Simone, voilà ce que j'ai l'intention de faire ; je te prie de me garder le secret.

—Je te le promets, Jacques, et je t'approuve... Notre mère, si bonne toujours, a été cruelle et injuste ; elle souffrait tant, Jacques !

—Je n'en veux pas à notre mère, Simone, mais je dois réparer le mal qu'elle a fait ; songe au désespoir de Fanchon chassée d'ici, à celui de Georget si dévoué !

—Oh ! oui, Jacques, c'est horrible !... M. Georget s'est laissé accuser, a laissé accuser sa sœur plutôt que de révéler le secret qui les sauvait tous deux en me condamnant !... Quelle reconnaissance je lui dois !...

—Tu lui diras, Jacques, combien je suis touchée de son sacrifice, tu lui expliqueras quelle cruelle maladie m'a empêchée de faire mon devoir !... Tu diras à Fanchon que j'ai hâte de la voir, de l'embrasser, de l'appeler ma sœur !

—Oui, Simone, oui, je leur dirai combien tu les aimes tous deux.

Quelques jours après, Jacques avait quitté Beauchamp. Il laissait pour sa mère une lettre dans laquelle il lui expliquait les motifs de son voyage.

Mme de Beauchamp fut ailligée de ce départ de son fils.

—A peine Jacques m'est-il rendu qu'il s'éloigne de moi ! disait-elle tristement à ses amis.

—Nous resterons auprès de vous et de Simone, dirent Renaud, Blanche et M. Delort.

Celui-ci racontait à ses amis dans quelles circonstances il avait arraché Catherine Devoissoud à ses ravisseurs.

—Quel intérêt M. de Montaiglon pouvait-il avoir à cette disparition ? questionnait Renaud.

—J'ai chargé l'agent de police que j'accompagnais de faire son possible pour le savoir, répondit M. Delort.

Soudain, Blanche s'écria :

—Cette femme pouvait-elle donc empêcher la réussite de leur odieux stratagème ?... Saurait-elle où est mon véritable fils ?

—Je ne le crois pas, madame, elle l'eût dit à Fanchon qui m'eût répété, et jamais celle que j'aime à appeler ma fille adoptive ne m'a dit un mot à ce sujet.

—C'est égal, je désire la voir, l'interroger. Ne pourriez-vous, cher monsieur Delort, la prier de venir ici ?

—Aussitôt que Mme Catherine sera remise des émotions qu'elle a éprouvées et surtout lorsque Jacques aura ramené Fanchon et Georget, que je pourrai lui rendre ses enfants, elle viendra...

—Vous l'interrogerez à loisir. Peut-être sait-elle des choses qui nous mettront enfin sur la bonne voie.

—Je vous remercie, docteur.

Renaud réfléchissait :

—Mon cher docteur, dit-il, vous m'avez vanté l'habileté de l'agent de police qui vous a fait retrouver Mme Catherine.

—Son intelligence, son habileté et sa parfaite honnêteté, oui, monsieur de Pervençère.

—Puisque, reprit Renaud avec tristesse, toutes les recherches entreprises par ma femme et moi pour retrouver notre enfant ont échoué, j'ai envie de charger cet homme de se mettre en campagne.

—Je vous le conseille instamment, monsieur de Pervençère.

—Auriez-vous l'obligeance de lui écrire de venir me trouver ?

—Bien volontiers.

Et le docteur Delort écrivit au chef de la Sureté en lo priant de mettre de nouveau à sa disposition l'habile agent Fadard. Il faisait connaître dans sa lettre l'intention de M. de Pervençère d'employer Fadard à des recherches particulières.

Il arriva quelques jours après.

Il raconta à M. Delort et aux hôtes de Beauchamp l'entrevue de Mme de Linières et de son chef.

Mme de Linières, ainsi que l'avait supposé Montaiglon, avait affirmé sa bonne foi dans l'enlèvement de Catherine. Selon elle, M. de Montaiglon s'était dit chargé par M. Delort d'éloigner pendant quelques jours la mère de Fanchon de chez lui. M. de Montaiglon avait imaginé de retenir cette dame dans une propriété lui appartenant jusqu'à ce que M. Delort lui donnât l'ordre de la ramener.

Adèle Traversin affirma qu'elle croyait agir d'après les ordres du docteur.

Ce récit, le chef de la Sureté feignit de l'accepter, malgré ses invraisemblances, en raison des difficultés juridiques qu'il y aurait à détruire les allégations de la prévenue.

Il l'avait donc — sur l'avis du juge — remise en liberté.

—Seulement, ajouta Fadard, un agent du service est chargé de la filer constamment, de surveiller toutes ses démarches, de connaître toutes les personnes qu'Adèle Traversin verra, cela peut être plus avantageux, plus intéressant que de la garder en prison.

—Cette misérable n'a pas été emprisonnée pour la tentative de substitution d'enfant qu'elle venait de commettre ? questionna M. Delort.

—Juridiquement, il n'y avait pas eu commencement d'exécution, répondit le policier.

—C'est vrai, je suis arrivé à temps pour empêcher cette tentative.

—Et je vous en suis reconnaissante, docteur, dit Blanche au médecin.

—Cette expédition n'a pas été heureuse pour Adèle Traversin, reprit le policier, elle y a perdu la compagnie de son fils...

—Comment cela ?

—Le jeune René, de notoriété publique, a vingt-deux ans, il a été remis à l'autorité militaire comme réfractaire. Adèle Traversin a dû avouer qu'elle ignorait si celui qu'elle appelle son fils avait un état civil.

—Elle a raconté que l'enfant lui avait été confié à l'âge de deux ans par une inconnue, qu'elle s'est attachée à cet enfant abandonné, que la prétendue mère n'est jamais revenue.

—Tout cela est faux, ajouta Fadard en souriant, mais le jeune René n'importe-qui mangera la gamelle comme les camarades et portera le flingot.

—Quel est, monsieur, ce garçon qu'on voulait faire passer pour mon fils ? demanda Blanche.

—Un débauché, un escroc ; Adèle Traversin vient encore de payer ses dettes ; cette aventurière s'était vraiment attachée à ce

garnement venu on ne sait d'où. Sans le dévouement de cette femme, il partait en Afrique dans les compagnies de discipline.

—C'est assez nous occuper de ces gens, fit Renaud ; si vous le voulez bien, je vais vous faire connaître la mission que j'ai l'intention de vous confier.

—Je suis à vos ordres, monsieur.

Renaud jeta à Blanche, qui se tenait auprès de lui, un long regard attendri : le récit qu'il avait à faire allait de nouveau ouvrir une blessure, faire saigner le cœur de sa femme.

Elle lui tendit la main en disant :

—Il le faut, mon cher Renaud ; il ne nous reste que cet espoir de revoir notre enfant.

—Monsieur, dit Renaud à l'agent de police, au mois d'octobre 1854 ma femme mit au monde un enfant, un garçon... J'étais en Afrique, chargé d'une exploration... Longtemps on m'a cru mort... Je n'échappai que par miracle aux embûches semées sur mes pas...

« Je revins en France... Ma femme, en même temps qu'elle m'apprenait que nous avions un fils, me fit savoir que cet enfant lui avait été enlevé à l'âge de deux ans et que, depuis, malgré toutes les recherches ordonnées par elle, il avait été impossible de retrouver sa trace.

Les yeux de Blanche s'emplirent de larmes à ces souvenirs évoqués.

Renaud continua :

—D'après le peu que nous avons pu apprendre, l'enfant aurait été enlevé par des saltimbanques, des nomades sur lesquels on n'a jamais pu remettre la main.

—Quel était le signalement de l'enfant, madame ? demanda Fadard.

—Cheveux châtain, yeux bleus, la peau très blanche.

—Pas de signes particuliers ?

—Non, monsieur.

—Avec qui se trouvait l'enfant lorsqu'il a été enlevé ?

—Avec sa gouvernante.

—Comment se nommait-elle ?

—Marie-Lucienne Demerset.

—Vous l'avez perdu de vue depuis longtemps ?

—Hélas, monsieur, la pauvre fille est morte de chagrin de s'être laissé enlever l'enfant.

—Avait-elle des parents ?

—Elle était orpheline, et c'est moi qui l'ai veillée jusqu'à son dernier soupir.

—Impossible d'imaginer une complicité de sa part ?

—Impossible, monsieur, c'était la plus honnête, la plus dévouée personne que cette gouvernante de mon enfant.

—Qui était auprès de vous au moment de vos couches ?

—Mon beau-frère, M. Gaston de Pervençère, et un ami de celui-ci, M. de Montaiglon, puis une sage-femme.

—Le nom de cette sage-femme, vous en souvenez-vous ?

—Hélas, non, monsieur ; je fus pendant des semaines sans connaissance ; pendant de longs mois si souffrante que je n'avais pas conscience de vivre, d'exister. J'entendais comme dans un rêve mon enfant qu'allaitait sa nourrice...

—Cette nourrice ?

—Oh ! la femme d'un homme sûr dont la famille servait celle de M. de Pervençère de père en fils.

—Alors, selon vous, madame, aucune complicité n'est possible de ce côté ?

—J'en suis sûre, monsieur, absolument sûre.

—Rappelez bien vos souvenirs, madame, aucune autre personne n'était auprès de vous au moment de votre délivrance ?

Blanche porta la main à son front.

—Non... Mais... Oui, je me souviens !... La sage-femme... Une sage-femme amenée par Gaston... Oui, cette femme qui a disparu, que je n'ai jamais revue... dont Gaston ne m'a jamais parlé !...

—Vous êtes sur la piste, madame, fit le policier avec un frémissement des lèvres, tandis que ses yeux devenaient d'une fixité hypnotique.

Blanche et Renaud le considéraient en silence, frappés de l'expression étrange de cette physionomie, de ces regards dont la lueur intérieure semblaient percer les brumes du passé.

Fadard, immobile, la voix à peine perceptible, commença à parler. Il paraissait s'exprimer à lui-même le résultat de ses méditations.

Et ce qu'il disait, qu'on entendait à peine, fit frissonner de terreur Renaud et Blanche.

Fadard, les mains crispées, la voix sourde et monotone, le corps et la tête immobiles, sans voir ceux qui étaient devant lui, murmurait :

—M. Renaud de Pervençère mort, son frère Gaston héritait de sa fortune... Il le croyait mort... Il comptait déjà cette fortune colossale... Un enfant ! Un enfant vient au monde !... La fortune si ardemment convoitée, cette fortune, Gaston de Pervençère ne l'aura pas... Le fils hérite du père... L'oncle est ruiné, perdu de dettes ?... Entre la fortune espérée, quel obstacle ?... Un enfant...

un frère petit être... existence éphémère... Un souffle l'éteindrait ainsi qu'un coup de vent un cierge sous le portail d'une église... Il sera le coup de vent... On n'accuse pas le vent... L'enfant mourra... Oui, il faut qu'il meure... Montaiglon le conseille... Montaiglon le bandit !... Le maudit !...

« Gaston n'ose pas exécuter son dessein... non, il n'ose pas... Il défend à Montaiglon de tuer l'enfant... On le fera disparaître... C'est facile... moins dangereux... la mère... ensuite... on verra... oui, c'est cela... A moins que... se faire aimer d'elle ! Ah ! j'ai trouvé, oui, oui !

La voix de Fadard n'était plus qu'un murmure rauque. Cependant, telle était l'intensité de curiosité avec laquelle ils écoutaient que Renaud et Blanche comprirent ses paroles.

Celle-ci s'écria, frémissante, pâle comme une morte.

—Monsieur, je vous en prie, taisez-vous... Mon sang se glace dans mes veines... Monsieur !... Renaud !...

Si Renaud ne l'eût soutenue, elle fût tombée à terre.

—Pardons, madame, pardons, s'écria Fadard qui parut s'éveiller dans un sursaut... J'ai eu tort... J'ai manqué à mon devoir... On ne doit rien avancer, nous autres, qu'on ne puisse prouver... je me suis laissé emporter par mon imagination... J'ai accusé sans preuves... Ce travail de mon esprit, je devais vous le cacher... Mon devoir est d'agir et non de parler...

Blanche se remettait de son trouble.

—J'ai confiance en vous, monsieur ; oui, ce que vous venez de dire, mon misérable beau-frère l'a pensé... Son plan, vous l'avez deviné...

« Et tenez, un indice peut-être... A Verrières, en Suisse, habite une pauvre femme... l'année dernière je l'ai vue... elle avait recueilli un soldat français, M. Jacques de Beauchamp... Son nom m'a frappé... Durtal... Durtal !... Pourquoi ce nom sonne-t-il à mon oreille comme si, autrefois, il y a bien longtemps, je l'avais entendu prononcer ? Je ne sais... Ce nom, je l'entends comme en un rêve !... Oui, je l'entends !

—Essayez, madame, de vous rappeler dans quelles circonstances ce nom a été prononcé devant vous... Essayez d'évoquer la voix, le timbre avec lequel ce nom paraît à votre souvenir

Blanche serrait son front moite dans ses mains tremblantes :

—Non, je ne sais plus... je ne sais plus... Je n'entends que la voix douce de la femme de Verrières... Si, cependant, une autre voix de femme suppliait doucement... une voix... une autre voix dominatrice...

« Ah ! la voix de Gaston...

Fadard dévorait Blanche des yeux. Il essayait de ranimer les souvenirs endormis derrière ce front pur.

Elle fut prise d'une crise de larmes.

—Je pars, monsieur de Pervençère, je me mets en campagne, dit soudain Fadard en se levant ; si retrouver votre enfant est possible je le retrouverai, je vous en donne ma parole d'honneur !

« Pardons, madame, je vous ai fait souffrir avec mes questions, mes suppositions hasardées peut-être ; si votre enfant est vivant, Fadard vous le retrouvera ! Ce sera mon excuse !

Et le policier disparut.

XXX

Les succès de Fanchon furent plus grands encore à Rio-Janeiro qu'ils n'avaient été dans l'Amérique du Nord.

A cette époque — 1872 — le roi dom Pedro régnait ; grand ami des arts, savant, philosophe, Sa Majesté voulut entendre Fanchon. Dom Pedro s'enthousiasma pour les chants simples et doux de la jeune fille. Elle dut faire partie de toutes les fêtes que donna le roi.

Les courtisans, comme toujours, exagérèrent l'opinion du maître. Il admirait le talent de Fanchon, les courtisans affichèrent une admiration plus grande. Ils se livrèrent à des manifestations d'un enthousiasme — vrai ou faux — qui tenait du délire.

L'aristocratie brésilienne toute entière voulut entendre l'artiste française et Fanchon crut devoir ne refuser à personne ce plaisir, un refus de sa part eût pu, dans ces cerveaux exaltés, amener des crises de jalousies fureurs.

Elle devait chanter presque chaque jour, assister à des fêtes continuelles.

Fanchon était écrasée de fatigue, abîmée de douleur. Il lui fallait être souriante à tous et des sanglots roulaient dans sa gorge, des idées de suicide hantaient sa pensée :

(A suivre.)

AIR DE LIRIOPE — (Suite)

point de cœur si fi de De ml. le ap -
 mè me veut qu'on les fi me. Cha. cun d'a
 -cè ce di. gne o ra cle Le ciel lui...

rall.
 pas son vi. sa. ge. se. me La fend u. ne mèr. veil. le;
 -mour pour el le con su. me D'un cœur lui fait un tem. ple.
 mè f. me en la voy. ant. me La ju. gin. compa. ra. bie.

f *allegro*
 Mais, quoiqu'elle soit sans pa. reil. le, Phi. nee est en. cor plus ai. me.
 Mais, quoiqu'elle soit sans ex. em. ple, Phi. nee est en. cor plus ai. me.
 Mais, quoiqu'il ait fait a. do. ra. ble, Phi. nee est en. cor plus ai. me.

si. gne Les dieux ont re. so. lu de se joindre a. vec nous. — Pre. pa. rois s'ôn hy.
 . si. gne Les dieux ont re. so. lu de se joindre a. vec nous. — Pre. pa. rois s'ôn hy.

ff *stacc.*
 -men. ou, pour fa. veur — in. si. gne, Les dieux ont re. so. lu de se
ff *stacc.*
 -men, ou, pour fa. veur — in. si. gne Les dieux ont re. so. lu de so

f *allegro*
 Joindre a. vec nous. —
 Joindre a. vec nous. —

DIALOGUE EN MUSIQUE

LIRIOPE

Assez lent

LE PAGE

Assez lent

1. Heureux a .
2. Le ciel te

PIANO

Assez lent

p

- mant !
veut

Heu - ren - se a - man - te
Ve - nus l'or - don - ne

Ils n'ont tous deux qu'un
L'hymen va les u -

Ils t'ont qu'une âme
La mort les joint

cœur -
- nif -

joignons nos
Heureux a

joignons nos voix pour chanter leur bon - heur : -
Douce u - ni - on que chacun doit bé - nif ! -

voix pour be - nif leur at - ten - te
- mour quand il suc - ces cou - ron - ne !

mf

Assez animé, mais toujours majestueux

Andro - mé - de, ce soir, au - ra l'illustre - pour Qui seul est di - gné

Andro - mé - de, ce soir, aura l'il - lus - tre e - pour Qui seul est digne

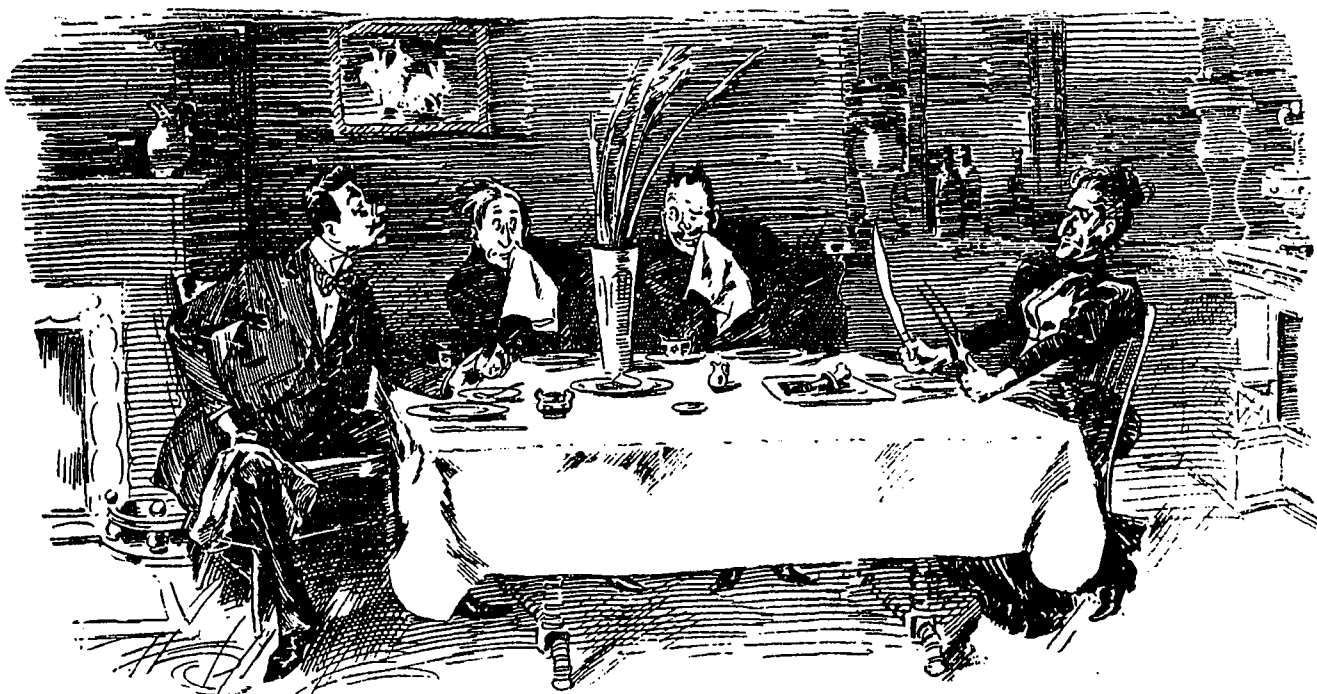
del - le et dont seule elle est di - gne Pré - pa - rons son hy - men, ou pour sa - veur - in -

del - le et dont seule elle est di - gne Pré - pa - rons son hy - men, ou pour sa - veur - in -

del - le et dont seule elle est di - gne Pré - pa - rons son hy - men, ou pour sa - veur - in -

del - le et dont seule elle est di - gne Pré - pa - rons son hy - men, ou pour sa - veur - in -

OU EST LA VÉRITÉ



Mr Ventrecœur. — Voyons, madame Cœurdur, vous allez décider entre Boulingrin, Gobillard et moi. Il s'agit d'un pari.
 Mme Cœurdur (gracieusement). — Quel pari ?
 Mr Ventrecœur. — C'est à propos de ce que nous buvons là. Boulingrin prétend que c'est du thé, Gobillard dit que c'est du café, moi je soutiens que c'est du café et du thé mêlés. Quelle est la vérité ?

NEVER MORE

I

Quand les hauts peupliers se profilaient en noir
 Sous notre ciel d'hiver, dans l'or mourant du soir,
 Frissonnant sous la bise et ta main dans la mienne,
 Tu me disais : " Crois-tu que le printemps revienne ? "

Loin de nous, vers le Sud, en frileux passagers,
 De grands oiseaux fuyaient aux pays étrangers.

Allant, d'un vol rapide, aux îles de l'Aurore,
 Réchauffer leur amour au soleil qui les dore.

Depuis... sous notre ciel, après le sombre hiver,
 En plein avril, le cœur des roses s'est ouvert ;

Mais tu n'as pu revoir ni respirer les roses,
 Car depuis, pour jamais, tes paupières sont closes.

II

Que dit le rossignol, dans la rosée en pleurs,
 Aux belles de vingt ans qui dorment sous les fleurs ?

ANDRÉ LEMOYNE.

LE CORDON ACOUSTIQUE

La scène se passe dans le quartier du parc Monceau. — Le jeune Guy se lève à neuf heures du matin, l'aurore pour ces messieurs. — Trente ans ; quatre à cinq mille francs de rente ; assez beau garçon. — Un peu grand seigneur, un peu artiste, un peu rastaquouère, un peu bretteur, un peu comédien, tout à fait célibataire. — Figure glabre, déjà fanée. — Il est servi par deux domestiques, un valet de chambre et une cuisinière.

SCÈNE PREMIÈRE

(Chambre à coucher.)

GUY DE TRONÇAYS, seul. En mettant sa robe de chambre, les yeux sur la pendule. — Dix heures, déjà ! Peut-on dormir... Non, Prosper Mérimée dirait à la cantonade : " Peut-on pioncer si longtemps ? " Voilà ce que c'est que de s'attarder chez les Mingasson, dans un Paris impossible, aux Batignolles. A ce dîner, apporté dans une charrette par Potel et Chabot, ils avaient convoqué un ingénieur hydrographe, un chimiste et un petit prestidigitateur d'affaires, voleur patenté à la Bourse. Total : trois bavards, trois gêneurs. M'ont-ils assez rasé, chacun à tour de rôle ! Le chimiste surtout a eu l'art de m'agacer les nerfs. A l'aven'r, je me méfierai de l'espèce. A l'heure du moût, il a tenu à nous faire par le menu l'intéressante histoire de la mort-aux-rats. Quand on me repincera dans une boîte pareille, au lieu de pêches, les espaliers de Montreuil porteront des citronilles. (Regardant de nouveau la pendule.) Dix heures dix ! Et moi qui ai, ce matin, à Neuilly, un rendez-vous avec ce petit pouacre de Listomère parce qu'il veut me vendre un Corot ! Très beau paysage, enjolivé de mythologie : *Cypris arrachant en secret une plume à l'oiseau de Junon*. Sans doute la Mère des Amours était assez mal famée, cependant elle ne passait pas encore pour une voleuse de plumes de paon. Où diable ce brave Corot a-t-il pris ça ? Mais est-ce bien un Corot ? N'est-ce pas un Trouillebert ? On verra ça, là-bas, à la corne du bois. L'essentiel, il faut être prêt. Hab lons-nous donc vite. (Il met dans sa bouche le bout

de son cordon acoustique.)
 — Jean ! Jean ! Ah ça, où est-il, ce Jocrisse ?

SCÈNE II

GUY. — JEAN

(En haut et en bas de l'appartement.)

JEAN. Il a entendu la voix de son maître ; mais son habitude étant de ne jamais se presser, il reste assis sur son tabouret, achève de fumer sa pipe, se brosse, puis saisit, lui aussi, la sonnette acoustique : après quoi, il se décide à répondre. — Quoi, monsieur ?

GUY. — Je suis pressé. Voyons, Jean ; venez me coiffer et apportez-moi mes chaussures.

JEAN, toujours avec le cordon. — Lesquelles, monsieur ?

GUY, même jeu. — Celles à talons plat.

JEAN. — Monsieur sait bien qu'il y en a trois paires.

GUY. — Les vieilles.

JEAN. — Elles le sont toutes. Je vais apporter tout ce qu'il y a. Monsieur choisira.

GUY, avec impatience. —

Pas tant d'embaras. Apportez-moi les chaussures remontées.

JEAN. — Démontées ?

GUY. — Non, non ; remontées.

JEAN. — Que je remonte !

GUY. — Non, ne remontez pas ! Je vous dis d'apporter les bottines remontées seulement.

JEAN. — Monsieur a dit que c'est le vent ?

GUY, furieux. — Qu'est-ce que vous me chantez là ?

JEAN. — Je ne chante rien, monsieur.

GUY. — Quoi !

JEAN. — Pâit-il ?

GUY. — Vous dites ?

JEAN. — Je n'ai pas bien entendu, monsieur.

GUY. — Fichu sourd !

BON CŒUR



L'épicier. — Quels bonbons veux-tu, mon petit ami ?
 Le petit ami. — Donnez-moi quelque chose de très bon et de dix pour un sous ; je veux en donner un à ma petite sœur.

UN MALIN



Le tramp Laronnais. — Merci, madame, voici votre assiette. Je n'ai trouvé qu'un défaut à votre pâté.

La dame charitable. — Ah ! Lequel ?

Le tramp Laronnais. — Il était si bon que j'ai bien peur de ne pouvoir plus manger à l'avenir quelque chose de commun.

La dame charitable. — Je vois que vous êtes un connaisseur. Attendez un peu, je vais vous donner quelque chose à emporter pour votre dîner de demain.

JEAN. — Monsieur est sourd ?

GUY. — Allons, en voilà assez. Venez ici.

Jean monte quatre à quatre à la chambre à coucher avec quatre paires de bottines, ses broches, ses pinceaux et son cirage. Le rendez-vous de Guy de Tronçais était pour dix heures et demie. Voilà onze heures qui s'avancent, et il n'a pas de chaussures à se mettre.

GUY. — Triple maladroite ! Redescendez, rangez tout cela et remontez ensuite pour m'habiller.

JEAN, avec sang-froid. — Monsieur sait bien que je ne le fais jamais attendre.

SCÈNE III

LES MÊMES. — UN CRÉANCIER

Jean est redescendu pour remettre tout son attirail en place. Pendant ce jeu de scène, Guy va à la fenêtre pour voir le temps qu'il fait. Au même instant, la sonnette acoustique se fait entendre et le rappelle au cordon.

GUY. — Qu'est ce qu'il y a ?

JEAN. — Une visite, monsieur.

GUY. — Faites entrer au salon.

JEAN. — Ça y est, monsieur.

GUY. — Mais qui est-ce ?

JEAN. *Il met du mystère dans sa voix.* — Un monsieur, monsieur.

GUY. — Comment est-il fait ?

JEAN, narquois. — Dame, comme ils le sont tous.

GUY. — Petit ou grand ?

JEAN. — Plutôt moyen, monsieur.

GUY, intrigué. — Brun ou blond ?

JEAN. — Roux comme une queue de vache, monsieur.

GUY. — Son nom ?

JEAN. — Il a dit : Fadinard, Catinard, Gredinard, je ne sais plus au juste, moi.

GUY. — Cerisard, mon bottier : je vois ça. *(A part.)* Il vient m'apprendre qu'on a saisi son baluchon. Histoire de me taper encore une fois d'un billet de cinq cents. Bon ! Il s'en ferait mourir ! — Jean ?

JEAN. — P'rait-il, monsieur ?

GUY. — Dites à ce petit monsieur, mais avec tous les ménagements possibles, dites-lui que j'ai été, la nuit dernière, frappé d'une apoplexie foudroyante ; que je suis mort au bout de trois minutes, et qu'on m'enterre demain, à midi, au cimetière Montmartre.

JEAN. — Ça va bien, monsieur.

SCÈNE IV

LES MÊMES. — DEUXIÈME CRÉANCIER

Au moment où Jean se dispose à exécuter l'ordre de son maître, un petit bruit, en bas, à la porte, bientôt suivi d'une nouvelle sonnerie acoustique.

GUY. — Qu'est ce encore ?

JEAN. — Monsieur, une autre visite.

GUY. — Faites entrer dans le petit cabinet bleu, alors.

JEAN. — Monsieur est obéi. Ce monsieur...

GUY. — C'est encore un monsieur ?

JEAN, goguenard, en sourdine. — Je t'crois ! Il en vient des flottes, ici des créanciers.

GUY. — Comment est-il fait, celui-là ?

JEAN. — Très grand, avec un superbe paletot mastic.

GUY, à part. — Mon tailleur anglais. *(Haut.)* Jean !

JEAN. — Monsieur ?

GUY. — A celui-là, vous allez confier tout bas, dans le trou de l'oreille, que je suis fortement compromis dans une vilaine aventure politique, genre Ravachol.

JEAN. — Soit, monsieur.

GUY. — N'oubliez pas d'ajouter que, ce matin, à cinq heures, au petit jour, le commissaire de police du quartier, entouré de son écharpe, accompagné de deux acolytes armés jusqu'aux dents, est venu me cueillir et m'a emmené à Mazas pour crime d'anarchie.

JEAN. — Convenu, monsieur.

SCÈNE V

GUY, seul

Cinq minutes s'écoulent. On entend les portes d'en bas s'ouvrir et se refermer.

GUY, en se frottant les mains d'aise. — Partis tous les deux ! Ouf ! Que tous les Jupiters soient loués ! Me voilà délivré de l'un et de l'autre. Un peu plus, par la gaucherie de Jean, ils se rencontraient nez à nez comme les deux chèvres de la légende qui ne demandent qu'à s'encorner. Je frémis à la seule pensée de ce qui pouvait en résulter. Le moins qu'il fût advenu, ç'aurait été qu'ils se passassent mutuellement à tabac en présence de mes lares. Deux créanciers se disputant un billet de cinq cents que je n'ai pas et en venant aux mains dans le salon, quel massacre pour mes bibelots ! Du coup, toute ma japonerie était mise en pièces. A cette heure, je n'aurais plus même un pot à tabac de vieux Rouen. *(La pendule sans.)* Onze heures ! Et moi qui devrais me trouver en ce moment chez le petit pouacre ! Je suis sûr qu'il va s'obstiner à m'attendre, avant de se mettre à table, l'excellent Listomère. Oui, mais onze heures passées et une demi-heure de course, même avec un cabriolet qui irait comme le vent ! Allons, puisqu'il est trop tard pour sortir, il faut bien que je me condamne à demander à déjeuner chez moi. *(Il embouche la mécanique acoustique et il hèle la cuisinière.)* Victoire ! Victoire !

SCÈNE VI

GUY. — VICTOIRE

(Toujours de haut en bas de l'appartement.)

GUY. — Eh bien, Victoire, m'avez-vous entendu ?

VICTOIRE. — On y va, monsieur, on y va !

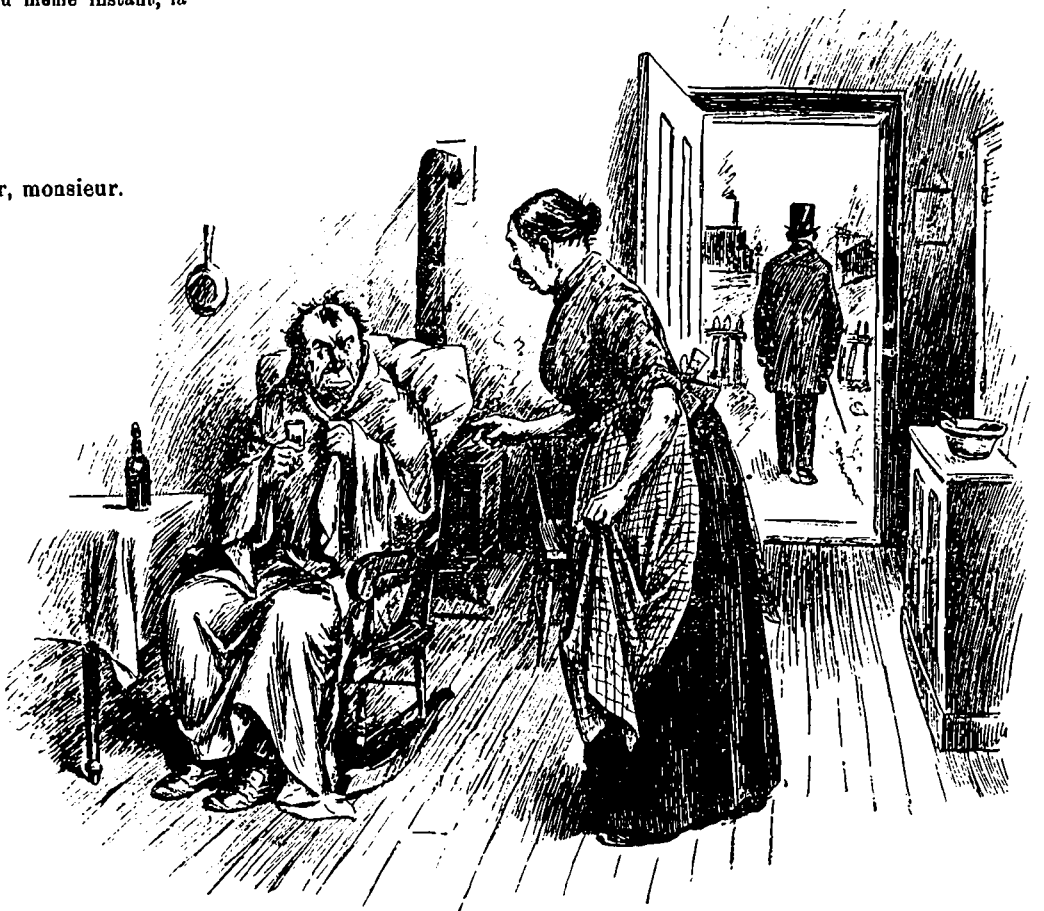
GUY. — Ne montez pas. Vous voyez bien que j'ai mon cordon.

VICTOIRE. — Très bien, monsieur. Moi aussi j'ai le mien.

GUY. — Victoire, je veux déjeuner.

VICTOIRE. — Monsieur avait dit, hier soir, qu'il déjeunerait en ville.

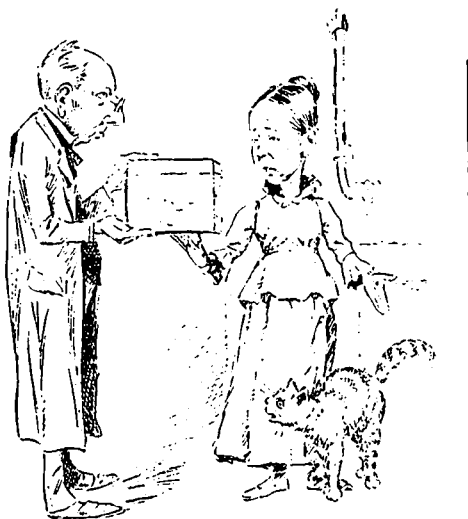
IMPOSSIBILITÉ



Mme McLubberty. — Mais, Pat, le docteur a dit de ne prendre des stimulants alcooliques que pendant les repas ?

Pat McLubberty. — Penses-tu donc qu'un homme puisse manger toute la journée ?

LE TRIOMPHE DE L'ADRESSE



I

Monsieur. — Tu ne peux pas ouvrir la boîte à moutarde ? Ça n'est pourtant pas difficile...



II

... tout ce qu'il faut c'est un peu de force et un peu d'adresse. Tiens, comme ça...

GUY. — Très vrai, puisque la nappe était mise chez le petit pouacré. II est trop tard. D'ailleurs, j'ai changé d'avis. Allons, dépêchons.

VICTOIRE. — Mais, monsieur, il n'y a rien de prêt, ici.

GUY. — C'est égal. Servez tout de même.

VICTOIRE. — Monsieur comprendra que ce n'est pas possible.

GUY. — Tout se peut, quand on veut bien. Pas d'histoire. Servez.

VICTOIRE. — Je répète qu'il n'y a rien, pas un radis.

GUY. — Tant pis. Courez, faites courir. Il me faut quelque chose, très peu de chose.

VICTOIRE. — Quoi ?

GUY. — Deux côtelettes.

VICTOIRE. — Deux omelettes ? A quoi ? Au lard ou aux fines herbes ?

GUY. — Je les aime grillées.

VICTOIRE. — Grillées ? Monsieur veut dire bien cuites ?

GUY. — Non. Saigantes.

VICTOIRE. — Monsieur veut dire bavuses ?

GUY. — Impertinente ! Vous en êtes une autre !

VICTOIRE. — Avec un entrecôte ?

GUY. — Non, avec deux œufs frais.

VICTOIRE. — Comment ! deux œufs frais avec deux omelettes ?

GUY, froidement et d'un ton sévère. — Je vous ai dit deux côtelettes, première.

VICTOIRE. — Monsieur veut deux côtelettes aussi ?

GUY, enragé. — Oui, sans doute, et dépêchez-vous.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

UN VOLTAIRE en bronze, sur la cheminée, riant à se tordre. — Victoire va apporter en bloc deux œufs à la coque, deux côtelettes, un entrecôte et deux omelettes... grillées. La bonne blague que les cordons acoustiques et les cordons bleus de Paris moderne ! Et la belle vie que celle des petits crevés !

JULES DU VERNAY.

DU DANGER D'ÊTRE TROP POLI

Un de nos confrères raconte une bien jolie histoire dans laquelle on trouverait aisément à faire une comédie de mœurs.

Un monsieur âgé, aux cheveux blancs, entre dans la salle d'un café.

Voyant qu'elle est remplie de consommateurs, hommes et femmes du meilleur monde, il retire poliment son chapeau, et, se dirigeant vers le fond où sont installés des Turcs, s'incline devant chaque table qui se trouve sur son chemin.

— Tiens ! qu'est-ce que c'est que ce fossile-là ? disent tout bas les assistants.

— C'est vrai, au fait, il s'est découvert ! il a retiré son chapeau !

Le maître de l'établissement, scandalisé, se dit : " Ah ça, pour qui prend-il notre maison ? " Et il dépêche aussitôt un garçon vers cet audacieux.

— Allez, Joseph, et faites-le sortir vite !

— Oui, monsieur.

Il s'approche donc du nouveau venu.

— Par ici, mon brave homme ! lui dit tout bas le garçon en lui mettant une pièce de dix sous dans la main et en le conduisant presque sur le boulevard.

Figure étonnée de l'inconnu. Néanmoins, il obéit, il sort.

Mais à peine sorti, il rentre par une autre porte et arrive gaiement, sans saluer cette fois, à la table où sont assis les Turcs. Echange de poignées de main chaleureuses, puis rires homériques, lorsque le monsieur, qui n'est autre qu'un juge de province, raconte qu'à cause de sa politesse, il vient d'être pris pour un mendiant.

— Comment ! c'est un monsieur ! un vrai client !

Le garçon, qui a tout entendu, vient pour s'excuser et supplier le monsieur d'oublier sa méprise.

— Au fait ! dit celui-ci, fouillant dans sa poche, j'ai quelque chose à vous, et il lui met une pièce dans la main.

Nouvel étonnement du garçon qui voit dans sa main une pièce d'or au lieu d'une pièce d'argent.

— Gardez mes dix francs, je garde vos dix sous, ajoute le juge ; c'est le premier argent que j'ai reçu de cette façon-là !

Cher lecteur, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive de ces méprises là, gardez vous d'être poli.

OVIDE DESGRANGES.

MANIÈRE DE SE DÉGUISER

Un homme habituellement fort sale disait à un de ses amis : " Je voudrais bien me déguiser pour le carnaval, donne-moi donc quelque conseil pour cela. — Ma foi, lui répond l'autre, tu n'as qu'à changer de chemise et to laver, personne ne te reconnaîtra."

FAVORIS BLANCS ET CHEVEUX NOIRS

Un homme très gourmand faisait sa toilette devant un de ses amis qui était venu le voir de bon matin. Il se rasait ; tout à coup il s'arrête, et interpellant son ami :

" Vois ! mes cheveux sont encore tout noirs, et mes favoris sont déjà blancs. Fais-moi le plaisir de me dire

d'où cela vient ?

— Mon cher, c'est sans doute que ta mâchoire a plus travaillé que ta tête."

Voici la réponse d'un paysan qui, au contraire, avait des cheveux blancs et la barbe noire :

Henri Quatre en bateau passait un jour la Loire.
Le nautonnier robuste, homme de cinquante ans,

Avait les cheveux blancs,

La barbe toute noire.

Le prince, familier et bon,

En voulut savoir la raison.

" La raison ! pardi, sire, est toute naturelle,

Répondit le manant, qui ne fut pas honteux ;

La raison, c'est que mes cheveux

Sont vingt ans plus vieux qu'elle."

LES SURPRISE DU TÉLÉPHONE

Un journal spécial narre l'amusante anecdote suivante :

Un abonné du réseau demande au bureau central à être mis en communication avec son médecin.

L'ABONNÉ. — Ma femme se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

LE MÉDECIN. — Elle doit avoir l'influenza.

L'ABONNÉ. — Que faut-il faire ?

A ce moment, l'employée du bureau change par erreur la communication et l'infortuné mari reçoit la réponse d'un mécanicien qui donne une consultation au propriétaire d'un moulin à vapeur.

LE MÉCANICIEN. — Jo crois qu'à l'intérieur, elle est couverte d'excoriations de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir pendant la nuit, et, le matin, avant de la chauffer, prenez un marteau, frappez-la vigoureusement. Munissez-vous ensuite d'une lancette d'arrosage à forte pression et lavez-la énergiquement.

A son grand étonnement, le médecin n'a jamais revu son client.

Morale : Abonnez-vous au téléphone !

C'est aux femmes à décider des modes, à discerner le bon air et les belles manières ; tout ce qui dépend du goût est de leur ressort.

MALEBRANCHE.

LE TRIOMPHE DE L'ADRESSE — (Suite et fin)



III

... Aie... là...



IV

... Ça y est !

MODES PARISIENNES



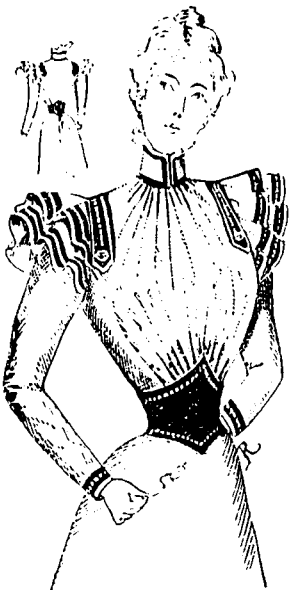
ROBE POUR FILLETTE DE 8 A 9 ANS en tennys rayé bleu et blanc. La jupe, coupée droit fil, est froncée à la taille. Le corsage, de forme blouse devant et dans le dos, est plissé à plis ronds et boutoné au milieu; manches à poignets de toile, col de toile blanche, ceinture de cuir blanc, cravaté de surah bleu. Polo en tissu rayé. Matériaux : 1 verge $\frac{1}{2}$ de tennys en 1 verge $\frac{1}{2}$ de large.

COSTUME POUR GARÇONNET DE 4 A 6 ANS en toile "castor" se composant d'un pantalon bouffant et d'une veste ouverte, ornée de chaque côté de boutons de nacre; gilet en piqué blanc, col lingerie, cravate de soie noire, manches ornées de piqûres au bas, ceinture de cuir blanc. Matériaux : 2 verges $\frac{1}{2}$ de toile en 1 verge $\frac{1}{2}$ de large, $\frac{1}{2}$ verge de piqué blanc.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

No 298.—Ce joli corsage est fait en serge bleu cadet et est garni en velours noir sur lequel est cousu de jolies paillettes. Une large ceinture, pointue haut et bas, accompagne ce corsage et repose la vue de ces blouses nombreuses que la mode nous impose. Le corsage est fait sur une doublure ajustée ayant tous les morceaux habituels, toute l'ampleur du devant est froncée au cou et à la taille et le dos a le moins possible d'ampleur à la taille; l'étoffe est ajustée à la doublure par les coutures des épaules et dessous de bras. La fermeture est invisible sur le devant. Les manches en deux coutures sont assez serrées et ont deux volants froncés



No 298. Corsage pour dame.



No 186. Vêtement pour petit garçon.

lesquels sont cousus avec la manche; juste au-dessus de ces volants il y a une bande de velours arrêté à chaque bout par une boroche élégante. La ceinture se fermant sur le côté se fait en velours et est garnie comme les volants et bas de manches en velours et de ces magnifiques paillettes. Le

col est droit et garni d'une bande de velours comme l'indique l'illustration. Ce corsage donne tout à fait un aspect militaire qui est très admiré.

Pour une dame de grandeur moyenne, 2 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces.

Le No 298 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 186.—Ce joli petit vêtement peut être utilisé soit pour la maison ou la rue. Tel que représenté il est fait en toile garni de galons et boutons, il est simplement ajusté par les coutures des épaules et des dessous de bras, tandis que l'ampleur est retenue à la taille par des plis et une bande de la même étoffe. La portion du haut est retournée pour former revers et rejoint un large col, ces revers surmontant un plastron ayant un col droit. Les manches, d'une seule couture, sont froncées à l'emmanchure et l'ampleur au poignet est arrêté par des plis. Ce joli petit habillement peut être fait en serge, cheviot, tweed et toute sorte de drap léger. Cette mode est très pratique en étoffe pouvant se laver: piqué, duck, canevas et toile peuvent être employés; mi-vêtement, en duck bleu avec plastron, revers et ceinture en piqué blanc, serait d'un effet charmant.

Pour un enfant de 4 ans il faut 2 verges en 44 pouces.

Grandeur de 2, 4 et 6 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

QUAND IL PLEUT

Lui.—Pourrais-je vous offrir l'abri de mon parapluie, mademoiselle?

Elle.—Merci beaucoup, monsieur, mais j'en ai un, comme vous le voyez.

Lui.—Mais il est trop petit... pour deux.

QUESTION INUTILE



Le visiteur.—Ton papa est-il à la maison?

Le petit Willie.—Pour sûr que non! Pensez-vous que, si papa y était, je serais en train de fumer?

DEUXIÈME PÉRIODE

Falempin.—Ah! mon pauvre ami, je crois bien que je suis arrivé à la seconde période matrimoniale?

Quillendouche.—Que veux-tu dire par là?

Falempin.—Dans les premiers temps de mon mariage, s'il m'arrivait de me saouler ma femme me soignait, tandis que maintenant...

Quillendouche.—Maintenant?...

Falempin.—Quand je suis malade elle se figure que je suis saoul et m'accable de sottises.

COMBIEN FONT DEUX FOIS QUATRE?

La Gazette du Midi a cité la répartie suivante du jeune mathématicien Vito Mangiamèle, qui faisait alors l'admiration du public marseillais. Dans une visite de Vito Mangiamèle au café Casati, tandis que le merveilleux enfant se jouait au milieu des problèmes et des calculs les plus embrouillés, deux plaisants s'avisèrent de lui adresser cette demande: "Combien font 2 fois 4? — 800, répondit Mangiamèle le plus froidement du monde. — Comment! 800! — Oui, 2 fois 4 font 8, et deux zéros que vous êtes là, c'est tout juste 800."

UN PHÉNOMÈNE

Le petit Joseph.—Dis, mon oncle, qu'est-ce que c'est qu'un phénomène?

L'oncle Guiballon.—Un phénomène, mon ami, c'est un petit garçon à peu près de ton âge, qui ne badre jamais personne.

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalidé comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,
Montreal (Canada).

TRIO DE PROVERBES

Qui n'a point de dents ne peut mordre.

x

On compte les défauts de celui qu'on attend.

x

Qui n'a qu'un bœuf ne fait pas de bons sillons.

SANCIO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Pendant la saison des fruits, il faut défendre la récolte contre les déprédations de la gent ailée: aussi est-il bon de signaler le procédé que recommande un correspondant de la *Nature* pour fabriquer un épouvantail contre les oiseaux.

C'est en Franche Comté qu'on a inventé cet épouvantail, qui a charge de simuler une buse planant les ailes étendues. On prend une grosse pomme de terre, et l'on y enfonce six grandes plumes grises de dindon pour figurer les ailes, trois petites pour la queue, et trois autres destinées à représenter la tête. On suspend la pomme de terre à une ficelle, au bout d'une gaule, et le moindre vent suffit toujours à donner le mouvement à la buse, qui inspire une terreur salutaire à tous les petits oiseaux.

Un excellent procédé consiste aussi à suspendre dans les arbres des petits miroirs dont les reflots effraient les pillards ailés.

B. DE S.

Variétés et Informations

LES ÉQUIPAGES DES GRANDES MARINES

Si l'on cherche quel est le personnel des différentes grandes marines militaires du monde, on voit que l'Angleterre tient, comme on devait s'y attendre, la première place, avec 60,155 marins et 3,019 officiers; vient ensuite la France avec 39,336 hommes d'équipage et 2,324 officiers. Les chiffres correspondants sont de 38,000 et 1542 en Russie, 23,500 et 1056 pour l'Italie, 20,615 et 995 pour l'Allemagne, 14,000 et 1342 pour l'Espagne, 12,000 et 1218 pour les Etats-Unis. On le voit, quelle que soit l'importance de

ces marines, elles ne présentent point comme personnel de chiffres comparables à ceux des armées de terre.

x

LE TABAC

On a aujourd'hui la statistique de la consommation du tabac en France pour l'année 1897.

L'Etat a livré 37,362,793 kilogrammes de tabac et il a encaissé 395 millions de francs. Il y a augmentation, sur l'année 1896, de 112,000 kilogrammes et d'un million et demi de recettes.

Sur la recette de 395 millions, la Seine a fourni 66 millions; le Nord, 15; les Bouches-du-Rhône, 13; la Seine-Inférieure, 11; le Rhône, 10. Le département qui a le moins contribué est la Lozère, 583,000 francs.

Que d'argent qui s'en va en fumée!

x

UN MIROIR DÉFORMABLE

En astronomie et en physique les miroirs convexes ou concaves ont la plus grande importance; mais ces appareils ont le tort de coûter fort cher lorsqu'on désire qu'ils présentent une courbure d'une taille et d'une régularité parfaites, et de plus, quand ils sont de grandes dimensions, ils pèsent un poids considérable.

M Carlos Alban vient d'imaginer un système des plus ingénieux qui simplifie à l'extrême la fabrication des miroirs. Il prend une feuille métallique argentée, d'un cinquième de millimètre d'épaisseur, qui offre par suite une élasticité complète, et il la tend sur un tambour, en métal également, qu'elle ferme hermétiquement. Normalement cette feuille demeure plane: mais supposons que (grâce à un robinet spécialement ménagé dans ce but) on retire de l'air du tambour. Sous l'influence de la dépression, la feuille argentée va former concavité, en rentrant dans le tambour; nous aurons donc un miroir concave, dont la profondeur sera plus ou moins grande, suivant que l'on retirera plus ou moins d'air du tambour. Si, au contraire, nous comprimons de l'air dans le dit tambour, la feuille va se bomber extérieurement, devenir convexe, tout comme une bulle de savon qu'on gonfle.

L'inventeur a réussi même à fabriquer de ces miroirs variables et déformables avec une lame de verre mince qui présente autant d'élasticité que du métal. L'invention n'est pas seulement

MADAME E. CANTIN

Depuis plusieurs années torturée par la Dyspepsie, Battement de Cœur et Débilité Générale

Est débarrassée de toutes ses maladies par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Vous toutes qui souffrez! ne vous découragez pas. Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles ont guéri tant d'autres femmes, pourquoi ne vous guériraient-elles pas?



MADAME E. CANTIN

La débilité générale est simplement une perte générale de santé et de force. Elle est causée ordinairement par l'épuisement ou autres affections sur le système qui réduisent les forces vitales à un tel point qu'il est difficile d'être rendu à la santé. Il n'y a que les femmes qui sont atteintes de cette maladie qui peuvent réellement comprendre ou apprécier l'angoisse de celles qui souffrent. Les jours sont pour elles des jours de douleurs et les nuits, des nuits de chétive insomnie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand tonique qui ait jamais été découvert. Elles donnent l'appétit et aident la digestion, stimulent le cœur, enrichissent le sang, et donnent une nouvelle vitalité à chaque organe. Elles rendent la vigueur et la santé à celles qui souffrent de quelque forme de prostration ou de débilité. Elles guérissent cet état de fatigue, d'épuisement et de faiblesse après le moindre exercice et donnent un meilleur tra-

chement d'âge, leucorrhées, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, des fatigues, vertiges, étourdissements, bondonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes lumineux, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvais humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir reçoivent le sommeil. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles leur donnent des forces à la mère et aident à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les fem-

che et pleine de santé aux femmes pâles et manquant de sang. Quand une femme se trouve presque miraculeusement délivrée de l'esclavage de la douleur elle est heureuse de faire connaître à ses semblables les moyens qu'elle a pris pour se soustraire au joug malade et regagner la santé et le bonheur. Lisez ce que Mme E. Cantin, charmante jeune dame de Montréal, dit: "Je suis née à Québec, où j'ai toujours demeuré. Depuis six mois je réside à Montréal. Ma maladie date de quatre ans, je puis dire un siècle de souffrance. J'étais faible, mes vives me fatiguaient, je digérais très mal, je vomissais tout, et j'avais de vilains étourdissements, douleurs dans la tête, les membres engourdis, battement de cœur, la dyspepsie me rendait malheureuse et très découragée. Un jour, je vis sur les journaux le récit d'une guérison dont la maladie était semblable à la mienne. Cela me donna du courage, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, et elles m'ont complètement guérie. Je puis manger de tout sans être malade, ma digestion se fait bien, enfin je suis heureuse. Bien sincèrement, je les recommande à toutes les femmes souffrantes comme le meilleur remède." Mme E. Cantin, 209 rue Ste-Elizabeth, Montréal.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Il vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir. Adressez comme suit: *Department Medical, Boite 2306, Montréal.*

En outre, contre les pilules qu'ont vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, *refusées*. Elles vous feront plus de tort que de bien. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine ou de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez nous 50 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'une bouteille de remède en liquide que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO AMÉRICAINE, Boite 2306, MONTREAL.

curioso, elle sera sans doute précieuse pour les télescopes qui sont si considérablement alourdis par leurs miroirs de cristal.

A la fin de la leçon d'histoire:

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas?

— A peu près, Monsieur; vous avez dit qu'Attila était roi des uns mais vous ne nous avez pas dit quel était le roi des autres?

BASE SOLIDE

C'est le succès assuré, légitime, durable, économique. Voilà la base solide de la popularité du *Bonum Rhumet*, pour guérir les rhumes et la consommation. Partout 25 cts.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien, disait plaisamment Charles Nodier.

BUY



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

Histoire d'un charitable et savant souffleur et d'un malheureux candidat à la courte science et à l'ouïe dure :

Le professeur. — De quoi Socrate est-il mort ?

Le souffleur. — De la ciguë.

Le candidat. — Monsieur, Socrate est mort de lassitude.

Le professeur. — Fort bien. Passons à l'histoire romaine. Quel était le ministre favori de Tibère ?

Le souffleur. — Séjan.

Le candidat. — C'était Jean, Monsieur !

Le professeur. — Parfait ! Voyons, une question d'histoire de France, maintenant. Pourriez-vous me nommer la mère de Henri IV ?

Le souffleur. — Jeanne d'Albret.

Le candidat. — Oui, Monsieur, Jeanne d'Arc...

Dans un restaurant.

Un client au garçon :

— Mais, c'est du cheval que vous nous donnez pour du bœuf...

— Je jure à Monsieur que ce n'est pas du cheval.

— Alors, quel est cet animal ?

— ... C'est de la jument...

On cause de l'avenir du fils, chez M. Prudhomme.

— Nous en ferons un notaire ou un avoué, propose Madame.

— Avoué ? reprend M. Prudhomme. Non, non, Avoué, qui s'y connaît, à dit : Avoué !... Jamais !

Un artiller tombe de cheval et se relève le nez en compote. Le maréchal des logis croit devoir lui infliger une punition et il la formule de la façon suivante :

« Quatre jours de salle de police pour être descendu de cheval d'une manière non prévue par le règlement »

C'EST SI FACILE

S'enrhumer est bien facile, mais il est facile aussi de se guérir du rhume en prenant quelques doses de *Baume Rhumal*. 109

Saint-Igrec, dont la raie s'élargit à vue d'œil, disait en se regardant dans son miroir :

— Je crois que le Temps, cet impitoyable juge d'instruction, a décerné contre moi un mandat de... ramoner !

Aux bains de mer. Note d'hôtel :

— Vous avez mis sur ma note : Papier, 50 centimes, et vous ne m'avez jamais fourni ce papier-là !

— Mais, Monsieur, c'est le papier sur lequel on a fait votre addition.

A la caserne :

— Pourquoi ne pas faire réparer le toit de votre chambrée ?

— Mon capitaine, ça s'peut pas quand c'est qu'il pleut !...

— Parfait ; mais quand il fait beau ?

— Alors, mon capitaine, c'est plus besoin.

Un particulier assez mal embouché se présente dans un commissariat de police :

— Le commissaire est-il là ?

— Il est absent ; mais il y a son secrétaire.

— Son "chien", ça tombe bien : c'est pour me plaindre d'avoir été mordu par un autre !

Sur la plage :

— Ah ! l'air de la mer est meilleur que celui de la chambre... Depuis que je suis ici, je vais mieux, j'ai déjà changé de couleur...

— Encore ?

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursu par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 520 Powers' Block, Rochester, N. Y.

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES**

— Elle Accomplit Beaucoup de Bien —

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELÉZ-VOUS QU'IL Y A
DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.**

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

Petite Correspondance

LES PHOTOGRAPHIES A BON MARCHÉ

M. le rédacteur,
Me donnez-vous un petit espace dans votre journal, que nous voyons tous avec plaisir prospérer et grandir, pour parler photographie.

Dans la photographie comme dans toute autre chose, le bon marché n'est pas toujours recommandable.

La photographie est un art qui exige des études et des connaissances. Un bon artiste n'emploie que ce qu'il y a de mieux, en fait d'appareils, de matériaux, et ne saurait donc travailler pour rien. Et si le client s'adresse à un photographe à bon marché, il peut être sûr de n'en avoir que pour son argent.

Le portrait est une chose précieuse, que l'on conserve longtemps, que l'on transmet de génération en génération. Il ne faut rien épargner pour que l'image de l'être qu'on aime soit parfaite de ressemblance et d'un fini remarquable.

Combien d'argent nous dépensons inutilement pour des choses qui ne durent qu'un jour, qu'un instant. On ne devrait jamais regarder au prix lorsqu'il s'agit d'un objet qui rappellera à nos souvenirs l'image aimée des absents. Et le seul moyen d'être bien servi, c'est de s'adresser à un artiste habile et consciencieux, qui s'est fait une excellente réputation en donnant satisfaction à tout le monde.

Un photographe sérieux n'envoie pas non plus, de porte en porte, des agents solliciter du patronage, et s'il se fait de la réclame dans les journaux, il se gardera bien de s'attribuer des mérites qui ne lui appartiennent pas. — UN PHOTOGRAPHE.

B. DE F. — Reçu envoi. Merci. Paraîtra tel que désirez. Attends suite. Amitiés et à bientôt.

E. A. H. — Nous nous en étions aperçu à temps pour pouvoir le remplacer par celui dont nous commençons la publication cette semaine. Merci.

R. ... St-Henri. — Ce que vous demandez paraîtra prochainement.

Cette perle d'annonce découpée dans un journal russe :

« Allez tous vous fournir dans la maison de M. X... Il peut vendre à meilleur marché pour la simple raison qu'il est célibataire et n'a, par conséquent, pas besoin de gagner beaucoup pour nourrir femme et enfants. Mais, hâtez-vous, car M. X... a l'intention de se marier. Il est déjà à la recherche d'une demoiselle pour en faire la compagne de sa vie. »

Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il paraît que les clients, pressés de profiter de l'occasion avant le mariage annoncé, affluèrent au point de permettre à M. X... de réaliser une fortune !

**Meubles
Meubles**

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement : les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix
1551 RUE STÉ-CATHERINE

Poirier,
Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

Le maire d'une station thermale assez en vogue se montre très fier de la cité qu'il administre.

— Est-il né ici quelques hommes célèbres ? lui demande un baigneur ?

— Non, j'en conviens... Mais, ajoutez-il avec orgueil, il en vient tellement chaque année que beaucoup y sont morts !

Mme X... vient de donner divers ordres à sa bonne :

— Voyons, conclut-elle, vous souviendrez-vous bien de tout cela ? car la mémoire n'est pas votre fort.

— Oh ! la mémoire est bonne, mais je ne me souviens que lorsque je juge que ça en vaut la peine !

RACIGOT, PERREAU & CIE

Fabricants et Importateurs de...
Chapeliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles
MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

GI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 25.



Riez,
Belles dames, et votre Ferran-terio rira avec vous, si vous employez le...
Brillant
St-Antoine
EN VENTE PARTOUT

Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. — VICTORIA CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. — Tel. Bell 7297.

Boireau rencontre un ami et lui fait des reproches.

— Je vous avais écrit... Pourquoi n'êtes vous point venu ?

— Je n'ai pas reçu de lettre ! s'exclame l'ami. A quelle adresse m'avez-vous donc écrit ?

Boireau, qui vient de tâter machinalement la poche de sa jaquette et trouve la lettre qu'il a oublié de mettre à la poste :

— Ah ! sapristi ! Poche restante !

Examen de baccalauréat.
M. Prudhomme va savoir si son fils est reçu.

Le jeune homme sort, navré :
— Collé, papa... Je suis collé pour la physique.

— Quel sujet t'a-t-on demandé ?
— Le pendule !
— Interroger les enfants sur les pendules ! s'exclame M. Prudhomme... L'horlogerie est donc maintenant dans le programme ?

CEUX QUI ONT DES YEUX

Verront que le *Baum's Rhumal* a bien vite raison du rhume, de la toux, et autres affections de la gorge et des poumons. 110

M. Auguste Bender, de Kottling-brun, restaurateur autrichien, qui s'est suicidé récemment, a laissé toute sa fortune à un sien ami, avocat, à charge d'en consacrer les revenus à son chien, "le seul être qu'il regrettât en mourant".

C'est évidemment d'un bon maître. Mais comme c'est flatteur pour l'exécuteur testamentaire !

Les gaietés de la correctionnelle :
Le président. — On ne voit que vous, ici ! Votre figure doit être comme de tous les magistrats du ressort.

L'accusé, *facétieux*. — Voyez donc ce ressort !

Le président, *encore plus facétieux*. — N'agracez pas votre situation !

LES  **CIGARES et CIGARETTES** 

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Entendu dans un café fréquenté par des acteurs de province :

— Figure-toi, ma vieille brancho, que j'ai failli être directeur à Sistoron.

— Comment, répond l'autre, tu as failli avant d'être directeur ?

On parlait devant Dufourneau d'es-camotage, de prestidigitacion.

— Ma foi, dit le doux idiot, je vous avoue que leurs tours ne me paraissent pas si admirables. Les boulangers sont autrement adroits.

— Les boulangers ?

— Certainement. Comment s'y prennent-ils pour faire entrer toute la mie d'un pain dans la croûte ?

Le prévenu est un fort gaillard, à face patibulaire. Il est accusé de vol avec effraction. Son dossier est, d'ailleurs, émaillé d'un nombre respectable de condamnations.

Le président. — Ainsi, vous persistez à nier ?

Le prévenu. — Sans doute, mon président. J'ai nié à l'instruction, j'peux pas avouer ici. Un honnête homme n'a qu'une parole.

Bibliographie

BROCHURE INTÉRESSANTE

M Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Sault, N. E. Dionne, J. Edmond Roy, Ernest Gagnon, J. B. Caouette et plusieurs autres. Ces études sont illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6,000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10cts, par la maille 12cts.

Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.

Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

Bains Electriques et Massage Electrique
CONTRE RHUMATISME, SCIATIQUE, ETC.
Département Electrique
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
JOUR DES DAMES : — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

The Promotive of Arts Association, Ltd.
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS
Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle
POUR
Les Premiers Mercredis du mois.
Prix du billet, **25 cents.**

Au coin d'une rue, un mendiant, accompagné d'un chien, porte au cou un écriteau ainsi conçu :

Ancien dentiste
Aveugle par suite de travail
Question de surmenago...
La canine l'a réduit au caniche.

Ce pauvre Guy perd ses cheveux avec une insistante rapidité.
Un de ses bons amis disait à ce propos :
— Ce n'est plus un dépravé, c'est un dépavé.

Un bon début de "fait divers".
Nous copions textuellement :
" Hier matin, vers huit heures, les gardiens de la paix étaient informés qu'un homme se promenait court vêtu (il n'avait pour tout vêtement qu'un bonnet de coton)..."
En effet le simple bonnet de coton est un "vêtement" un peu court, même à huit heures du matin.

LISEZ
"Le Monde Canadien"
Journal hebdomadaire publié par la Cie du journal *Le Monde*.
12 PAGES, GRAND FORMAT
Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement :
\$1.00 PAR ANNÉE

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 143



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : A Payetta (Montréal), A Bouchard (Lévis, Q), W Deschamps (Québec, Q), P Bonac (Cohoes, N Y), J D Thibault, Un Chirurgien (Fall River, Mass), Mme G Dion (Lowell, Mass), J Desnoyers (Waitsfield, Vt).

Dion, 67 Dalton (Lowell, Mass), P Bonac, 15 Saratoga (Cohoes, N Y), J D Thibault (Fall River, Mass), A Bouchard (Lévis, Q), W Deschamps (Québec, Q).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrothérapie et par Anesthésie locale, ches

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Au restaurant :

— Garçon prenez donc garde !

— A quoi, monsieur ?

— A mon veston, parbleu ! Le voilà tout éclaboussé de bouillon ?

— Oh ! il n'y a pas de danger, monsieur ; passé sept heures, il ne tache plus !

Taupin dans le monde.

— A Tours, dit la baronne, plus on a de facilités de s'amuser, moins on en profite. Ainsi, j'ai le Théâtre-Français à ma portée, et pourtant je n'y vais jamais.

— C'est comme moi, insiste Taupin ; je demeure depuis six ans en face d'un établissement de bains ; je n'aurais que la rue à traverser... Eh bien...

La suite est, heureusement, interrompue par le domestique qui offre des glaces.

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Ecurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES
DE **Noix Longues**
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

A la campagne :
On dîne sous les arbres.
Soudain, une bouteille qui semble tomber du ciel, vient jeter le trouble dans une société de dîneurs.
— Tiens ! s'écrie l'un d'eux... un "aérolitre !"

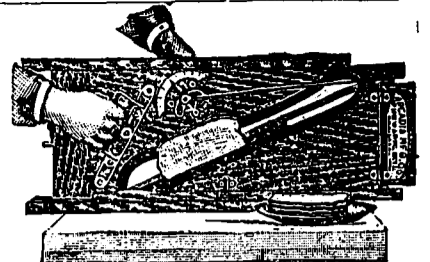
HORACE PEPIN
Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

C. L. ESMONIN
LE CÉLEBRE DERMATOLOGISTE

1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal

Guérit toutes les Maladies de la Peau, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats assermentés de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de Mr P. Poirier, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...

COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

A table, la grosse Mme Z..., qui est fort prétentieuse, minaude :

— Oh ! moi, je mange comme un oiseau !

— Fichtre ! madame, s'écrie un vieil ornithologiste plus savant que galant, on vient de découvrir que la plupart des oiseaux absorbent en un jour le double de leur poids de nourriture !

Mme Z... a juré de renoncer à cette comparaison.

Dalanpante, qui est toujours très affairé, passait hier soir, rue Marceau.

— Où courez-vous donc ? lui dit un ami.

— Chez mon coiffeur... me faire raser... Et ce que c'est embêtant !

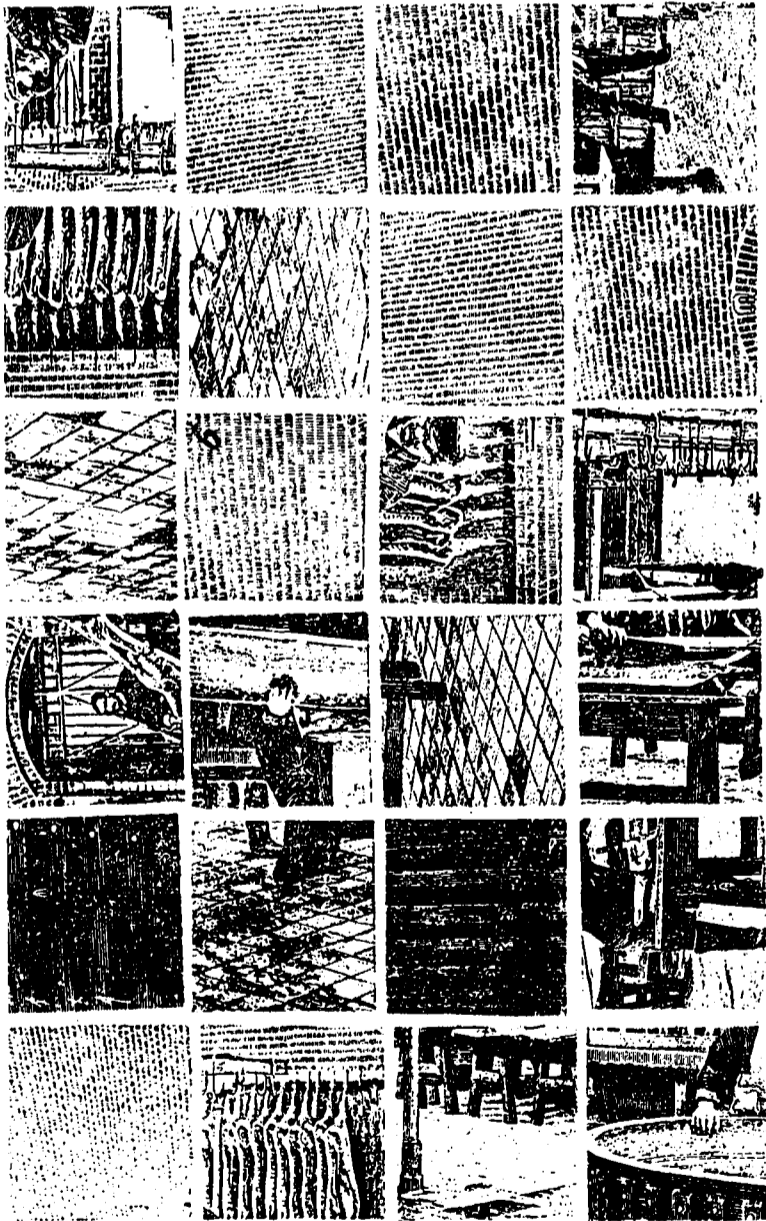
— Pourquoi ne laissez-vous pas pousser votre barbe ?

— Ah ! mon cher... est-ce que j'ai le temps ?

LAPRES-LAVERGNE
Photographes

N^o 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
MARCHAND 243 P.Q.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 146



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : CHEZ LE CHARCTIER.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 7 septembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.